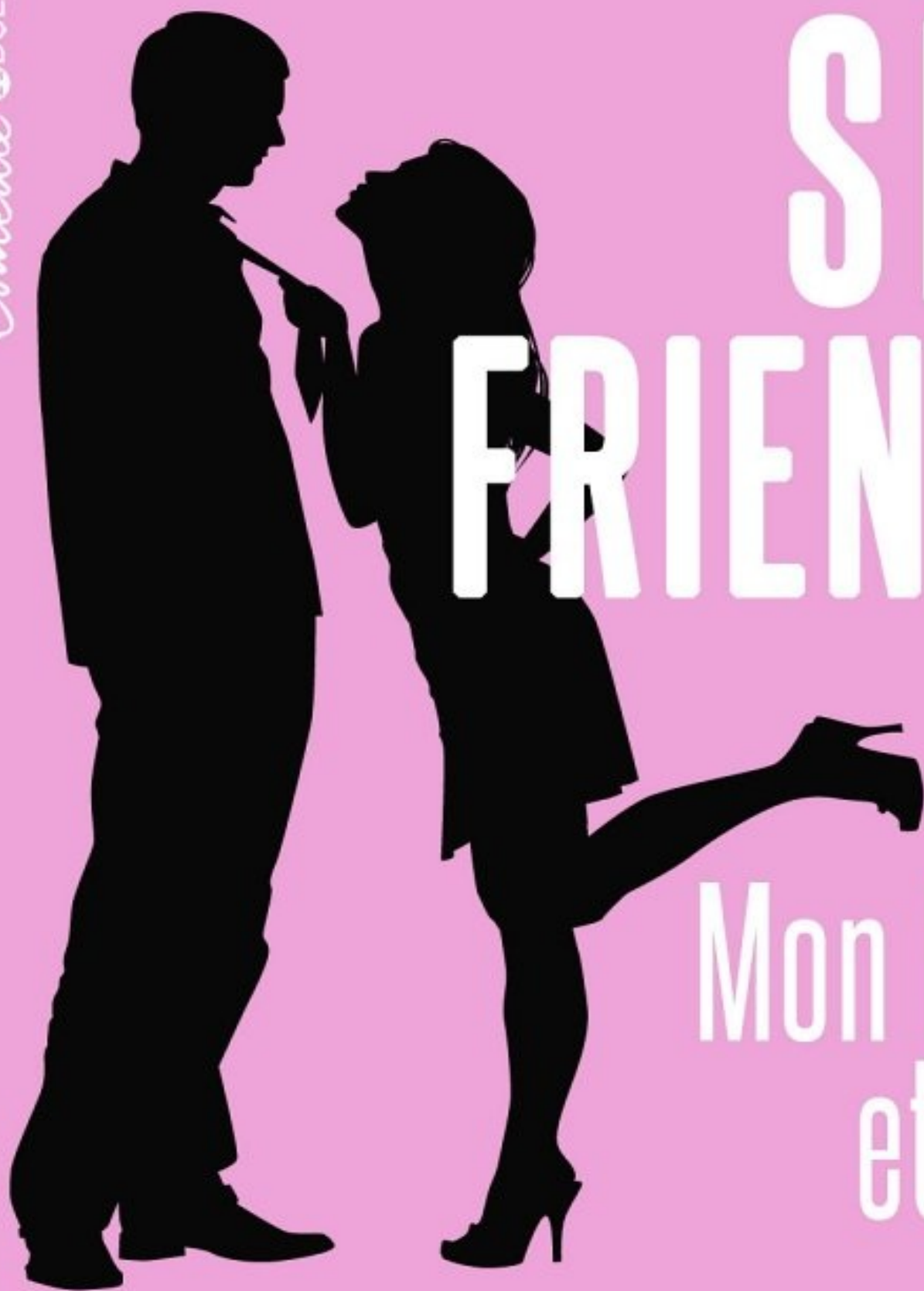


Comédie  ADULT ROMANCE

GABRIEL SIMON



SEX FRIENDS

Mon boss
et moi

Éditions  Addictives

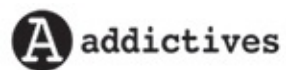
1

Gabriel Simon

**SEX FRIENDS
MON BOSS ET MOI**

Volume 1

More books
whatsapp
00962791439660



1. Atterrissage mouvementé

Deux heures ont passé et les vastes étendues bleues scintillantes des grands lacs ont disparu à l'horizon, toutes fondues dans le ciel azur. Le ronronnement monotone de l'avion ne parvient pas à calmer mon excitation. Im-po-ssi-ble de dormir pour l'instant. Je ne tiens d'ailleurs pas en place sur mon siège, gigotant sans cesse, ne sachant plus trop que faire après avoir navigué dans tous les programmes vidéo de l'ordinateur de bord.

How I met you mother ? Déjà tout vu. *Hunger Games* ? Je connais par cœur. D'abord, je suis fan de Jennifer Lawrence, et en plus j'avais dévoré les livres avant de voir les films. Bon, ça ne m'aurait pas empêché de les revoir. Ce qui m'en empêche pour de vrai, c'est que je n'arrive pas à fixer mon attention : j'ai le cerveau qui tourne à cent à l'heure.

Je sais que ce n'est que mon imagination, mais j'ai la sensation d'avoir de plus en plus chaud à mesure qu'on se rapproche de la côte Ouest et des palmiers de Los Angeles. En même temps, j'ai embarqué à Boston (moins trois degrés Celsius s'il vous plaît pour la fin février, et encore il fait beau !) avec simplement ma petite veste en jean râpée. Les gens me regardaient un peu de travers alors que je grelottais dans la navette entre les terminaux du Boston-Logan Airport. Mais Jess avait raison : qu'est-ce que j'allais faire de mes doudoune, bonnet, écharpe en arrivant à LAX, l'aéroport de Los Angeles ? Bon, ce ne sera pas l'été non plus, je le sais, mais quinze degrés de plus, je prends les yeux fermés, pas d'hésitation.

Je suis prête à souffrir un peu pour ça !

– Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

Grand sourire charmeur, timbre suave, uniforme bien ajusté : le steward s'est accroupi à mon niveau en murmurant à voix basse. Je rougis direct : il est train de me draguer ou quoi ? Mais avant que je puisse répondre quoi que ce soit :

– Vous désirez peut-être un verre d'eau ? continue-t-il de manière prévenante.

C'est alors que je me rends compte que Ryan (nom bien visible sur son médaillon en forme d'aigle allongé) est plus concerné par mon agitation que par mes beaux yeux. En effet, les regards inquisiteurs de mes voisins de cabine semblent vouloir dire : « Mais calmez-la ! Cette fille est folle à gesticuler comme ça. Elle doit avoir un problème. »

Bon, je dois avouer que ce que pensent de moi mes voisins de cabine, je m'en fiche complètement – à partir du moment où je ne gêne personne. Non mais ho, si on n'a même plus le droit de s'asseoir en tailleur et de se dandiner un peu en écoutant de la musique, on va où, hein ?! En revanche, je ne tiens pas nécessairement à embêter ce pauvre Ryan, ni à lui donner du travail supplémentaire pour rien. Je sors de ma palette d'expressions un sourire doux et joyeux pour bien montrer que je suis gentille, avenante *et pas folle du tout*, et que ce n'est pas la peine de s'inquiéter pour si peu – tout va bien merci – mais que si tout ça n'est qu'une histoire de boisson fraîche, pourquoi ne pas en partager une un de ces soirs dans un bar à Los Angeles ?

Bien entendu, la proposition ne passe pas la frontière de mes lèvres, et je baragouine, les joues roses, un petit « Non merci, tout va très bien » en voyant doucement s'éloigner l'image de Ryan et moi nous baladant bras dessus bras dessous sur les plages californiennes. Je crois que c'est l'uniforme : j'y ai toujours été sensible. Je me sens alors un peu bête, et je n'arrive plus à aligner trois mots. Ça vient peut-être du jour où un policier a dû me ramener à la maison quand j'étais ado parce que je voulais absolument voir par moi-même les chutes du Niagara. Oui mais voilà, avant de faire ça, il vaut mieux prévenir ses parents (ou dans mon cas, quand on n'en a plus : Jess) vu qu'une ado qui disparaît, ça inquiète toujours les adultes. Et on se retrouve à devoir s'expliquer sur la beauté des cascades face à un représentant de l'ordre souvent moustachu, en général bougon, et jamais très compréhensif.

Mon Ryan se relève avec un sourire apaisant pour les passagers alentour, mais ne semble pas plus rassuré lui-même. Je me dis qu'il faut que je modère un peu mon enthousiasme pour le bien de tous, et je lance le suivi GPS sur l'écran de mon siège. Je reste un bon moment hypnotisée par le mouvement imperceptible de l'icône de l'avion le long de la ligne rouge sur fond brun, me

disant qu'il est dur d'imaginer qu'on file en fait à huit cents kilomètres/heure. Au final, mourant d'ennui et bâillant presque en continu, je ferme les yeux et m'assoupis pour le restant du vol, bercée par le ronronnement de l'avion et le dernier album de Sigur Rós dans les oreilles.

Bip !

- Mademoiselle, mademoiselle...
- Hein ? Euh...
- Il faut attacher votre ceinture, me fait gentiment remarquer ma voisine.
- Ah. Oh, merci, balbutié-je tout embrumée de sommeil.

Je m'essuie discrètement le coin des lèvres de la main et me rassieds tout à fait. J'ai bien dormi quatre heures. Je m'étire, m'attache, et regarde par la fenêtre : aucun nuage, la vue est superbe. La mer semble peinte, irréelle. La voilà, c'est *l'autre mer*. J'ai la sensation d'avoir traversé la planète alors que ce n'est que l'autre bout du pays. Il n'empêche, c'est la première fois pour moi, et ça m'impressionne ! L'excitation monte : on arrive, on arrive...

Les maisons et les immeubles, si bien ordonnés en groupes et en quartiers, forment des petits carreaux, et dessinent comme une couverture à motifs étalée sur la ville. Petit à petit, on distingue les voitures qui filent, les arbres, les gens qui courent, et enfin c'est l'atterrissage. J'ai le cœur qui bondit à grands coups dans la poitrine tandis que l'avion roule sur la piste en direction du terminal.

- Vous avez l'air si enthousiaste, me dit ma voisine avec un sourire.
- Ça se voit tant que ça ? dis-je en riant.

C'est une femme d'une petite quarantaine d'années aux cheveux bruns courts, frange droite et yeux malicieux.

- C'est votre première fois à Los Angeles ? reprend-elle.
- Oui ! Je suis très, très contente d'être là.
- Ça me rappelle des souvenirs, quand je suis arrivée ici, plus jeune, il y a une vingtaine d'années, dit-elle d'un air rêveur. Vous êtes là pour le travail ?
- Mon premier emploi ! J'ai tellement hâte. Je sors tout juste de l'école.

Je mentirais si je disais que je n'ai pas le trac. Qui ne l'aurait pas ? Mon

diplôme de paysagiste en poche, je trouve un super job sous le soleil à l'autre bout du pays. J'adore, mais j'appréhende.

Je quitte ma gentille voisine en débarquant, après un au revoir chaleureux. Mais je ne dois pas traîner. Pas pour commencer mon boulot – je n'ai rendez-vous que dans une semaine –, mais pour aller délivrer mon pauvre Maximus !

Je passe en trotinant du côté des tapis roulants distribuant les bagages. J'ai de la chance, mon gros sac à dos bariolé est l'un des premiers à sortir. En un mouvement, il est calé sur mes épaules, puis direction un petit bureau au fond du couloir à droite duquel s'échappent des hurlements.

Pauvre Maximus...

Je toque, entre, et souris en le voyant.

– Maximus ! m'écrié-je.

Lui a l'air en pleine forme, à peine perturbé.

– Ah, mademoiselle Jones, c'est cela ? s'enquiert un homme en uniforme, tentant de se faire entendre par-dessus le vacarme ambiant.

– Exactement. Voici mes papiers.

Je les lui tends, et il les compulse attentivement.

Ah oui, il faut que je vous raconte Maximus : moustaches, regard coquin et tout poilu. Il me fait complètement craquer.

– Voici, mademoiselle Jones, dit l'homme en me rendant mes papiers, masquant à peine un air exaspéré. Vous pouvez le récupérer.

Je m'approche de la caisse posée sur la table. Des petites pattes blanches passent entre les barreaux, cherchant à s'échapper. Ses miaulements rauques résonnent très fort dans la toute petite pièce.

Pauvre Maximus.

– Désolée, terreur, tu restes encore un peu dans ta boîte, lui fais-je en

agrippant la poignée.

L'officier nous ouvre la porte et nous laisse sortir avec un air évident de soulagement. C'est vrai, je peux l'avouer, Maximus n'est pas toujours très sage, mais il est très mignon – qui ne craquerait pas ? – et puis c'est encore un chaton. Ça explique. Et c'est mon seul compagnon ici.

En sortant de l'aéroport, la douceur du climat donne entièrement raison à toutes mes envies d'aventure : c'est si agréable ! Nous nous dirigeons, Maximus et moi, vers les arrêts de bus. Le trajet ne sera pas long : j'ai trouvé un petit meublé à Santa Monica. Il doit y en avoir pour une demi-heure, à peine.

Je traverse à pied deux parkings, et longe des terre-pleins plantés de palmiers. Mais le gros sac à dos commence à peser. On a beau vouloir partir léger, j'ai tout de même ma maison sur le dos. Et la caisse de Maximus, ce n'est pas rien non plus ! J'ai tout à coup une idée. Je pose tout mon barda sur le bord de la route sur une étroite bande terreuse. Je crois bien que je dois avoir dans mon sac... Quelque part au fond...

Ah voilà !

Je sors une petite cordelette avec un geste victorieux. De l'autre main, je déverrouille la caisse de Maximus, et attrape mon petit chaton dont la soudaine liberté fait frétiller les moustaches. Je fais un nœud autour de son collier, et attache l'autre bout à l'une des poignées de mon bagage. Je renfile les sangles, et laisse Maximus crapahuter sur le sommet du sac à dos, passant parfois d'une épaule à l'autre, tout guilleret d'être enfin débarrassé de sa prison.

Je laisse la caisse vide du côté des chariots à bagages en y scotchant une petite note griffonnée :

Cadeau pour petit chat voyageur.

C'est décidé : je ne reviendrai pas à Boston de sitôt !

Quelques minutes plus tard, Maximus et moi payons notre ticket de bus. Le chauffeur a un coup d'œil perplexe pour le chaton qui trouve maintenant plutôt confortable le sommet de mon crâne. Nous nous asseyons au milieu des regards intrigués ou attendris. Parce que oui, Maximus *peut* être parfaitement

a-do-ra-ble.

Après une quinzaine d'arrêts, c'est à nous de descendre. Une fois dehors, j'inspire profondément. Voilà le début de l'aventure ! L'adresse que je cherche est à un pâté de maisons en redescendant en direction de la mer. Le quartier est très tranquille. Je crois que je vais m'y sentir très bien. Même Maximus s'est calmé et s'est roulé en boule sur le sac, observant avec attention les environs, moustaches aux aguets.

Enfin, nous voici face à un très grand pavillon doté d'entrées indépendantes pour chaque appartement le composant. C'est une jolie maison à bardage de bois peint en blanc et bleu. Je monte les quelques marches menant à la porte B, et je frappe, le cœur battant, tout excitée à l'idée de découvrir mon nouveau petit chez-moi.

La porte s'ouvre. Je découvre un homme qui ne doit pas avoir 30 ans. Des traits fins, un visage carré et une barbe de trois jours, il entre officiellement dans la catégorie « beau mec », selon les critères que ma copine Phœbe et moi avons édictés de manière définitive il y a déjà deux ou trois ans (elle, de son côté, a mis le grappin sur un exemplaire de cette espèce, qui est de surcroît adorable – grâce à moi, mais c'est une autre histoire).

- Bonjour ? fait l'homme, un peu surpris mais souriant.
- Bonjour, c'est moi, Lula Jones, lui réponds-je simplement.

Apparemment, ça n'a pas l'air d'être suffisant comme information vu le silence qui s'est installé. Je me racle la gorge :

- Lula. La nouvelle locataire. Enchantée, lui fais-je en lui tendant la main.

Le regard de mon hôte passe de moi à Maximus dont la tête dépasse de la mienne.

- Pardon ? fait-il. Je pense que vous avez malheureusement dû vous tromper, mademoiselle...
- Lula. Appelez-moi Lula.
- Très bien, Lula, donc. Je n'attends aucun locataire, étant donné que *je* suis moi-même locataire. Je viens de m'installer il y a à peine une semaine. Mais

enchanté tout de même : Andrew, se présente-t-il avec douceur et quelque chose dans les yeux qui pétille.

– Une semaine ? Je... Euh... balbutié-je. Il doit y avoir une erreur quelque part.

Je vérifie l'adresse. Je reconnais bien la maison (je l'avais repérée sur *Street view*). Non non, c'est bien ici. Il est bien gentil, mon beau mec, mais il va falloir trouver une solution. Je lui demande quelques minutes, le temps d'appeler le propriétaire avec qui j'avais discuté il y a une quinzaine de jours. Il décroche vite, ouf ! En me présentant, j'essaie d'échapper au regard mi-amusé, mi-interrogatif d'Andrew qui s'est adossé au cadre de la porte, ne ratant pas une miette de ma conversation téléphonique.

Je me détourne, face au ciel, posant la main en coque sur ma bouche, afin qu'il ne m'espionne pas trop non plus, non mais ! Maximus en profite pour se retourner vers lui et se met à siffler en montrant les dents, ce qui fait éclater de rire Andrew.

De mon côté, la conversation avec le propriétaire ne m'amuse pas plus que ça.

– Je suis vraiment désolé, mademoiselle Jones, mais j'attendais votre confirmation, que vous ne m'avez jamais donnée. Le temps pressait, et il m'a fallu trouver un autre locataire rapidement.

– Mais je... Comment je fais maintenant ? Enfin, je veux dire, moi... Mon chat...

– Je suis terriblement navré, mademoiselle Jones. Je vous souhaite une excellente journée.

Et il raccroche, le salaud ! Je reste hébétée, portable à la main, et Maximus qui continue son cinéma en direction d'Andrew.

– Ça n'a pas l'air d'être votre journée, hein ? lance Andrew.

Mais je n'ai pas le temps de répondre : mon téléphone sonne. C'est Jess. Je décroche aussitôt.

– Coucou ma chérie ! s'écrit-elle joyeusement. Alors, bien arrivée ?

- Coucou tante Jess, réponds-je laconiquement.
- Ouh là... À ta voix, je sens qu'il y a un souci.
- Tu vas encore dire que j'ai fait n'importe quoi.
- Jamais de la vie ! Dis-moi, qu'est-ce qui se passe ?
- C'est l'appart...
- Il n'est pas bien ?
- Ah si, il a l'air super. C'est juste que je suis dehors et pas dedans.
- Pourquoi ?
- Il y a déjà quelqu'un ! dis-je fortement en fronçant les sourcils vers Andrew.
- Et le proprio ?
- Je l'ai eu au téléphone. Apparemment, je n'aurais pas confirmé ma venue.
- Et c'est vrai ça ?
- Ben oui, mais quand je l'avais eu au téléphone il y a deux semaines, il m'avait affirmé que c'était libre.
- Il t'a dit que c'était libre, et toi ça t'a suffi ? Pas la peine de signer un contrat ? Ou ne serait-ce que de confirmer ta venue ? Et toi tu traverses le pays sans aucune assurance de quoi que ce soit ?!
- Ah mais si, j'étais sûre de moi !
- Lula, Lula, Lula... Tu es tellement... Toi ! Je t'adore comme ça, mais ça peut te jouer des tours, attention.
- Pfff, ne t'en fais pas pour moi, je suis pleine de ressources.
- Ça, je le sais ! Donc en attendant, quel est le programme ?

Je lève un instant les yeux au ciel. Il est bleu clair. L'atmosphère est douce. Je la sens bien, cette ville.

– Le programme ? reprends-je. L'aventure ! C'est pour ça que je suis partie, non ?

Jess soupire.

- Très bien, Lula, pars donc à l'aventure, comme tu dis. Promets-moi simplement de ne rien faire de déraisonnable.
- Promis !
- Moui, tu n'as même pas écouté ce que j'ai dit.
- Bisous tante Jess, je te tiens au courant !

Et je raccroche, car bien entendu l'aventure n'attend pas.

– Je vous offre un rafraîchissement ? s'enquiert Andrew. Vous devez être fatiguée du voyage.

Pouvoir se poser un moment, ce n'est pas de refus. Surtout qu'il va falloir trouver un plan pour ce soir, et même si je fais ma forte tête devant Jess, je dois avouer que je n'ai aucune idée de la manière dont je vais m'y prendre. Je suis Andrew dans son petit salon, plutôt mignon d'ailleurs. Je ressens une petite pointe au cœur à m'imaginer à sa place, tranquillement installée. Mais enfin, tant pis ! Le passé, c'est le passé, et il n'y a aucune raison de s'apitoyer sur les choses auxquelles on ne peut plus rien.

Andrew revient de la cuisine avec une citronnade faite maison, « comme la fait ma Granny Katy », me dit-il. Et pendant que j'étanche ma soif, il fait une partie d'escrime avec Maximus, papatte contre doigt, pour la plus grande joie des deux participants. Andrew s'avère très sympathique. Je le trouve mignon et plutôt chouette, mais je ne peux pas dire qu'il y a un coup de cœur. Il m'explique qu'il vient de s'installer à Santa Monica pour donner des cours de surf, ce qui fait qu'on est tous les deux nouveaux en ville. Il me tend enfin un papier sur lequel il a noté ses coordonnées « au cas où ».

- N'hésite surtout pas à m'appeler si besoin, précise-t-il.
- C'est très gentil à toi, réponds-je en lui souriant sincèrement.

Maximus et moi prenons congé. Le temps presse : il va falloir mettre en œuvre tout ce que j'ai d'imagination et de débrouillardise pour nous trouver un toit pour ce soir. En chemin vers la rue principale, je me dis que la meilleure solution serait de pouvoir laisser Maximus et mes affaires quelque part, le temps de faire les agences immobilières, ou à défaut trouver un hôtel pas trop cher pour démarrer.

Mon seul autre point de chute ici est mon futur lieu de travail. C'est une grande villa, appartenant à un certain M. Gallagher, pour laquelle j'ai été engagée en tant que paysagiste à temps plein. Le hic c'est que je n'ai rendez-vous que dans une semaine avec le responsable des employés, et y débarquer comme ça ne ferait pas très professionnel.

Mais ai-je le choix ?

- OK, mon petit Maximus, c’est parti, direction la villa de M. Gallagher !
- Meow.
- Tu es mignon toi, lui réponds-je en riant.

Je regarde sur mon portable la direction en bus. Il faut faire mille changements, quelle galère ! Bon, je me lance. Le premier que nous prenons fait une déviation pour travaux, ce qui nous fait rater la deuxième ligne. Mince ! Je descends et cours l’atteindre à pied, Maximus se tenant tant bien que mal à mes épaules, plantant ses griffes dans ma peau. Aïe ! Mais il faut tenir. Malheureusement, je ralentis, regarde autour de moi, et m’arrête tout à fait : je suis complètement perdue. Je sors mon mobile pour lancer le GPS, j’appuie sur le bouton. Rien. Écran noir. C’est bien le moment d’être à court de batterie, tiens ! C’est pas vrai, je suis maudite. L’heure tourne, le stress monte. Je décide de piocher dans mes menues économies, et hèle un taxi. Il s’arrête à mon niveau, mais alors que je vais pour m’installer :

- Désolé, mademoiselle, pas d’animaux dans mon taxi. Je ne peux pas vous prendre.
- Attendez, Maximus est vraiment très gentil, me défends-je. En plus, il ne perd pas ses poils, je vous jure...
- *Désolé*, mademoiselle. Bon après-midi ! lance-t-il en faisant gronder le moteur, disparaissant au coin de la rue.

Et qu’est-ce que je fais maintenant ? Je piétine, un peu découragée.

- Bon, mon petit Maximus, je suis désolée, mais il va falloir que tu m’aides sur ce coup-là, lui dis-je en le glissant sous mon pull. Interdiction de bouger ! Sage ! Dodo !

Je lève le bras à l’approche d’un deuxième taxi, tentant de cacher les mouvements de pattes faisant de petites bosses animées sous mon pull. Maximus est moyennement content et le fait savoir. Heureusement, le chauffeur ne s’aperçoit de rien, et je m’assieds tranquillement, mine de rien, sur la banquette arrière.

Il y a bien eu quelques moments de panique où j’ai cru que Maximus allait

s'échapper, et d'autres où j'ai dû me mordre les lèvres pour ne pas hurler quand il plantait ses griffes dans ma peau, mais nous sommes enfin arrivés à bon port, tant bien que mal. Le taxi file, nous laissant seuls au beau milieu des rues les plus chics de Santa Monica. Une petite brise fait bruisser les feuilles des palmiers. Nous sommes en fin de journée, et l'air marin rafraîchit l'atmosphère. Maximus est sorti de sa cachette avec une grosse envie de se dégourdir les pattes, et je dois tenir fermement sa laisse pour ne pas le laisser s'échapper. Face à nous se dresse une immense grille d'entrée en fer forgé noir dont les barres supérieures se rejoignent en ogive. C'est ici, c'est le lieu de mon prochain boulot. De part et d'autre du portail, de hauts murs de pierre rosée s'étendent sur plusieurs centaines de mètres. On ne peut que l'entrapercevoir, mais le parc semble gigantesque.

Je m'approche de l'entrée, tout à coup un peu hésitante, et plutôt impressionnée. Curieusement, je m'aperçois que la grille est entrouverte. Je glisse un œil, espérant voir quelqu'un, un employé de maison peut-être. Soudain, je sens la cordelette glisser de ma main : Maximus s'enfuit ! Il se faufile entre les barreaux et déguerpit en direction d'un bosquet.

Arg, Maximus, c'est pas le moment !

Je n'ai pas le choix : je pousse légèrement un des pans du portail, et je pénètre à mon tour dans le domaine. Pourvu que j'arrive à récupérer Maximus et à ressortir avant qu'on me voie... Je me mets à l'appeler doucement. Je regarde partout autour de moi, mais je ne vois rien. Je passe par le petit bosquet, puis ressors de l'autre côté, alors éblouie par le soleil couchant. Je protège mes yeux avec ma main en visière, et c'est là que je le vois ! Il est à deux mètres en train de grignoter quelque chose.

– Ah tu es là, petite crapule ! lui chuchoté-je. Tu m'as fait une de ces frayeurs.

Je m'accroupis pour l'attraper, et vois son nouveau jouet qu'il prend manifestement beaucoup de plaisir à mordiller.

– Des bouts de lacets ! m'exclamé-je pour moi-même. Mais où as-tu bien pu trouver des lac...

Je m’interromps en relevant la tête, lacets mâchonnés entre les doigts, et reste interdite. Je parviens tout juste à bafouiller un :

– Bon... Bonsoir monsieur.

More books
whatsapp
00962791439660

2. Emberlificotée

OK, je récapitule : je suis toute seule à l'autre bout du pays. Enfin, presque seule : il y a aussi Maximus. Parfois, vu les bêtises qu'il fait, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je sois réellement complètement seule...

Bref, je suis dans une ville que je ne connais pas, et sans aucun point de chute. Le jour décline et je me trouve coincée loin des commerces et des hôtels, au beau milieu du quartier le plus huppé de Santa Monica. Ce n'est pas le genre de coin où l'on trouve un Airbnb au débotté ! Et voilà qu'en dernier recours je viens voir mon futur employeur pour lui demander gentiment s'il peut faire du gardiennage de bagages (et de chat). Il y a mieux comme démonstration de sérieux.

Comme si cela ne suffisait pas, voilà que Maximus n'en fait qu'à sa tête (je l'avoue, ça, c'était plutôt prévisible). Le seul souci, c'est que si ce chat met en péril mon embauche, je vais me retrouver perdue et isolée sur les côtes du Pacifique, sans logement ni travail. Ça donne très moyennement envie, si vous voulez mon avis. Du coup : Maximus en mode fufou, ça ne m'arrange pas. *Évidemment*, on peut toujours penser que je n'étais pas obligée de venir avec lui.

Mais il est tellement mignon... Je n'aurais jamais pu le laisser à Boston, lui et son regard si attendrissant.

Donc me voilà entrée par effraction dans une propriété privée, me protégeant du soleil couchant avec la main, voyant que ce coquin de chat a encore fait des siennes à grignoter des lacets de chaussure. Gênant. Je me lève tout doucement, cherchant désespérément quelle sorte d'excuse je vais pouvoir trouver à tout ce micmac.

Même en contre-jour, je peux voir que mon interlocuteur n'a pas l'air très heureux de notre rencontre. Je peux même affirmer qu'il paraît totalement furieux ! C'est plutôt dommage, car je ne peux que me rendre à l'évidence : il

est *vraiment* très beau. Ses traits sont fins et racés, dessinant des pommettes saillantes sous des yeux vert noisette. Épaules viriles et taille élégante dans un costume de créateur anthracite, il doit avoir 30 ans grand maximum.

Il ne semble pas non plus décidé à prendre la parole, me laissant – certainement exprès – dans l’embarras, attendant de moi une réaction : excuses évidemment ; fuite peut-être ; conversation légère autour d’un thé sûrement pas.

Ne sachant trop à qui j’ai affaire, je décide de jouer le tout pour le tout.

– Enchantée, je suis Lula. Lula Jones, dis-je, souriante, en lui tendant la main.

Malheureusement, ça ne semble pas être la meilleure stratégie, car il ne bronche pas. Sa colère paraît l’avoir figé à jamais dans le temps. Il regarde à peine ma main tendue, laissée en suspens, puis rapidement rangée. Un ange passe, puis, avec une voix raide comme un pic :

– On peut savoir ce que vous faites ici ?

Je déglutis. OK, c’est pas gagné. J’entreprends donc l’explication des événements qui m’ont menée ici.

– J’ai rendez-vous avec M. Tate. Phileas Tate. Je suis la nouvelle paysagiste. Nous nous sommes longuement parlé au téléphone, et je dois bientôt commencer mon...

– C’est impossible, lâche-t-il sèchement.

Je sens comme une pierre tomber dans mon estomac.

– Si, je vous assure, je dois avoir des e-mails de M. Tate ici, essayé-je d’argumenter en sortant mon portable. Ah oui, mais il n’y a plus de batterie... Euh, mais c’est promis, j’ai *vraiment* des e-mails de M. Tate si vous me laissez seulement vous montrer. Vous avez un ordinateur sûrement ? Ou même votre mobile sur vous ? Si vous me le prêtez, je pourrais me connecter à ma boîte, et alors...

– Ça suffit ! coupe-t-il. M. Tate est en congé. Aucun rendez-vous n’est prévu aujourd’hui.

– Alors, oui, c’est vrai que je n’avais pas réellement rendez-vous *aujourd’hui*, bafouillé-je. Je... J’ai rendez-vous le 5 mars. Oui, c’est vrai, dans une semaine... Mais vous êtes peut-être l’un de ses amis ? réponds-je avec le sourire, tentant de désamorcer la tension de la conversation.

– Je suis M. Gallagher, mademoiselle. Le propriétaire de cette villa, le propriétaire de cette pelouse sur laquelle vous marchez, et de ces lacets que vous feriez bien de me rendre.

– Des lac... ? Ah oui, tenez, lui réponds-je, rougissante, en lui rendant les petites cordelettes de cuir dégoulinantes de bave féline.

Il les prend silencieusement, secouant la tête. Mais je ne bouge pas. M. Gallagher a l’air surpris.

– Vous désirez autre chose, mademoiselle Jones ? Ou dois-je aussi vous raccompagner à la sortie ? fait-il d’un ton cinglant.

– En fait... hésité-je.

– Oui ?

Son ton n’appelle pas la réplique, mais il y a ceci : *je n’ai pas le choix*.

– Effectivement, monsieur Gallagher. Je sais que je ne devrais pas être ici aujourd’hui, et aussi que je me suis introduite dans votre propriété sans y être invitée, et que Maximus n’aurait pas dû vous voler vos lacets – d’ailleurs je suis sûre qu’il s’en veut beaucoup. Mais il faut que je vous demande quelque chose. Voilà, je viens d’arriver en ville, justement pour la place que je dois prendre chez vous. Il se trouve que l’appartement que j’avais loué – enfin pas vraiment loué, mais bref –, eh bien il était déjà pris. Je suis vraiment, *vraiment* désolée de vous déranger cet après-midi, mais je ne savais pas où aller, et vous êtes mon seul espoir.

M. Gallagher m’a écoutée avec attention. Et plutôt que de me rembarrer, il semble s’adoucir légèrement. Aurais-je réussi à l’attendrir un peu ?

– Que désirez-vous au juste ? demande-t-il d’un ton encore austère.

– Eh bien, je dois trouver un autre appartement, mais il est maintenant tard, et j’ai tellement crapahuté... Je suis un peu perdue, je crois que je ne sais pas par où commencer.

Je baisse les yeux vers Maximus, qui pour une fois est sage comme une image. Mieux : il fixe M. Gallagher de ses grands yeux craquants, inclinant la tête d'un côté, puis de l'autre. Notre hôte l'a bien remarqué, et semble être pris au piège de ce sortilège de chaton. La colère quitte peu à peu son visage pour laisser place à un agacement modéré.

– Bon, laissez-moi d'abord vérifier quelque chose, et après nous discuterons.

Il sort alors son portable et s'éloigne un peu tout en me gardant à l'œil. Je comprends qu'il doit être en train de vérifier auprès de Phileas Tate si tout ce que je lui ai raconté est vrai, et qu'il ne se trouve pas face à une succession d'élucubrations lancée par une siphonnée de passage. Quelques longues secondes passent dans un grand silence, puis M. Gallagher relève les yeux vers moi :

– OK. Je peux vous proposer quelque chose. Vous pouvez rester ici une nuit. Mais attention, *une seule* ! Les conditions sont les suivantes : je ne veux pas avoir à m'occuper de vous ; je ne veux pas voir vos affaires traîner ; je ne veux pas revoir ce chat. Demain matin, vous êtes partie après le petit déjeuner, et il ne restera aucune trace de votre passage. Est-ce que c'est bien cl...

– Oh merci, monsieur Gallagher ! C'est absolument génial ! l'interromps-je sans m'en rendre compte.

Et je m'accroupis au niveau de Maximus :

– Tu as bien compris, petit monstre ? Pas de bêtises, OK ? Ça veut dire pas de lacets ou quoi que ce soit.

– Meow ! répond-il joyeusement.

Je ris, et je me demande si je n'ai pas entraperçu M. Gallagher avec un demi-sourire.

Il me demande alors de le suivre jusqu'à la villa. Sur le chemin, je me surprends à observer plus attentivement notre hôte de dos. Il a la silhouette élancée, fine mais sportive. Je reste un instant fixée sur ses fesses musclées, mais me reprends aussitôt.

Non mais ho, qu'est-ce que je fais ?

La demeure n'était pas visible du bosquet où nous étions, et je la découvre désormais en ouvrant des yeux ronds.

– C'est ma-gni-fi-que, articulé-je sans bruit.

La maison est bâtie en plusieurs grands blocs rectangulaires entremêlés. Mais plutôt que donner une impression de lourdeur, les longues et hautes façades bardées de bois semblent se fondre dans leur environnement. Chacune est percée d'immenses baies vitrées courant quasiment de pignon en pignon. C'est particulièrement impressionnant. Nous passons par l'arrière de la villa, trotant sur une vaste terrasse habillée de lattes noires et rouges. Je suis touchée par le bon goût de l'ensemble. M. Gallagher est un esthète ! À moins que ce ne soit sa femme ? D'un autre côté, la végétation est, elle, dans un style un peu suranné. Joli, mais plus très à la mode. J'ai déjà deux-trois idées qui vont permettre de remettre tout ça au goût du jour.

Nous entrons par le salon. L'intérieur est encore plus beau que l'extérieur. Le plafond est si haut que l'on pourrait quasiment y mettre ma maison de Boston ! Je suis véritablement émerveillée. Maximus, toujours dans mes bras, a les moustaches qui se mettent à frétiller, ce qui signifie en général une bêtise à venir, mais je le regarde d'un air sévère, et ça a l'air de marcher.

Au bout de la pièce à droite, derrière un canapé d'angle bordeaux, nous pénétrons dans un couloir décoré de part et d'autre de tableaux d'art contemporain dont je me demande avec excitation s'il ne s'agit pas d'originaux. Enfin, nous arrivons à une chambre d'amis, devant laquelle M. Gallagher lance un laconique « c'est ici », puis s'éloigne sans autre forme de cérémonie, ouvrant la porte d'un bureau et s'y engouffrant. J'entends tourner le loquet.

– Eh ben, mon petit Maximus, on ne peut pas dire que ce M. Gallagher soit la personne la plus *funky* que je connaisse ! En revanche, j'ai rarement vu un aussi beau cul... Maximus ! Lâche ce rideau !

Mais je n'ai pas le temps de l'attraper qu'il détale, et part se perdre dans l'immense demeure. Je soupire un instant, puis me dis qu'il réapparaîtra bien

quand il aura faim. Je pose mon sac au bord du lit, et je m'étends de tout mon long, bras en croix, regard fixe au plafond. Je souffle un bon coup.

Tu voulais de l'aventure ? Eh bien te voilà servie !

Déjà 20 h 30 ! J'ai donc somnolé un bon petit moment. Le soleil s'est maintenant tout à fait couché, et les jolies lueurs des lampadaires du parc scintillent à travers les voilages de la fenêtre. Je m'assieds et me frotte les yeux. Il serait peut-être temps de penser au dîner !

J'aperçois avec soulagement Maximus, revenu de ses expéditions, qui s'est allongé en boule à mes côtés, et qui dort profondément. Je n'étais pas la seule à avoir besoin de repos, apparemment. Je le caresse doucement, et il s'étire, ronronne avec délectation, sans même se réveiller. Quel plaisir ce doit être d'être un chat ! Je m'étire alors moi aussi, déployant mes bras et mes jambes autant que possible, grognant de plaisir à mon tour. Le lit est confortable, ni trop moelleux ni trop dur : je passerais bien toute la soirée ici dans cette chambre luxueuse. Mais il ne faut pas que je m'habitue : ce n'est qu'une nuit, et je ne voudrais pas être déçue par l'hébergement que je trouverai demain.

Je mets pied à terre, pleine d'énergie. Avant tout : envoyer un message à Jess pour la rassurer. Je sais qu'elle me fait confiance, mais je sais aussi qu'elle ne dévoile pas facilement ses émotions, et qu'elle doit s'inquiéter. Je l'ai senti au téléphone tout à l'heure.

[Coucou tante Jess ! J'ai un toit pour la nuit.
Maximus aussi.
L'aventure continue !]

La réponse vient quelques secondes plus tard, alors que je lace mes chaussures :

[Pour la nuit ?
Et pour demain ?
En tout cas, suis heureuse pour toi. Et pour Maximus ;)]

Je souris et range mon portable. Jess me manque, mine de rien. Avant de

sortir de la chambre, je jette un œil à Maximus, si paisible quand il dort. J'éteins, et me mets en quête de la cuisine. Je vais préparer un petit quelque chose pour le dîner, et en faire profiter M. Gallagher. C'est la moindre des choses, pour le remercier.

J'ouvre porte sur porte, et tombe sur un nombre extraordinaire de chambres, manifestement non utilisées. Je n'y vois aucune trace d'enfants, ni de femme. M. Gallagher vivrait-il ici seul ? Ça paraît immense pour un célibataire. Enfin je tombe sur la cuisine. Elle est nette, impeccable, presque *clinique*, à l'image de ce que j'ai vu du propriétaire. Ce dernier n'a pas l'air d'être le genre pizza-canapé en survêtement, c'est clair.

J'ouvre les placards et y trouve à peu près tout ce qui est imaginable. C'est quasiment un supermarché ! Je n'ai que l'embarras du choix. J'opte pour des escalopes de veau que je vais paner à l'autrichienne (ma spécialité), avec lesquelles je préparerai un mélange de légumes verts poêlés sauce *Lula*. Je m'applique et prends mon temps car je tiens à faire plaisir à mon hôte.

Une fois le repas prêt, je retourne dans les couloirs trouver le bureau dans lequel il s'est enfermé tout à l'heure. Je frappe doucement.

- Oui ? répond-il à travers la porte.
- C'est Lula ! lancé-je joyeusement.
- Qu'y a-t-il ? Je vous avais pourtant demandé de ne pas me déranger...
- Le dîner est prêt ! m'exclamé-je gaiement.
- Qu... ?!

J'entends des bruits de pas se presser, puis la porte s'ouvrir vivement. M. Gallagher apparaît, un sourcil froncé, l'autre relevé, agacé et craquant à la fois (ça existe, les deux en même temps ?) :

- Le *quoi* est prêt ? demande-t-il d'un ton incrédule.
- Le dîner ! Ça sent bon, non ? souris-je.

Il renifle et paraît plus surpris que si on lui avait annoncé la venue du président.

- Mais... Je ne vous ai rien demandé...

– Vous n’allez quand même pas refuser un *wiener schnitzel* ! tenté-je. Ni me laisser manger toute seule, si ? En fait, je cherchais surtout un moyen de vous remercier et de me faire pardonner mon intrusion intempestive aujourd’hui, ajouté-je.

Il est pris de court, et je vois dans ses yeux qu’il analyse la situation. Il porte ses mains à la taille. Il n’a plus sa veste, et le col de sa chemise est légèrement déboutonné, laissant entrevoir sa peau. Il se passe la main dans les cheveux en se pinçant doucement la lèvre. Son visage se détend un peu :

– Bon, grommelle-t-il.

– Allez, goûtez, et vous me direz s’il y a quelque chose que je peux améliorer à ma recette.

– Je vous consacre quinze minutes. Pas plus, dit-il de manière définitive.

Il me suit jusque dans la cuisine. Ça me fait bizarre de le précéder dans sa propre maison, mais je prends mon rôle d’hôtesse d’un soir au sérieux. Si je suis là, autant que je serve à quelque chose ! En entrant dans la cuisine, il aperçoit la table mise pour deux par mes soins, avec les deux assiettes fumantes et appétissantes. Son visage méfiant laisse entrevoir un faible sourire.

– Asseyez-vous, je vous en prie, faites comme chez vous, lui dis-je en souriant.

Il fronce les sourcils. OK, je vais peut-être un peu loin. Mais enfin, il semble apprécier l’attention, et tire la chaise. C’est ce moment-là que choisit Maximus pour faire son apparition. Il court, vif comme l’éclair sur le carrelage gris, et bondit toutes griffes dehors sur les chaussures de M. Gallagher, lançant une bataille enragée avec ses lacets.

– Maximus ! hurlé-je. Laisse les chaussures de M. Gallagher !

Ses yeux deviennent ronds comme des billes. Il se baisse, et d’un geste ferme il attrape Maximus par la peau du cou et le ramène près de son visage pour plonger ses yeux mécontents dans ceux du petit chat turbulent. Mais loin d’être impressionné, Maximus s’étire un peu, et se met à presser le bout de son museau sur le nez de mon invité. Lui est tout surpris et décontenancé par cette soudaine marque d’affection animale. Je ris tout doucement pour moi.

– Je... Bon, ce chat a peut-être faim, dit-il, se calmant et posant Maximus à terre.

– Je m'en occupe, fais-je en cherchant du lait que je verse dans une soucoupe et que je dépose au sol.

Maximus se jette dessus avec délectation tandis que M. Gallagher et moi nous installons enfin face à face à table.

– Je me suis permis d'ouvrir une petite bouteille de vin, expliqué-je en remplissant les verres. Je l'ai trouvée dans l'armoire, là-bas.

– Mais, c'est le pauillac 1984, s'étrangle-t-il.

– J'ai fait une bêtise ? lui demandé-je, véritablement inquiète.

– Le pauillac... chuchote-t-il pour lui en secouant la tête.

– Bon, il est fait pour être bu, non ? tenté-je. Pas pour rester dans le placard, n'est-ce pas ?

– C'est sûr, répond-il mécaniquement en levant les yeux au ciel.

Nous mangeons et je remarque que, dès la première bouchée, il s'arrête un instant, appréciant manifestement son plat. Je souris pour moi, mais ne dis rien. Les premières minutes sont plutôt silencieuses, mais, le vin aidant, la conversation s'engage, et les échanges se font plus naturels. Ça commence par un combat de météo Boston vs Santa Monica (vainqueur par KO *of course*), et ça dévie joliment sur l'architecture en passant par la cuisine italienne. Des sujets intéressants et inoffensifs qui me permettent de voir mon futur patron se détendre peu à peu. Je risque quelques blagues, et je parviens même à le faire rire !

Une fois son assiette terminée, je le resserts comme si de rien n'était. Nous dépassons tranquillement les quinze minutes qu'il m'avait allouées, et ce sans nous en rendre compte. M. Gallagher me parle de Phileas Tate, le majordome, qui m'accueillera et me dirigera dans mon travail sur le domaine. Moi, je parle de mes études, et de ma nouvelle vie à venir. Ça reste assez superficiel, mais je dois avouer que nous passons un vrai bon moment – du moins c'est mon avis.

Arrive le dessert, pour lequel je n'ai rien cuisiné de spécial, mais j'ai trouvé dans le congélateur un assortiment dingue de glaces et sorbets avec lesquels j'ai concocté des coupes colorées.

– Ça vous plaît ?
– Hmm... fait-il en fronçant des sourcils perplexes. Je n'aurais jamais songé à associer le sorbet citron avec de l'avocat, mais pourquoi pas...

Je ris de le voir si sérieux et en contrôle. Mais plutôt que de mal le prendre, il me sourit et lève son verre de vin vers moi.

– Je vous remercie pour ce dîner si *spécial*, mademoiselle Jones.
– C'est à moi de vous remercier.
– Je vais maintenant devoir vous laisser. Le travail m'attend.
– Du travail un dimanche soir... Au moins, j'espère que vous vous êtes amusé !
– Amusé, amusé... répète-t-il avec une moue.

Il ne quitte pas son air dubitatif. M. Gallagher a apparemment du mal à lâcher prise.

– Mettons que je ne me suis pas ennuyé, c'est sûr, finit-il par dire.
– Alors ça me va. Mission accomplie, lui souris-je en débarrassant.
– Laissez donc ça, me dit-il en désignant la vaisselle. Quelqu'un s'en chargera demain.

J'avais presque oublié que nous étions dans une villa avec personnel de maison !

Nous nous quittons cordialement, et repartons chacun de notre côté. Mais avant que j'entende sa porte se fermer, il lance à travers les couloirs :

– Et que je ne revoie plus votre fauve rôder n'importe où !
– Oh oui, promis, lui réponds-je rapidement. Il ne sortira pas de la chambre.

Je me suis un peu avancée : je ne sais même pas où Maximus se trouve à cet instant précis. Bah, il retrouvera bien son chemin.

Une fois installée de nouveau sur mon lit, je sors mon ordinateur portable de mon sac, et me connecte à Facebook pour voir un peu les nouvelles de Boston. Tiens, Phœbe est en ligne !

Lula : Coucou Phœbs ! Tout va bien ?

Phœbe : Hey, Lula ! C'est à toi que je dois demander ça. Alors, comment s'est faite l'install ?

Lula : Hmm, un peu mouvementée, mais au final plutôt positive !:-)

Phœbe : Connor est à côté de moi. Il demande des infos. Vas-y, raconte.

Lula : Mon appart est tombé à l'eau. Il faut que j'en trouve un autre. Il était déjà pris par un beau gosse.

Phœbe : Un beau gosse ?! Mais t'aurais dû rester :-P

Lula : T'inquiète, j'en ai trouvé un autre : mon patron :-D

Phœbe : Tu déconnes ?

Lula : Oui, un peu. Il m'héberge juste pour ce soir, le temps de trouver autre chose. Et puis, il est plutôt *control freak*, tu vois le genre ?

Phœbe : Ouais, pas trop le genre Lula Jones, quoi !

Lula : Maximus lui a déjà croqué ses chaussures. Ça n'a pas été très bien reçu, je peux te le dire. C'est une vraie terreur, le chaton que vous m'avez donné ! Mais enfin je l'adore.

Phœbe : Bizarre, le reste de la portée est adorable. Connor a envie de tous les garder, je l'ai jamais vu comme ça : il est tout gâteux. Maximus suit peut-être le chemin de sa maîtresse ?

Lula : Je vois pas de quoi tu veux parler.

Phœbe : Laisse tomber, je disais ça comme ça ;-) Et sinon, ton boss ?

Lula : Il s'est bien détendu pendant le dîner que je lui ai fait.

Phœbe : T'as dîné avec lui ?!

Lula : Oui, c'était pour le remercier.

Phœbe : Mouais... Tu passes la soirée avec un beau mec en lui préparant un petit dîner, et en plus tu dors chez lui... C'est hyper louche ^_^

Lula : Pff, tu racontes n'importe quoi !

Je prends encore quelques nouvelles de nos amis en commun, puis nous nous embrassons, et je referme mon ordi. Je me déshabille, éteins la lumière et me faufile dans les draps. Je reste un moment les yeux ouverts sans parvenir à me retirer une pensée de la tête :

Ce M. Gallagher est quand même très charmant...

More books
whatsapp
00962791439660

3. En quête...

Le réveil sonne. J'ouvre des yeux embrumés. Il est encore tôt, mais hors de question de lambiner : j'ai un appart à trouver. De plus, je ne tiens pas à donner à M. Gallagher l'image d'une personne paresseuse (que je ne suis pas !) : je vais quand même travailler pour lui dans une semaine.

Maximus ne bronche pas : il est profondément endormi, pattes en l'air, ronflant doucement en rêvant probablement à ses prochaines virées dans les quartiers de Santa Monica. Je prends quelques affaires avec moi dans la salle de bains attenante à ma chambre, et me douche, songeuse. Avant de sortir de la pièce, je gratte un peu le ventre moelleux de mon chaton qui s'étire d'aise.

Vite, ne pas perdre de temps.

Je file sur la pointe des pieds au travers des couloirs. Le soleil se lève tout juste, et la maison est paisible et silencieuse. J'ouvre la porte d'entrée, et traverse le parc tout frais de rosée. Mais à peine ai-je fait une vingtaine de mètres que j'entends une voix :

– Vous vous échappez, mademoiselle Jones ?

Je me retourne, surprise de ne pas être seule à cette heure matinale.

– Monsieur Gallagher ? Je ne pensais pas vous trouver ici, dis-je, me sentant bizarrement gênée.

– Ici ? Vous voulez dire chez moi, dans mon jardin ? C'est vraiment curieux... répond-il avec un soupçon d'ironie.

Lui est frais levé, rasé de près, très classe dans un costume anthracite qui lui va à merveille. Je rougis un instant, m'empêchant difficilement d'imaginer son corps élancé au-dessous. Mais j'efface rapidement ces pensées.

– Je suis désolée, je ne voulais pas dire ça, bredouillé-je. Je notais

simplement que vous m'avez surprise.

– Pourquoi, vous dissimulez quelque chose ? réplique-t-il en plissant les yeux.

Mais il s'amuse à m'asticoter dis donc ! M. Gallagher est moins collet monté que ce que je pensais.

– Je cache un grand secret : je vais chercher un appartement, lui réponds-je en souriant.

– Et vous avez décidé de faire ça à pied ? s'étonne-t-il.

– En fait j'espérais trouver un bus. D'ailleurs, si vous pouviez m'indiquer les meilleures lignes pour rejoindre le centre-ville d'ici...

M. Gallagher lève les yeux au ciel. Il semble à la fois amusé et exaspéré.

– Si vous comptez sur le bus, je suis certain de vous avoir encore chez moi ce soir ! Je vais vous donner un coup de main : c'est la seule manière de me débarrasser de vous de manière certaine.

– C'est très gentil à vous, fais-je en levant les sourcils.

Décidément, on ne sait pas sur quel pied danser avec lui !

Je le suis vers le grand garage, accolé à l'aile ouest du bâtiment, doté de trois grandes portes. Il pose le pouce sur un lecteur d'empreintes et la porte de gauche s'ouvre automatiquement, laissant apparaître une fabuleuse Lamborghini, à la fois sobre et luxueuse. Il m'ouvre la portière côté passager, et je m'installe sur le fauteuil en cuir couleur crème. J'ai à peine le temps de me faire à ce confort si exotique pour moi que M. Gallagher s'installe à mes côtés et fait vrombir le moteur. Nous démarrons en trombe, traversant en quelques secondes le parc, filant à travers le grand portail en fer qui se referme derrière nous. Le regard ferme et décidé qu'il pose sur la route m'impressionne un peu.

Mon chauffeur et patron ne parle pas de tout le trajet. Je n'ose dire un mot, et garde le regard fixé sur la route. Il ne faut pas un quart d'heure pour arriver en centre-ville. Nous nous garons devant une agence immobilière imposante. Il sort, fait le tour de la voiture, et m'ouvre la portière – une galanterie un peu dépassée mais que je m'étonne d'apprécier.

En entrant, nous sommes tout de suite pris en charge par un des agents. Ce M. Bender, très enthousiaste et volubile, nous installe à son bureau. Une fois qu'il a compris ma demande et mes desiderata, il se gratte un instant la tête, puis me propose un appartement qui semble me correspondre en tous points. Quelle chance ! Voilà qu'à la première conversation, dans la première agence immobilière, je tombe sur *exactement* ce qu'il me faut.

– Bon, c'est génial ! Je signe où ? lancé-je à M. Bender, cherchant sur le bureau où sont rangés les stylos.

N'en trouvant pas, je me tourne vers M. Gallagher qui me regarde avec des yeux incrédules. Il se tourne vers M. Bender :

- Veuillez nous excuser une petite minute s'il vous plaît.
- Oui, bien entendu, sourit-il en se levant.

M. Gallagher revient vers moi en chuchotant fortement :

– Ne me dites pas que vous allez signer là, comme ça, sans avoir rien vu, rien visité ?

– Pourquoi pas ? M. Bender nous a très bien décrit l'endroit. C'est parfait ! En plus il a bien précisé qu'il fallait être réactif, et que le bien serait pris très rapidement. Il a bien dit : « C'est une aubaine, vous arrivez juste au bon moment. »

– Mais enfin vous êtes folle ! J'en avais déjà eu un aperçu hier soir, mais vous le confirmez ce matin.

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, me récrié-je en chuchotant de plus belle.

– Il faut que vous visitiez l'endroit où vous allez vivre avant de signer, enfin, c'est complètement inconscient !

– Inconscient, inconscient, comme vous y allez... répons-je un poil vexée.

– Comment avez-vous fait pour survivre dans la vraie vie jusqu'à présent ? Je comprends mieux que vous soyez venue hier soir vous installer chez moi.

– Je ne vous ai obligé à rien, me défends-je.

– Je n'allais pas vous laisser à la rue, vous et votre animal sauvage !

– Il faut comprendre Maximus : c'est un chaton et il a encore des instincts d'attaque et de défense propres à tous les félins.

– Peu important les instincts de Mamaxus !

– *Maximus !*

– Il peut bien s'appeler Robert, je m'en fiche royalement ! Ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est que vous quittiez ma maison au plus tôt, et ça n'en prend pas le chemin vu la manière que vous avez de vous y prendre.

Il ne manque pas d'air, dis donc !

– Eh bien, allez-y, vous qui faites votre malin. Parlez donc à M. Bender.

– Mais j'y compte bien !

Il rappelle notre agent qui revient s'installer tout sourire avec un contrat sous le bras. Mais à la vue du visage de M. Gallagher, il comprend vite que ça ne va pas être aussi simple que ça. M. Gallagher lui explique d'un ton calme et directif qu'il est nécessaire d'avoir les clefs pour visiter le lieu. Et même si M. Bender tente d'abord d'y échapper, il rend vite les armes et nous tend un trousseau en nous griffonnant une adresse sur un Post-it. M. Gallagher est visiblement plus rompu que moi en négociations en tout genre ! Nous retournons donc à la voiture pour y faire un saut.

– C'est gentil à vous de m'y accompagner, lui dis-je.

Il répond par un grognement à peine audible. Je comprends que ce n'est pas l'heure des blagues. Le trajet est long et silencieux. Enfin, nous nous garons. C'est un quartier plutôt excentré dont les rues sont lacérées de fissures et bordées de détrit.

– Charmant, marmonne M. Gallagher.

– Ça a un petit côté pittoresque, lui rétorqué-je.

– Ce n'est pas le mot qui me vient à l'esprit.

Nous trouvons l'immeuble. Il est en briques rouges, bas et sombre. Au deuxième, nous arrivons face à la porte en question. La poignée grince alors que nous pénétrons dans l'appartement. J'avance et commence la visite. Mon invité a un temps d'arrêt.

– Vous avez réellement besoin d'en voir plus ? lance-t-il.

– Je n'ai pas encore vu la salle de bains, expliqué-je.

– Je veux dire : un coup d'œil, ça suffit, non ? Regardez-moi cette tache

d'humidité sur le mur !

– Oui, j'ai vu, ça me fait penser à une œuvre contemporaine. Assez inspirant, je trouve.

– Inspirant... s'étrangle M. Gallagher. Et cette poutre toute décrépée, là ?

– Il faudra bien un endroit où Maximus pourra faire ses griffes. Ce sera parfait.

– Mon Dieu, je n'ai jamais vu quelqu'un comme vous ! s'exclame-t-il.

– Comme moi *comment* ?

– Si... Si... *optimiste* !

J'éclate de rire.

– Et vous, comment faites-vous pour vivre dans cette vie sans l'être, *optimiste* ? le titillé-je.

– Mais je le suis, se défend-il. Seulement ce n'est pas un optimisme aveugle.

– C'est très gentil pour moi, merci.

– Mademoiselle Jones, est-ce que vous vous voyez sérieusement vivre ici ?

Je prends quelques secondes pour répondre :

– Bon, effectivement, ce n'est peut-être pas idéal.

– C'est un taudis !

Je ris de nouveau :

– Oui, vous avez raison, c'est vraiment un taudis. C'est affreux, ajouté-je joyeusement.

– Au moins ça vous fait rire, dit-il avec un petit sourire.

– Pas vous ?

Et nous rions ensemble. L'accès de joie aurait pu durer un moment, seulement nous sommes interrompus par le passage d'une souris entre mes jambes, ce qui me fait hurler. M. Gallagher m'attrape illico par la main pour me secourir et nous dévalons tous deux les escaliers, direction la voiture. Ma main dans la sienne, un léger trouble me fait cligner des yeux.

– Vous m'avez sauvé la vie ! m'écrié-je, une fois installée dans le coupé.

– Au moins ça, réplique-t-il, pince-sans-rire. Maintenant, retour vers notre

cher M. Bender. C'est une grosse agence, et il a forcément autre chose que ce que nous venons de visiter. Il a dû vouloir s'en débarrasser aussi vite que possible ! Je ne peux pas l'en blâmer. C'est de bonne guerre. Le tout, c'est de ne pas se laisser faire, et de continuer vos recherches.

« De bonne guerre » ? « Ne pas se laisser faire » ? Ce n'est pas vraiment ma manière d'aborder la vie, mais je me rends compte qu'il faut peut-être que j'évolue et que j'apprenne à m'adapter. En tout cas, M. Gallagher, lui, a bien saisi ce mode de survie.

– Merci monsieur Gallagher. Merci pour tout, lui fais-je alors que nous filons sur la route.

– Je ne fais pas ça pour vous. Je fais ça pour moi, parce que sinon je vais encore devoir vous supporter à la maison, ronchonne-t-il.

Je *sais* que ce n'est pas complètement vrai, et qu'il a une vraie envie de m'aider. Mais pourquoi ne le dit-il pas ? Pourquoi est-il aussi rêche ? La vie est quand même plus simple quand tout le monde se sourit et se tape dans le dos, non ? Oh, et puis il commence à me courir : il ne peut pas être un peu plus simple ? Moins sec ?

– Vous soupirez ? fait-il.

– Non, je fais comme vous.

– C'est-à-dire ?

– Je râle dans mon coin.

Il ne dit plus rien, mais je remarque à son expression que ça ne lui a pas particulièrement plu. Je m'en fiche ! Je vais trouver un appartement, et je ne lui devrai plus rien. Il restera mon patron, avec lequel nos relations seront purement professionnelles. D'ailleurs, vu le nombre d'interactions qu'il a avec le monde extérieur en s'enfermant dans son bureau, je suis certaine de voir beaucoup plus le fameux Phileas Tate. J'espère que lui sera plus ouvert et marrant.

– La visite vous a plu ? nous demande M. Bender en nous accueillant de nouveau.

– Tellement que nous en voulons plus, lance M. Gallagher, presque moqueur. Montrez-nous tout ce que vous avez.

M. Bender se rend bien compte qu'il ne parviendra pas à l'entourlouper, et

sort sur son imprimante une liste de tous les appartements susceptibles de m'intéresser. Il me tend la feuille ainsi qu'une dizaine de clefs.

- Voici, lâche M. Bender, légèrement dépité. Faites votre choix.
- Merci, lui souris-je, ayant presque de la peine pour lui.

Nous sortons de l'agence quand M. Gallagher se tourne vers moi :

– Je dois vous laisser, mademoiselle Jones. Il est déjà tard, et on m'attend au travail, dit-il avec un air qui se veut dur, mais dans lequel je perçois de la contrariété.

– Oui, bien sûr, je comprends. Ne vous inquiétez pas : les appartements à visiter sont beaucoup moins excentrés que l'autre, et l'accès ne sera pas compliqué en bus depuis le centre-ville.

Il acquiesce de la tête, puis va vers sa voiture. Mais au moment d'y entrer :

- S'il vous plaît, lance-t-il
- Oui ?
- N'acceptez pas n'importe quoi, pour l'amour de Dieu. Vous me le promettez ?
- Oui promis, dis-je en rougissant.
- Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le au moins pour Mamaxus.
- *Maximus*, le reprends-je.
- Oui, je sais, répond-il dans un sourire.

Et il s'installe au volant pour disparaître en quelques secondes au coin de la rue, le moteur rugissant. Il ne s'écoule pas une minute avant que je reçoive un texto :

[Si vous avez besoin de moi, voici mon numéro.]

C'est concis, mais j'apprécie l'offre.

[Merci, c'est gentil. À tout à heure !]

Puis, après une seconde de réflexion, j'ajoute :

[Mais comment avez-vous eu mon numéro ?]

J'attends...

Pas de réponse.

Dix-sept heures, et je retrouve le grand portail aux volutes de fer barrant l'entrée du parc de M. Gallagher. Les portes de la grille s'ouvrent lentement. Je me faufile dès que j'en ai la possibilité. Je hume avec plaisir l'air de fin d'après-midi. Les nombreuses essences plantées de part et d'autre de l'allée apprécient le printemps naissant, et le font savoir. Comme je n'ai pas de petit chat à courser, je peux enfin prendre quelques minutes pour observer les alentours, et me donner une idée du travail qu'il va y avoir à faire. Les choses ont été laissées un peu en friche, et il va y avoir du boulot, mais je ressens tout de suite de bonnes vibrations. On est bien ici, et je ne boude pas le plaisir que je vais avoir à travailler dans le domaine. Mon esprit vagabonde, et je me baisse machinalement pour arracher une mauvaise herbe, réajuster un tuteur, et tasser une petite motte de terre.

– Vous vous êtes déjà mise au travail ? Vous jouez sur tous les tableaux, fait la voix de M. Gallagher derrière moi.

Je sursaute, surprise par la compagnie inattendue. Il ne porte plus de costume, mais une veste plus *casual*, finement dessinée de carreaux. Cela lui donne un côté sportif très mâle.

– Je fais de mon mieux, réponds-je. Vous êtes déjà rentré ?

– J'ai une bonne soirée de travail en perspective, mais j'aime passer la fin d'après-midi ici : ça me ressource.

Nous commençons à marcher côté à côté en direction de la villa.

– Je dois vous avouer que je suis ravie de venir travailler ici. C'est magnifique, et il y a tant à faire.

– Vous êtes réellement passionnée, observe-t-il.

– Et le mot est faible, souris-je.

– Qu'est-ce qui vous a attirée dans cette carrière ?

– C'est une longue histoire. Mettons que c'est à la fois créatif, scientifique et

manuel. Comme ça, je goûte à tous les plaisirs.

- C'est une manière de voir les choses que je n'avais pas soupçonnée.
- Regardez par exemple ce bassin, fais-je en tendant la main.

Nous nous approchons d'une large cuvette de pierre, ornée de moulures à motifs végétaux. Elle est remplie au tiers, et on peut y voir une bonne poignée de petits poissons s'y mouvoir en boucle.

– Vos poissons sont bien gentils à se promener en rond, mais vous ne pensez pas qu'ils seraient plus heureux avec plus d'espace ?

– Vous voulez qu'on remplisse plus le bassin ? demande-t-il.

– Imaginez que l'on creuse tout un parcours aquatique dans votre parc, en circuit fermé, comme un ruisseau qui se promènerait dans tous les coins du domaine. Il y aurait des petites cascades, des ponts et des allées bordées de roseaux et de fleurs sauvages.

– C'est très ambitieux. J'aime ça, les grandes idées.

– Je n'y ai pas encore complètement réfléchi : c'est une pensée comme ça, mais c'est pour vous donner un exemple.

– Je comprends que Tate vous ait engagée. J'attends avec impatience de voir ce que ça va donner ici.

C'est la première fois que je n'ai pas le sentiment d'exaspérer M. Gallagher. Et c'est plutôt bon signe : c'est justement quand on parle boulot.

– Et vos visites du jour ? s'enquiert-il.

– Pas très concluantes, dois-je lui avouer, penaude.

Son visage se crispe un peu.

– Comment ? Pas *un seul* appartement qui vous convienne ? Vous avez des goûts de luxe ma parole !

– Vous exagérez ! C'est vous-même qui m'avez fait promettre de ne pas accepter n'importe quoi.

– Ce n'est pas faux, grogne-t-il.

– Je suis certaine que vous auriez été de mon avis, si vous m'aviez accompagnée.

– Au final, vous n'êtes arrivée à rien aujourd'hui, me tacle-t-il.

– Ce n'est pas vrai : en premier lieu, j'ai écouté vos conseils. Et puis, j'ai

trouvé une ligne de bus qui s'arrête à deux pas, ce qui est très pratique.

Il se passe la main sur le visage, comme s'il était soudainement très las.

– Tout va bien, monsieur Gallagher ? m'enquiers-je avec sollicitude.

– Oui, oui. J'imagine que oui, lâche-t-il dans un souffle. Je ne sais juste pas trop si je dois rire ou pleurer.

– Interdit de pleurer en ma présence, le préviens-je.

Il me regarde un moment dans les yeux, et laisse échapper un sourire. Je sens qu'il s'attendrit de nouveau.

– Bon, je vous donne trois jours...

– Oh c'est vraiment adorable, monsieur Gallagher ! m'écrié-je en l'interrompant.

– Trois jours *maximum*, précise-t-il le regard dur.

– Promis. Je suis sûre que ce sera suffisant. Je vous remercie beaucoup pour votre aide. Je vous le rendrai en centuple !

– S'il vous plaît, non ! Ne faites rien de spécial. Contentez-vous de trouver un logement, et de me laisser travailler tranquille. Sans dîner surprise et sans chat. Vous y arriverez ?

– Je n'en suis pas sûre, mais je vais faire de mon mieux, lui répliqué-je avec un clin d'œil, tout en rebouchant discrètement du pied un trou dans la pelouse signé Maximus.

Nous entrons dans la villa. Au salon, M. Gallagher me dit :

– Pour le dîner, il y a sûrement quelque chose dans le frigo. Il vous suffira de le réchauffer. Je vous laisse maintenant.

– Bien sûr. Merci pour tout.

Et il s'éclipse dans son bureau. Je reste pensive un instant : est-ce que je me trompe, ou il est quand même de moins en moins rabat-joie ? Et ça le rend de plus en plus – comment dire ?

Attirant ?

4. Rapprochements ?

Le lit a beau être méga confortable, ce soir ça ne m'aide pas à dormir. Trop de choses se sont passées ces derniers jours, trop d'événements, trop de nouveautés. Je crois que j'accuse le coup, et mon cerveau turbine. Ça tourne en roue libre, à mille à l'heure : les pensées se bousculent sans cesse. Les images s'enchaînent dans ma tête, comme un clip vidéo sans fin : l'avion, l'appartement raté, le parc, Maximus qui fait des siennes, et – curieusement – le visage de M. Gallagher.

Je ne sais pourquoi il revient sans cesse, en boucle. Son regard perçant, fort et étincelant qui me dévisage avec un je-ne-sais-quoi qui accélère mon cœur. Mais le fil de mes réflexions s'étire encore, et je gigote dans mon lit comme un lion en cage.

Faut-il que je mette la tête sur ou sous l'oreiller ? La couette me tient trop chaud, mais j'ai trop froid quand je l'enlève. Je la serre entre les jambes, entre les bras, j'enfouis ma tête dedans avant de la ressortir, reprenant ma respiration.

Les lampadaires du parc dessinent à travers les voilages des ombres sur le plafond, dont je suis les volutes mentalement, comme si je les traçais de mes yeux. Combien de temps cela fait-il que j'essaie de dormir ? Allez, je rallume la lumière ? Je lis ? Je pourrais très bien aller me faire un café. Quelle heure est-il ? Je regarde : 1 h 30 du matin.

Pfff... C'est sans fin !

Quitte à ne pas dormir, je pourrais peut-être aller faire quelques repérages de boulot dans le parc ? J'imagine que les températures à l'extérieur sont plutôt acceptables. On n'est pas dans le Massachusetts ! J'ai des souvenirs de mois de février glaciaux dans mon enfance, et il me suffit d'avoir une petite dizaine de degrés pour me sentir à l'aise. En revanche, en sortant, je risque de peut-être déclencher les alarmes. Le domaine doit être entièrement sous

contrôle électronique, et je ne tiens surtout pas à réveiller la maisonnée, avec un M. Gallagher qui sortirait furibard en caleçon.

Quoique l'idée de M. Gallagher en caleçon...

Je rougis, et je secoue la tête immédiatement, comme si je pouvais me débarrasser de cette image de cette manière. Puis soudain, je me remémore une comptine que me chantait Jess pour m'endormir : « Hush Little Baby ».

Hush little baby don't say a word.

Papa's gonna buy you a mockingbird

And if that mockingbird won't sing,

Papa's gonna buy you a diamond ring...

C'est radical : il ne faut pas plus de quelques minutes pour que je sombre enfin dans un profond sommeil, peuplé de rêves étranges.

Mais est-ce que ce sont vraiment des rêves ?

Je suis là, en pyjama. C'est le même que celui que je porte ce soir : un ensemble en satin bleu nuit à coupe droite, avec des surpiqûres blanches et des boutons nacrés. Je suis totalement éveillée, mais plus de fatigue ni de frustration. Je me sens parfaitement bien, sereine. Une douce brise joue avec mes cheveux.

Une brise ?

Je regarde autour de moi. Je suis en plein milieu du parc. Aucune alarme ne s'est manifestée. Les lampadaires luisent de leur belle lumière pâle. La lune m'accompagne aussi, et je ressens une totale sensation de bien-être. Je ferme les yeux, profitant du petit vent tiède qui me caresse les joues. Le bruissement des feuilles dans le balancement des arbres ; l'herbe ondulante ; les buissons vibrants, tous ces sons résonnent avec plaisir à mes oreilles.

Mais je ne suis pas seule. Je sens une présence, là, tout près. J'ouvre les paupières, et remarque que Maximus est à mes côtés, mais il a la taille d'un

tigre ! Curieusement, je ne suis pas du tout étonnée, il m'est complètement normal de voir un chaton de quelques mois m'arriver à la taille. Je passe la main dans sa fourrure. Il plisse les yeux de plaisir et ronronne d'un ton fort et vibrant, dont les modulations paraissent voyager loin au-delà des murs du parc. Il penche la tête et se laisse gratter le cou en poussant sa grosse tête contre moi de tout son poids. Je perds l'équilibre en riant et me retrouve par terre, les larges pattes moelleuses de Maximus de part et d'autre de mon torse. Il se laisse alors à son tour tomber sur le côté, s'attendant à des caresses sur le ventre – ses préférées – que je lui donne avec délectation.

Nous nous relevons. Je ressens une grande envie de me promener et de découvrir le domaine. Maximus me suit, moustaches au vent. L'herbe est si douce sous mes pieds nus ! Nous arrivons sous un très grand pommier dont les branches noueuses s'étirent jusqu'au sol. J'entends soudain du mouvement, là-haut, au-dessus de moi. Comme un oiseau ou un petit animal qui se promène entre les feuilles. Puis un bruit sourd, quelque chose qui se cogne dans les branchages et qui tombe à mes pieds. Une pomme. Rouge et verte, brillante et appétissante. Je lève les yeux. Est-ce une silhouette d'homme que j'aperçois là-haut ? Je cligne des yeux. Elle a fondu dans la nuit. Est-ce qu'on m'observait ? Est-ce que je l'ai imaginée ?

– Hey ! appelé-je.

Mais ma voix semble se transformer en chuchotements qui se dissipent dans l'air. Aucune réponse. Je me baisse pour ramasser la pomme. Naturellement, je la croque. Elle est sucrée, juteuse, exquise. J'essuie la commissure de mes lèvres. Elle est fraîche et un peu acidulée. Je n'en ai jamais mangé de pareille. Je continue, insatiable. Je la termine, grignotant le trognon tant que je peux, puis, sans réfléchir, je m'accroupis pour creuser un trou dans lequel j'enfonce le trognon, comme si je plantais un arbre, dans un geste que j'ai déjà répété mille fois au cours de mes études.

À peine me suis-je relevée que déjà une petite pousse apparaît. Elle grandit lentement, mais à vue d'œil.

Décidément, ce lieu me plaît beaucoup !

Je souris pour moi-même. Mais tout à coup, quelque chose bouge au loin,

luisant sous la lune. C'est une boule, comme un ballon. Ça se dirige vers nous, roulant, poussé par le vent. Alors que ça se rapproche, je m'aperçois que c'est une sorte de très grosse pelote.

Une pelote de lacets de chaussures ?!

J'éclate de rire. Mais si ça m'amuse, ça rend Maximus carrément dingue ! Il s'excite, menton au sol, fesses vers le ciel, et queue balayant l'air frénétiquement. Soudain il saute dessus. Mais la pelote lui échappe. Il joue avec, lui donne des coups. Je trouve le spectacle assez drôle. Maximus s'agite de plus belle, et commence à s'éloigner. Vu le potentiel destructeur de la bête, je commence à m'inquiéter. Gros comme il est, il pourrait ravager les bosquets du parc, retourner la pelouse, ou dévaster les parterres de fleurs.

– Maximus ! crié-je.

Mais il s'éloigne de plus en plus.

– Maximus ! recommencé-je. Reviens ! Maintenant ! Je te l'ordonne !

Mon autorité n'a apparemment aucune prise sur l'animal. Je me mets à courir à sa suite.

– Maximus ! S'il te plaît, obéis ! hurlé-je maintenant.

Je cours de toutes mes forces. Je cours à en perdre haleine. Mais il a de puissantes pattes de félin qui me sèment bien vite. Soudain, je le perds de vue.

– MA-XI-MUUS ! lancé-je avec mes dernières forces.

Fini la sensation de bien-être. J'ai le cœur qui bat à cent à l'heure et un point de côté. Et surtout, je me demande bien quelles horribles bêtises il est en train de commettre. Comment expliquer à M. Gallagher que j'ai fait entrer chez lui un chat grand comme un tigre ?

Dépitée, je rebrousse chemin vers la villa. L'entrée par la terrasse et la baie vitrée est fermée. Je fais donc le tour, toujours aux aguets, et me présente, bredouille, à la porte d'entrée principale. Je lève le heurtoir, mais à l'instant précis avant que je ne frappe, de grands coups résonnent de l'intérieur. Quoi ?

Mais qui voudrait frapper pour *sortir* d'une maison ? Je reste un instant immobile sans savoir quoi faire. Les coups retentissent de nouveau, encore plus forts. Très forts. Tellement forts que...

... J'ouvre les yeux. Je me réveille. Je suis dans mon lit. Les coups recommencent de plus belle. Il me faut quelques fractions de seconde pour bien comprendre ce qui se passe. Quelqu'un est en train de frapper à la porte de *ma chambre* !

Je me lève du lit en sursaut. Je cours, agrippe la poignée, et ouvre vivement. Là, devant moi, M. Gallagher en caleçon, les cheveux en pétard, et à bout de bras entre ses doigts, Maximus tenu par la peau du cou. Petit comme un chaton, il s'agite gaiement comme si de rien n'était, tout dévoué qu'il est à sa mission quotidienne : s'amuser.

Mais ce n'est pas Maximus qui happe mon regard embrumé. Là, à trente centimètres de mon visage, c'est le corps de M. Gallagher : un torse athlétique, des pectoraux dessinés, sa carrure enfin libérée de son éternel costume de créateur. Je cligne des yeux plusieurs fois. Vite, je me ressaisis, et lève la tête vers son visage.

Ouch ! Il a l'air absolument furieux.

- Bonjour monsieur Gallagher, dis-je d'un ton chantant.
- Mademoiselle Jones, je pense que j'ai trouvé ce que je vais manger pour le petit déjeuner, dit-il froidement avec un demi-sourire en me montrant Maximus.
- Ne faites pas ça, Maximus est encore petit. Il n'a pas encore assez de viande. Attendez qu'il grandisse un peu, lui fais-je avec une moue.
- Ha ha. Hilarant. Je ne suis pas certain d'être le meilleur client pour votre humour, surtout à cette heure matinale, réplique-t-il sèchement.
- Quoi qu'il ait pu faire, je suis sûre que ce n'est pas si grave. Enfin euh..., me reprends-je. Mettons que même si c'est grave, je vous rembourserai. Ou réparerai. Ou quoi que ce soit qui compense les torts qu'il a commis, défends-je en souriant gaiement.

Je ne suis pas certaine que ma légèreté et ma bonne humeur soient accueillies avec beaucoup de compréhension. Et pourtant, j'ai comme

l'impression qu'il surjoue un poil son indignation. Est-ce que je me trompe ?

– Il s'est faufilé dans ma chambre, reprend-il, et je me demande bien comment.

– Maximus, ce n'est pas bien ! le grondé-je, l'index en l'air.

– Puis il a défait les lacets de *toutes* mes chaussures, continue M. Gallagher.

– Maximus ! me fâché-je.

– Pour enfin venir me réveiller en me mâchonnant les orteils ! râle-t-il.

– Là tu exagères vraiment, Maximus ! C'est réellement inadmiss...

Mais je n'arrive pas à garder mon sérieux, et j'éclate de rire. M. Gallagher a l'air tout surpris.

– Mais enfin, ça vous amuse ? rouspète-t-il.

– Donnez-moi ce chat, dis-je en prenant l'animal dans mes bras. Je vous promets qu'il ne vous embêtera plus. N'est-ce pas, Maximus ? Je vous taquine simplement parce que, soyez honnête, ce n'est quand même pas *si* grave, non ?

– Pas si gr... s'étrangle-t-il.

– Par contre, ce qui est plus grave, c'est votre caleçon à rayures. Il est d'un sinistre ! Il vous faut un peu plus de peps dans la vie, j'ai l'impression. Bah, ne vous en faites pas, je vous en achèterai d'autres.

Il fait des mouvements avec ses lèvres sans qu'aucun son n'en jaillisse. Je profite de cette petite fenêtre de sortie, et lance joyeusement :

– Bon, je nous fais des pancakes ! Prenez votre douche, et retrouvez-moi dans la cuisine dans vingt minutes, OK ?

Il ouvre des yeux ronds comme des billes. Je me presse pour me faufiler entre lui et le cadre de la porte, sans lui laisser le temps de répondre, et je trotte rapidement dans les couloirs, Maximus dans les bras.

OK, information n° 1 : M. Gallagher n'est pas du matin. Information n° 2 : il est gaulé comme un dieu !

De nouveau, il y a dans la cuisine tout ce dont on peut rêver. Je me demande bien ce qu'il peut y manquer, d'ailleurs. On pourrait presque préparer tous les plats du monde. Par exemple, et si je voulais faire une... choucroute ? Mais

oui, il y a du chou, là, et des saucisses !

Incroyable.

Bon, quoi qu'il en soit, ce n'est pas ce que j'ai prévu pour ce matin. Je sors un saladier, dans lequel je verse du lait, des œufs, de la farine et de la levure. Évidemment, j'ai mes petits trucs secrets, mais ça... chut !

Je m'affaire joyeusement. J'ai allumé la radio qui balance du Prince que je siffrote en battant la pâte (sans grumeaux s'il vous plaît). Maximus est très intéressé par tout ce que je fais. Il tente d'attraper le fouet qui tourne, de lécher le beurre pour la poêle, mais finalement, après plusieurs tentatives infructueuses, se lasse et s'installe tranquillement en boule sur le micro-ondes, histoire de se reposer de sa nuit agitée.

La poêle chaude, j'y lâche une louche de pâte qui crépite et crachote dans le beurre brunissant. Une bonne odeur de matin joyeux embaume la cuisine presque instantanément. J'enchaîne les pancakes, poêlée après poêlée, me souciant peu de la quantité gargantuesque de ma production, dévolue de fait à seulement deux personnes. Je me laisse emporter par l'excitation et la bonne humeur du moment, et me mets à chanter à tue-tête sur « Sexy Mother F*** », un de mes titres préférés, en utilisant mon fouet comme micro (parce que, bon, je n'ai rien d'autre sous la main). Je me dandine en furie, touillant d'un côté, rissolant de l'autre, hurlant le refrain :

Come here Baby, yeah

You sexy mother fu...

Je m'arrête net. Costard chic de nouveau, bye-bye torse musclé, le regard de M. Gallagher me transperce. Je me calme en une fraction de seconde.

– Ah, tiens, vous êtes...

– ... là, oui, répond-il en détachant lentement les syllabes.

La musique continue de hurler. Je tends la main vers le poste et baisse le volume.

– Alors, prêt pour des pancakes ? fais-je comme si de rien n'était.

Bon, il va se dérider, oui ?

– S’il le faut, marmonne-t-il pour lui.

Mais son visage dit tout autre chose : il semble véritablement touché par mon geste. Quelqu’un qui vient chez lui et lui prépare des pancakes maison, ça ne doit pas arriver tous les quatre matins, apparemment.

Il s’assied donc au bar de la cuisine sur un des deux tabourets de cuir noir aux longs pieds effilés et brillants. Je lui mets directement sous les yeux le fruit de mon labeur : un pancake à ma manière, en forme de soleil. À côté, un thé matcha, agrumes, romarin, avec la petite touche personnelle : quelques gouttes de colorant alimentaire qui rendent la boisson chaude plus chantante, plus folle – enfin *jaune* quoi.

– C’est pour vous donner un peu de peps, lui expliqué-je en souriant.

– Vous trouvez que j’en manque ? me demande-t-il en regardant l’intérieur de son mug, les sourcils levés et le regard dubitatif.

– C’est votre habitude de tout prendre mal, ou vous cherchez simplement la petite bête ? le taquiné-je, poings sur les hanches.

Son œil pétille : ai-je réussi à le dérider ? Ses lèvres se plissent à peine... Mais non, c’est presque comme s’il s’en empêchait ! En revanche, je le sens tout chose, un peu fébrile. Ça ne lui ressemble pas du tout. Fini la colère du réveil, j’ai comme la sensation qu’il est ému. Presque... Perdu ?

Oui, c’est presque ça. Et si ce n’était pas déjà totalement insensé, voilà que le plus curieux dans l’histoire, c’est que son état me fait un effet... *bizarre*.

Oui, *bizarre* ! Je ne saurais pas dire quoi ou comment, mais il y a comme une boule de chaleur qui s’est formée dans ma poitrine. Je suis toute chose, décontenancée par la situation. J’avale ma salive, et prie mon cerveau pour qu’il trouve comment relancer la conversation.

Vas-y, trouve un truc à dire bon sang ! C’est pas vrai, je ne suis pas si nunuche d’habitude. Ou alors, si ? Et je viens seulement de m’en rendre compte ?

Mais c’est mon invité qui me sauve en reprenant la parole :

– Merci, mademoiselle Jones. C’est peut-être effectivement ce dont j’avais besoin ce matin.

– Je suis très contente que ça vous plaise. Vraiment, insisté-je. Vous savez, c’est ce genre de petit déjeuner que ma tante Jess me faisait quand elle s’imaginait faillir à sa mission de maman.

M. Gallagher ne répond pas, et se met à découper son pancake. De mon côté, je me verse un café, et m’installe à ses côtés, sur le deuxième tabouret en cuir. Il règne un silence étrange pendant quelques instants. L’ai-je mis mal à l’aise en parlant de Jess ? Il a dû comprendre que je n’ai pas mes parents, et ne doit pas oser m’en parler. C’est une réaction plutôt pudique et respectueuse, même si ça fait si longtemps que ce n’est certainement pas un tabou pour moi. Il a bien dû le sentir. D’ailleurs je n’en aurais pas parlé, sinon.

Ou alors il s’en contrefiche comme de ses premiers lacets, il n’attend que le moment où il va pouvoir se débarrasser de moi, et il écourte la conversation tant qu’il peut...

Je n’y comprends rien et ça me rend dingue !!

More books

whatsapp

00962791439660

5. Faute professionnelle

Il m'a laissée terminer le petit déjeuner seule – il a dû partir travailler – et a filé en me saluant avec un air cordial, mais sans verser non plus dans une chaleur débordante. Eh oh, ça reste M. Gallagher quand même ! Une petite inclinaison de tête, un sourire doucement esquissé de la commissure droite de ses lèvres, et le bruit de ses bottines cirées dans le couloir allant vers la garage. Son départ de la cuisine laisse soudain un vide. Je me lève de mon tabouret, un tantinet désespérée.

Un vide ? Pourquoi donc ?

J'éteins la radio tout à fait. Trop de bruit.

Trop de bruit ?!

Si jamais je m'étais imaginé avoir une telle pensée un jour, je me serais pincée pour me croire ! Et pourtant, je n'ai plus du tout envie de me trémousser sur du Prince – ou qui que ce soit d'autre d'ailleurs. J'inspire profondément. J'expire doucement, les yeux fermés, laissant mes poumons se vider entièrement avant d'ouvrir les paupières de nouveau.

Bon, c'est le moment de voir l'étendue des dégâts, et d'évaluer le temps qu'il me faudra pour faire la vaisselle. Je sais qu'il y a quelqu'un dont c'est ici le travail, mais j'ai des scrupules à mettre du boulot supplémentaire sur les épaules d'un autre, juste à cause de ma lubie de pancakes – ça, et surtout ma « maladie-du-bazar-quand-je-cuisine ». Je n'ai jamais su comment faire autrement. Il suffit que je me mette aux fourneaux, et c'est immédiatement un foutoir sans nom. En somme : combien de temps cela va-t-il me prendre pour tout ranger et nettoyer ? Je pince les lèvres en voyant le sachet de farine à moitié renversé, le fouet par terre et des traces de pâte à pancakes en forme de coussinets de pattes de chats. Les petites empreintes dessinent un chemin le long du sol.

Maximus... Oh non !

Il faut que je le retrouve vite, histoire de limiter les dégâts potentiels. Heureusement, il ne me faut pas longtemps avant de le découvrir, se léchant voluptueusement les pattes sur le plus grand canapé du salon.

– Aïe, Maximus, non, ne te frotte pas comme ça contre le tissu ! Ouch... râlé-je.

Il vient d'étaler une immense trace blanche sur le dossier. Mais il s'enfuit avant que je parvienne à mettre la main dessus. Bon, il n'y a plus qu'à prier qu'il se pose dans un endroit neutre et qu'il se lèche tout ce qui reste de pâte sur ses poils. Je soupire, et me dis que ce n'est pas la fin du monde. Je déplace l'un des coussins du canapé pour cacher l'œuvre de Maximus, et retourne à la cuisine terminer le rangement.

Ce chat est une vraie tornade !

Suis-je aussi comme ça ? Phæbe avait tout l'air de le sous-entendre au téléphone hier... Tel maître, tel chat ?

Bon, je ne peux rien faire pour lui pour le moment. Je reviens dans la cuisine tout nettoyer. Ça me prend un sacré temps, dis donc ! Pourquoi est-ce qu'il est toujours plus rapide de mettre le bazar que de ranger ? Mystère... Pourtant on déplace exactement les mêmes choses, non ?

Heureusement, j'en viens finalement à bout, et je peux enfin retourner me préparer dans ma chambre pour lancer la journée. La douche est luxueuse : c'est une cabine à l'italienne, tout en mosaïques, et qui possède une dizaine de jets répartis sur trois niveaux. On peut régler la puissance de chacune des têtes de douche grâce à une réglette tactile. De la même manière, on peut ajuster la température de l'eau au demi-degré près. Pour moi qui viens d'un appartement *brownstone* on ne peut plus classique, avec ses gros robinets à molette bleu et rouge, j'ai la sensation de faire un petit séjour dans un hôtel de luxe.

Une fois rincée, séchée et habillée, je passe cinq minutes devant le miroir pour me maquiller. Rien de trop voyant : deux traits d'eye-liner, un coup de rouge et de brosse à cheveux, et hop, me voici, prête à affronter le monde !

Je me dis que ce serait une bonne idée de sortir faire un tour dans le parc. Le travail me manque, et j'ai hâte de commencer à réfléchir à ce que je vais pouvoir accomplir ici. Je me munis de mon calepin, dans lequel je note toutes mes observations, mes idées, et quelques dessins. Je sors enfin dans le jardin.

L'air est très doux. Je le hume longuement. Les différentes essences de fleurs se mélangent en un joli cocktail. Je m'étire doucement, les mains tendues vers le ciel, puis à l'inverse, en les posant à terre. Ça fait un bien fou. Je passe en premier lieu par le cabanon de jardin. Enfin, je ne sais pas si « cabanon » est le terme approprié. C'est quasiment une petite dépendance à part entière ! Il y a les stocks d'outils et de matériel bien sûr, mais également toute une partie sous serre, permettant le travail des pousses et des boutures. Tout a été rangé avec une minutie de grand professionnel (ou de grand maniaque !), et, alignée le long d'une courte palissade de bois, une collection de chaussures et de bottes de jardin. Il y a toutes les pointures imaginables, et elles sont dans un état quasi neuf, presque pas utilisées (ils jardinent pieds nus ici ?!). Bien entendu, je ne me permets pas de me servir : je ne suis pas encore officiellement embauchée, et je ne veux pas commettre d'impair. Je m'arrête un instant et contemple l'ensemble du matériel, un sourire aux lèvres. Avoir autant de choses à disposition, c'est une excellente nouvelle, et ça me permettra d'être libre dans mes créations.

Allez, ressortons : j'ai hâte de voir la suite du parc !

À quelques mètres, je passe devant un beau bougainvillier aux fleurs rouges et généreuses. Ça me rappelle Jess, elle les adore. Tiens, mais ne serait-ce pas le meilleur moment pour lui téléphoner ? Il faut que je lui donne des nouvelles. Et puis, les pancakes du petit déj m'ont fait penser à elle. Sa voix et sa présence me manquent. Je sors mon portable et compose le numéro.

- Ma Lula ! Ça me fait plaisir que tu m'appelles.
- Jess, tu as l'air en pleine forme. Tu as une voix toute guillerette. On dirait que tu es contente de t'être débarrassée de moi, la taquiné-je.
- Haha ! Tu ne crois pas si bien dire : avoir l'appartement à moi toute seule, ce n'est pas du luxe ! rit-elle de bon cœur. Non, je plaisante. Tu me manques beaucoup, bien évidemment.
- Et toi aussi, soupiré-je.
- Et Maximus aussi ! Même ses bêtises me manquent. C'est dire à quel point

je vous sens loin, là-bas, à l'autre bout du pays. Tout va bien ? Tes soucis se sont réglés ? Où en es-tu de l'hébergement ?

– Je me suis débrouillée pour trois nuits. Après... Eh bien après, j'aurai trouvé, ne t'inquiète pas. Mais parle-moi plutôt de toi. Comment va Boston ? Vous êtes toujours dans le froid ?

– On approche des cinq degrés. Un vrai record ! Et je sens que tu vas te moquer parce que vous êtes probablement tous en tee-shirts, à Los Angeles.

– Je me tais, je ne dis rien ! dis-je en riant. Mais c'est vrai que je profite du beau temps. Du coup, avec cette chaleur à crever, tu arrives à sortir un peu ?

– Toi, tu cherches à savoir si Jan me tourne toujours autour, fait Jess d'un ton entendu.

– Si tu ne veux rien me raconter, je ne te force pas.

– Eh bien comme tu m'obliges à te le dire, je t'avoue tout, lance-t-elle de son ton enjoué. On a dîné ensemble hier soir.

– Chouette ! Et ça s'est bien passé ? Il a été comment ?

– Adorable. On a passé un très bon moment.

– Ah, tu l'aimes bien alors ?

– C'est un peu tôt pour se prononcer, mais disons qu'il a un charme certain.

– Ça, en langage « Jess », ça signifie que tu as le béguin ! m'écrié-je.

– On ne peut rien te cacher... murmure-t-elle. Mais changeons de sujet. Toi, côté mecs, il y a du mouvement ?

– Eh, je viens d'arriver ! Ça ne se rencontre pas aussi facilement. Même si... m'interromps-je soudain, songeuse.

– Oui ? Tu voulais dire ? s'enquiert-elle.

– Tu sais, en ce moment je suis hébergée chez mon patron. Enfin, *futur* patron.

– Ah oui ?! s'exclame Jess, très surprise.

– Oh, il ne fait que me rendre un petit service. Mais ce n'est pas de ça que je voulais te parler. C'est de *lui*. Il est... Comment dire ? Si différent. Il a des tas de principes sur lesquels il ne déroge pas. Il aime garder le contrôle sur tout. Il peut paraître un peu grognon comme ça, mais je vois bien qu'il a un cœur d'or, et qu'il le cache sous une belle carapace. C'est bien simple, il est tout l'inverse des mecs qui me font craquer habituellement.

– Et ? fait la voix inquiète de Jess.

– Et c'est vrai qu'il est tellement sexy... ajouté-je, songeuse.

– Aïe aïe aïe ! Quelle mauvaise idée tout ça ! se dépêche de dire Jess.

– Mauvaise idée ? Mais enfin, de quoi parles-tu ?

– Mais de tout ça : lui, sa personnalité, dormir chez lui. Ça ne présage rien de bon. Je ne la sens pas très bien cette histoire.

C'est bien la première fois que Jess me fait la morale comme ça quand je lui parle de garçons.

– Non mais attends, je te rassure tout de suite : je parle de lui, mais il ne s'est rien passé, hein ! D'ailleurs je ne cesse de l'exaspérer. Enfin, le plus fort dans cette catégorie, c'est quand même Maximus. Je ne pense pas du tout, mais alors là *pas du tout* qu'il fantasme quoi que ce soit avec moi.

– Tant mieux, tant mieux, réplique Jess. Et puis tu ne sais pas les gérer, les gens trop rigides. Toi, les contraintes, t'es plutôt du genre à les fuir. Ces mecs-là ont besoin que tout reste à sa place.

– Tu me fais rire, m'exclamé-je. J'ai à peine mentionné un homme que tu m'imagines déjà me marier ! C'est la distance qui fait que tu es beaucoup plus inquiète à mon sujet ?

– Peut-être, dit-elle.

Nous finissons la conversation sur quelques sujets anodins, et nous nous embrassons en nous promettons de nous contacter par Skype la prochaine fois afin de nous voir. Ça m'a fait du bien de parler avec Jess. Elle a toujours le don de réussir à me donner une énergie folle. Je crois que si j'ai une pêche permanente dans la vie, c'est grâce à elle !

Je reprends mon vagabondage dans le parc, attentive à tous ces petits détails qui me permettent d'évaluer la masse de travail que je vais avoir à accomplir : la qualité des plantations, la netteté des découpes ; l'ordre dans lequel les variétés ont été semées, etc. Ici je caresse une feuille, là, je passe mon doigt le long d'une tige. Je me baisse parfois pour effriter la terre entre mes doigts et ma paume, humant l'odeur végétale.

J'arrive à un ensemble de trois arbres surplombant un joli bassin de pierre. Celui du milieu est très grand, et comme soutenu et protégé par les deux autres plus courts. Leurs branches sont toutes longues, épaisses et basses. Ils doivent être vieux. Vu leur emplacement dans le domaine, il doit y avoir une sacrée vue de la cime du plus grand !

Eh bien pourquoi pas ?

Je remonte un peu les revers de mon pantalon, et je tends les bras pour attraper la première branche à ma portée. Je tire fort, et grimpe pas à pas, les semelles sur le tronc. Je me hisse d'un coup en me balançant, et je parviens à me poser sur la première ramification. À partir de là, c'est presque une promenade de santé : les branches s'entremêlent et forment comme une échelle naturelle. Il s'agit quand même de ne pas glisser, et je fais attention à chacun de mes pas.

Petit à petit, je gravis l'ensemble, et je ne suis plus loin du sommet. Pour l'instant je ne vois pas grand-chose : le feuillage me cache la vue. Il va falloir arriver tout en haut pour parvenir à passer la tête par le faîtage, et enfin profiter du paysage. Je sens mes bras fatiguer, mais je pousse l'effort encore un peu. Plus que quelques dizaines de centimètres, et je pourrai m'installer sur la dernière branche. Je me hisse et m'installe enfin dessus.

Je regarde autour de moi : c'est à couper le souffle ! Au premier plan, la vaste étendue du parc dans sa partie est. Puis, la vue portant très loin, on peut voir l'immense grille urbaine de Los Angeles s'étaler sans fin.

Quelques nuages floconneux se disputent le grand ciel bleu, et une faible brise joue avec mes cheveux. On est bien ici ! Ça donnerait presque envie de se fabriquer une cabane d'enfant. Je laisse mes jambes se balancer d'avant en arrière en prenant de longues inspirations.

Oui, vraiment, je suis bien ici !

Tellement que je ferme les yeux quelques instants, bercée par le lent mouvement des branches dans l'air printanier. Mais attention, il ne faut pas que je m'endorme : c'est le meilleur moyen pour tomber. Je me force à garder les yeux ouverts, et commence à noter mentalement la configuration du domaine, le voyant de haut comme si j'avais un plan ouvert devant moi. J'attrape mon calepin resté dans la poche arrière de mon pantalon, et je griffonne quelques schémas simples, afin de figer sur papier ce que je peux voir d'ici.

Mais alors que je suis en train de tracer les traits du portail d'entrée, je remarque qu'une voiture est stationnée devant, juste le temps que les grilles s'ouvrent tout à fait, puis elle glisse entre les pans de métal et entre dans le domaine. Je reconnais la voiture décapotable de M. Gallagher, et lui au volant.

Déjà ! La journée est passée à une vitesse de dingue. D'ici, le véhicule ressemble à un jouet qui zigzague sur la sinueuse allée menant au garage. Dans quelques secondes il va passer tout contre l'arbre sur lequel je me trouve. Je fais de grands signes en hurlant :

– Eh oh ! Monsieur Gallagher ! Je suis là-haut ! crié-je jusqu'à ce que j'aie son attention.

Et je me dandine sur ma branche, me penchant tant que je peux pour me rendre visible. Il freine brusquement en faisant crisser ses pneus, laissant une trace sombre sur l'asphalte. Il a relevé la tête et paraît agité.

– Ma... Elle Oh ! s'exclame-t-il, sans que je parvienne à comprendre tout à fait ce qu'il dit.

– Je n'entends pas ! fais-je en montrant mon oreille avec l'index, toujours plus penchée au-dessus du vide.

– Ma-de-moi-selle Jones ! s'écrie-t-il de nouveau en s'approchant. Descendez tout de suite ! C'est très dangereux !

J'éclate de rire.

– Mais non ! lui réponds-je en faisant de grands gestes. Je me tiens bien ! Venez, plutôt ! On est très bien ici !

Mais M. Gallagher n'a pas vraiment l'air de goûter l'invitation. Je ne vois pas son visage très distinctement, mais je peux parfaitement comprendre sa gestuelle. Il n'a pas l'air content *du tout*. Rectification : il a l'air parfaitement furieux. Il se tient maintenant droit comme un i, entre le bassin et le tronc. Bon, je ne vais peut-être pas continuer à faire ma maligne. J'entreprends la descente et enjambe la branche sur laquelle j'étais assise. Je me laisse glisser, étape par étape. J'y vais à mon rythme, parce que je sais que le danger se cache dans la précipitation.

Le seul inconvénient quand on descend dans ce genre de situation, c'est qu'on ne voit pas grand-chose au-dessous de soi. Les distances sont très difficiles à évaluer, et je me surprends également à me presser, me sentant un poil stressée par M. Gallagher qui m'attend en bas. Je suis maintenant presque arrivée, et je me penche pour voir les deux branches qu'il me reste à passer. Je

suis juste au-dessus de mon futur patron. Je vois son visage, tourné vers le haut, et me fixant de ses yeux perçants. Il croise les bras et semble même taper du pied : un vrai dessin animé ! Je lui lance un grand sourire, et lâche mon bras droit pour lui faire un grand coucou.

Malheureusement, c'est le moment que choisit mon pied gauche pour glisser.

Je tente par tous les moyens de me rattraper, mais tout va trop vite : en quelques fractions de seconde, je bascule en avant, dérapant sur la branche, râpant l'arrière de ma cuisse et dégringolant à travers les feuillages. Je serre les dents. Mais au lieu de m'écraser au sol, je me sens rattrapée par quelque chose de ferme et doux. J'ouvre les yeux : M. Gallagher ! Il m'a tout juste sauvée de l'atterrissage en catastrophe, et j'aperçois son regard vif et clair plonger dans le mien. Pourquoi mon cœur bat-il plus vite soudainement, là, mon visage à quelques centimètres du sien ? Mais ce n'est pas fini : le poids de ma chute nous entraîne tous les deux à reculons. Il fait quelques pas mal assurés, puis trébuche tout à fait, et nous nous renversons en arrière dans le bassin de pierre. L'eau éclabousse de partout, arrosant la pelouse sur deux mètres aux alentours.

Mince, mince, mince, M. Gallagher va hurler ! Il va être furax. Sans compter son costard qui doit être du genre à ne pouvoir se laver que dans un seul pressing du bout de la ville. Aïe, j'ai fait une vraie connerie, vraie de vraie.

Il se relève, sort du bassin, et me tient par la main, m'aidant à me remettre debout.

- Comment ça va, mademoiselle Jones ? s'inquiète-t-il.
- Euh... Je ne sais pas trop. Bien, je crois.
- Êtes-vous bien sûre de ne pas vous être blessée ? insiste-t-il.

Il n'est pas du tout en colère. Plutôt soucieux de savoir si je vais bien. D'un geste automatique, il retire sa veste, et me la pose autour des épaules. Même trempée, elle me protège. Tout se passe si vite, j'ai à peine le temps de commencer à grelotter. M. Gallagher est très prévenant. Un vrai gentleman. Il s'approche de moi, tout près. Il est aussi trempé que moi. Il réajuste le col du costume qu'il vient de me passer. Il fait attention à ce que je sois le plus

couverte possible. Je souris de tant d'attention. Lui s'affaire, défroisse mes vêtements de la main, et ramasse mon calepin ruisselant. Puis soudain, alors qu'il se relève, il s'arrête, le visage face au mien. Son expression se fait brusquement plus intense, ses yeux étincellent. Le temps s'arrête. Je n'ai aucune idée de ce qui se passe, de ce que je ressens. Son regard agrippe le mien. Je suis comme prise au piège, attrapée. Il passe doucement une mèche de mes cheveux derrière mon oreille, et ce faisant se penche de quelques centimètres. Il ne faut que ça pour que nos lèvres s'effleurent un instant.

Quoi ?! Mais il est en train de m'embrasser ?!

Immédiatement, une onde électrique parcourt ma peau de membre en membre. Je suis figée, immobile. Nos bouches se sont déjà quittées. Ça a duré, quoi, une seconde ?

Une seconde d'éternité...

Un ange passe. Lui comme moi, nous venons de comprendre ce qui vient de se dérouler. Tout semble irréel. Nos regards se détachent, presque gênés, encore troublés. Il tourne un instant son visage fin vers le sol, puis revient vers moi, sa voix grave plus posée.

– Vous allez attraper froid comme ça, dit-il, comme pour meubler le silence.

– Oui, oui. Bien sûr, vous avez raison, réponds-je sans réfléchir.

– Venez vous réchauffer à la villa.

Je ne dis rien, mais me laisse mener, complètement troublée par les événements. M. Gallagher non plus n'a pas l'air dans son état normal. En fait, il a surtout l'air *plus sexy que jamais*. Nous arrivons devant ma chambre :

– Déshabillez-vous, fait-il tout à coup.

– Pardon ? dis-je, me demandant si j'ai bien compris.

– Je vous apporte un peignoir, fait-il d'un ton ferme. J'en ai pour une minute.

– Oui... Oui, bien sûr, grelotté-je.

Je me glisse dans la fameuse salle de bains attenante à ma chambre, et je

quitte un à un mes vêtements. Soudain, ça toque :

– Voilà, j’ai ce qu’il faut, dit la voix de M. Gallagher de l’autre côté de la porte.

– Merci beaucoup, répliqué-je en baissant la poignée, entrebâillant la porte.

Il passe sa main sans regarder, me tendant le peignoir blanc et bleu. Je l’enfile rapidement. Je serre la ceinture, et j’ouvre maintenant la porte tout à fait. Je suis face à lui. Quelque chose de nouveau et de fébrile voyage dans l’air. Il semble vouloir me dire quelque chose. J’ai les sens en éveil, presque *douloureusement*.

– Merci, dis-je simplement.

– Il vous va bien, remarque-t-il.

L’atmosphère est de plus en plus chargée. Est-ce que je tremble à cause du froid, ou à cause de...

J’avance d’un pas. Lui aussi. Nous ne nous sommes pas quittés des yeux.

– Ne bougez pas, dit-il soudain.

– Pourquoi ? m’inquiète-je.

– Pour que je vous embrasse. Encore.

Il vient se pencher à mes lèvres, et dépose le plus doux, le plus fiévreux des baisers. Sa bouche est satinée, mon cœur bat à tout rompre. Tout papillonne en moi.

Suis-je réellement en train de vivre ça ?

La tête me tourne. La pièce semble vaciller autour de moi. Mon cœur cogne fort, et l’adrénaline me monte au cerveau. Je pose la main sur la commode en bois de rose pour me soutenir. Je n’ai jamais ressenti pareille émotion lors d’un premier baiser. Suis-je sujette à un coup de fatigue ? Ou est-ce dû à ses lèvres, particulièrement sensuelles ?

Peut-être tout simplement sa présence, son charisme.

Car oui, je ne peux que me rendre à l’évidence : il dégage quelque chose de

fort, de puissant, d'envoûtant. Nos lèvres ne se sont pas quittées, et je me rends compte à présent qu'il a passé la main dans le bas de mon dos, me soutenant. Il a senti mon accès de faiblesse. Il est à *l'écoute*, lisant en moi plus que je n'en sais moi-même.

Le court moment d'étourdissement fait place à une douce euphorie, me nourrissant tout entière d'une énergie neuve, fluide, intense. Je me redresse, reprenant les devants. Je mordille ses lèvres sensuelles, cherchant sa langue, la trouvant, et le goûtant avec délice, avec ferveur. Sa voix grave vibre de plaisir, et ses mains s'échappent et courent sur mon corps, libérant en moi des frissons de volupté. Je porte encore le peignoir, mais j'entrebâille le col, l'invitant à l'exploration.

La permission accordée, ses doigts se faufilent sous l'épais tissu-serviette blanc. Je tressaille, surprise par la douceur de sa peau.

J'avais besoin de ça, là, maintenant. De lui.

C'était donc cela qui vibrait entre nous depuis le début. Malgré nos caractères si opposés, je sentais quelque chose de particulier. Et cela vient de se dévoiler avec une clarté fulgurante. *Une tension érotique.*

Les raisonnements n'ont désormais plus cours. Plus rien n'a de sens. L'invisible s'est révélé, et nos corps ont pris le dessus.

- Votre peau est une invitation à la caresse, me murmure-t-il.
- Vous avez un laissez-passer pour la soirée, lui réponds-je en chuchotant.

Il sourit, et m'embrasse à la base du lobe, traînant son baiser le long de mon cou, picorant et mordant, m'arrachant des frémissements incontrôlés. Il ne ressemble plus en rien au patron rigide et pète-sec que j'ai rencontré. Comme une métamorphose, il est doux, ferme, prévenant. Il est tout autre quand il laisse ses émotions percer sa carapace.

Il me tient la taille, glissant les mains vers mon dos, me maintenant fermement tout en effleurant de sa bouche le sternum. D'un coup, il écarte les pans supérieurs de mon peignoir, et libère ma poitrine, qui s'offre à lui, globes fermes et tendus, tétons durcis.

– Je suis désolé, je venais de vous le prêter, et je vous le reprends si vite, me sourit-il en parlant du peignoir.

– Je ne suis pas sûre qu’il m’allait si bien...

Sans se hâter, sa bouche voyage sur ma poitrine, sa langue goûtant ma peau par intermittence. Petit à petit, il s’approche de mon sein droit qu’il lèche et excite avec talent. Je me laisse aller, sentant le lent frémissement de la volupté sourdre en moi. J’abandonne mes mains dans ses cheveux, épais et soyeux, tandis qu’il passe à mon sein gauche.

Ses mains ne sont pas en reste, et je suis bien en peine de situer la source de toutes ses caresses tant elles voyagent sur mon corps. La fièvre monte, et nos corps se répondent en un lent balancement, presque une danse. Nos bouches se retrouvent, plus assoiffées encore, insatiables. Il commence à me caresser la poitrine, et ses mains viriles m’excitent plus qu’il n’est permis. Je gémis.

Mais il ne s’arrête pas là. J’avais cru avoir quitté le peignoir depuis longtemps, mais M. Gallagher ne défait la ceinture que maintenant. Les deux pans s’écartent largement et laissent la voie libre à ses voluptés. Mais une frustration monte : je crois que jusqu’à présent je n’osais pas déboutonner sa chemise. Bizarre, non ? Probablement parce qu’il est mon futur patron, mais enfin, je suis déjà presque nue !

Avec le sentiment aventureux d’enfreindre un interdit, je me lance. J’ouvre sa chemise, bouton après bouton, embrassant son torse musclé, glissant mes doigts sous le tissu, m’enflammant, seconde après seconde, sentant la chaleur en moi augmenter de quelques degrés. Je le découvre de son vêtement, et le regarde un instant, torse nu, plus beau encore que je ne m’en souvenais. Mon cœur fond, mais ma respiration accélère.

Tout à coup, je me jette sur lui, prête à le dévorer, déposant mille baisers sur son torse, ses tétons, passant ma langue sur les sillons de ses abdominaux. Il lâche un râle de plaisir. Je descends, nous sommes fébriles. Je défais sa ceinture. Tout se passe si vite, le temps paraît se brusquer. Je ne me contrôle plus : mon corps réagit à un besoin intérieur, primitif, animal. M. Gallagher est un peu surpris, mais sourit de me voir si exaltée.

Il aime ça.

Il me caresse la tête, les cheveux ; je baisse son pantalon libérant son boxer, et surtout l'immense érection qui le déforme. Je passe mes mains sur ses cuisses, recueillant des réactions de satisfaction. Puis fais glisser son boxer et délivre son sexe, long et dur comme j'ai rarement vu. Je me mords la lèvre inférieure. Je caresse ses douceurs satinées, et, progressivement, me mets à embrasser le bout de son gland. Il gémit longuement, se pinçant les lèvres de plaisir.

Progressivement, je le prends dans ma bouche, à chaque fois un peu plus, à chaque fois plus loin, montant et descendant, ou, pour le rendre dingue, le mordillant très délicatement tout le long de la verge.

Ses frissons deviennent incontrôlés. Je le sens, et j'en profite : je m'active de plus belle. Sa sensibilité se relève, entière, belle, nue. Son masque sévère s'est délité sous la pression de la passion des corps. Nos voix, sans mots, comme des murmures de sensualité, se cherchent, se trouvent et se mêlent. Mais je sens qu'il n'en peut plus, et soudain, il me relève vivement, puis se baisse entre mes cuisses.

Il m'embrasse le pubis, d'abord doucement, puis la fièvre le prend. Moi-même, j'accompagne ses explorations de mouvements du bassin.

Je le veux.

Enfin, ses lèvres descendent rencontrer mon sexe, trempé d'excitation. Il me titille de la langue, explorant mon intimité avec virtuosité. Il m'arrache des petits cris, des halètements qui sortent malgré moi. Je plisse les yeux, je me cambre, j'enfonce mes ongles dans ses cheveux. La lucidité me quitte peu à peu ; les sensations charnelles prennent le dessus progressivement.

Il joue avec mon clitoris légèrement et régulièrement. Mes fesses sont entre ses mains, et j'écarte tant que je peux mes jambes pour qu'il vienne plus profond en moi. Il me pénètre alors de ses doigts. C'est doux, c'est bon ; il n'a bien sûr pas retiré sa bouche qui prodigue des voluptés toujours plus affolantes.

Il accélère et je me laisse totalement faire. Je n'ai aucune envie de le couper, aucune envie de l'arrêter dans son mouvement. Je m'embrase comme une

flamme spontanée. Le feu en moi me consume. Il veut m'emmener vers la jouissance, et il connaît très bien le chemin. Je suis toute à lui, perdue que je suis dans les sensations délirantes qu'il m'inflige.

Mais tout à coup, il s'arrête...

Non !

Il me prend par la main, et m'allonge sur le lit.

Oui !

Je le veux en moi maintenant. C'est *exactement* le bon moment. Il a lu en moi. Il tend le bras et ouvre le tiroir de ma table de chevet. Il en sort un préservatif.

Nous nous regardons en souriant.

- Il y a vraiment de tout dans cette chambre d'amis ! lui dis-je.
- Nous prêtons toujours la plus grande attention au bien-être de nos invités,
- répond-il.
- Même les invités surprise ?
- *Surtout* ceux-là...
- Vous avez vraiment toujours besoin de tout prévoir, tout contrôler ?
- C'est comme ça que je peux mieux me laisser aller...

Il déchire adroitement le sachet, et l'enfile en un instant. J'écarte les cuisses, et le dirige vers moi en maintenant ses belles fesses fermes et athlétiques. Il me pénètre lentement, progressivement, introduisant son sexe dans un mouvement infini.

- Oh, c'est... parviens-je à peine à articuler.

Il continue.

- J'adore, vas-y, plus l... fais-je encore.

Il poursuit, s'enfonçant en moi, attisant les flammes qui me consumaient déjà entière.

Puis il amorce des va-et-vient chaloupés, réguliers ; nous sommes tous deux en parfaite synchronisation. Nos corps se sont collés, fusionnant en une danse endiablée, sauvage, animale.

Ses yeux ont plongé dans les miens, et nos respirations concordent, simultanées. Il me tient tout contre lui. Nos sueurs se mêlent, nos langues se battent, cherchant toujours plus de volupté.

Je me surprends à lui griffer le dos.

– Oh, pardon ! lui fais-je, haletante.

– Non, continue... me glisse-t-il à l'oreille, ses yeux de fauve effervescents dans les miens.

C'est le signal pour un abandon de nos limites. Notre étreinte se fait plus folle encore, frénétique, excessive. Des vagues successives de plaisir, toujours plus violentes, nous mènent ensemble dans un tumulte insensé de passion.

Quand soudain, une vague plus forte que les autres, comme un volcan au creux de mon ventre qui explose, et dont la lave me submerge dans une fureur partagée, une déflagration soudaine et extraordinaire.

Je ne peux plus penser à rien, tout me quitte en cet instant. Je ne fais que m'agripper à ses épaules, ne pouvant contenir les soubresauts fantastiques qui m'ont prise, et qui me lient à lui, jouissant intensément.

Nous restons ainsi longtemps, redescendant lentement, nos cœurs reprenant peu à peu un rythme classique. Nous n'avons toujours pas bougé, et restons dans les bras l'un de l'autre, car, je le sens : aucun de nous n'a envie d'autre chose. C'est là tout ce dont nous avons besoin.

Je sens ses lèvres m'embrasser dans le cou. Je souris et tressaille. Tout doucement, mes yeux se ferment, et je me laisse aller entièrement à la nuit, dans ses bras. À lui.

6. Le pacte !

Les premiers rayons pointent timidement entre les pans des rideaux. C'est à peine si j'ose ouvrir les yeux. Je ne sais pas si je veux revenir à la réalité. Je ne veux pas me réveiller : je risquerais de réaliser que cette nuit n'était qu'un rêve.

Car c'était bien vrai, n'est-ce pas ? Je n'ai pas rêvé ?

Ses baisers... Ses caresses... Toutes ces sensations si voluptueuses... Je n'avais jamais rien ressenti de semblable. J'en frissonne rien que d'y penser.

Je tends mon bras de l'autre côté du lit.

Rien.

Personne.

Alors j'ai vraiment rêvé ?! J'entrouvre les paupières. Effectivement, je suis seule dans mon lit. Je cligne des yeux plusieurs fois. Mais soudain, quelque chose ne trompe pas : la place à mes côtés sur le matelas est encore tiède. Je souris pour moi-même.

Oui, j'ai réellement vécu cette nuit de fou !

Je profite d'être seule pour me remémorer tout ce qui s'est passé, yeux fermés, gémissant parfois. J'étire à la fois les bras et les jambes, et reste un petit moment allongée en étoile dans le lit, profitant de mes derniers instants au chaud sous la couette moelleuse. Enfin, je me débarrasse des ultimes résidus de fatigue, et je saute du lit, prête à affronter la journée comme jamais !

J'enfile simplement un pull par-dessus mon pyjama, et je trotte hors de ma chambre, direction la cuisine. Je suis guidée par une bonne odeur de toasts. S'il y a bien quelque chose auquel je ne peux pas résister le matin, c'est le

parfum de pain grillé !

M. Gallagher est bien là. *M. Gallagher* ? Comme il est étrange qu'après une nuit pareille je ne connaisse même pas son prénom ! L'appel des corps a primé sur les convenances... Lui est installé sur l'un des grands tabourets de bar, lisant le journal sur sa tablette tout en écoutant les informations à la radio, classe et élégant, dans un costume toujours différent. Il boit régulièrement quelques gorgées de café dans un long mug noir et rouge. Les rayons de soleil matinaux découpent son profil, avec la fenêtre en fond. Je pourrais passer la journée à le regarder !

– Ah, vous êtes là, fait-il soudain, d'un ton détaché, s'apercevant de ma présence.

– Je suis désolée, je ne voulais pas vous déranger.

– Ce n'est pas le cas. Installez-vous. Café ? Thé ? Je ne sais pas faire de boissons jaune fluo, ni de pancakes en forme de soleil, mais mon café est bon, et je tartine le pain comme personne, me prévient-il, demi-sourire aux lèvres.

M. Gallagher fait de l'humour ? Décidément, je vais de surprise en surprise depuis hier soir. Je m'avoue un peu soulagée. M. Gallagher est parfois imprévisible, et j'appréhendais la possibilité d'un retour de bâton après la nuit dernière, venant de quelqu'un qui reste – malgré tout – mon patron. Je lui rends son sourire, et accepte avec plaisir une grande tasse de café. Je m'assieds à ses côtés, ne craignant pas grand-chose de sa part à la suite de notre nuit ensemble – si ce n'est qu'il fasse comme si de rien n'était.

Je n'ai pas à m'inquiéter : il aborde le sujet sans attendre.

– Il faut que je sois clair, mademoiselle Jones, prévient-il d'un ton didactique.

– Je vous écoute, réponds-je le cœur palpitant.

– Je tiens à mettre deux-trois petites choses au point. Je ne voudrais pas qu'il y ait de malentendu entre nous.

– Oh ben non ! m'écrié-je, m'imaginant où il veut en venir, mais me demandant avec malice comment il va faire pour y parvenir.

– Voilà, reprend-il, je ne suis pas en quête de petite amie. Vraiment pas. Il m'arrive simplement d'avoir des... Comment dire... Des relations...

– « En passant » ?

– Voilà, exactement : « en passant ». D'ailleurs c'est bien la première fois que je rencontre une fille *qui habite chez moi*. Ce n'est pas vraiment mon genre.

– J'imagine...

– Deuxièmement, je n'aurais jamais dû coucher avec une employée. Enfin, même une future employée.

– Oui, ça paraît évident, réponds-je, mi-intriguée, mi-amusée par cet homme qui met tant de manières et de protocole pour d'un côté ne pas me blesser, et de l'autre garder le contrôle d'une situation qui lui a visiblement échappé pendant quelques heures.

– Bref, nous avons passé une bonne – très bonne – soirée, mais ça ne se reproduira évidemment pas. D'ailleurs, je m'attends à ce que cette nuit *n'ait jamais existé* dès lors que vous serez effectivement mon employée. Nous sommes bien d'accord, mademoiselle Jones ?

– Si vous le dites, lui dis-je sans chichis en buvant mon café.

Il me regarde avec de grands yeux. Il s'attendait à quoi ? À ce que je me récrie, que je râle ou que je pleure ?

– Vous prenez les choses avec tellement de calme et de tranquillité. Il n'y a vraiment rien qui vous touche, mademoiselle Jones ? Rien qui vous énerve ?

– Qui m'énerve ? Non, pas grand-chose. Mais qui me touche, oui, presque tout.

– J'ai du mal à vous décoder, marmonne-t-il.

On a passé une nuit fantastique, et ça y est, on peut passer à autre chose. On ne va pas en faire un fromage, non ? En plus, regardons les choses en face, ce n'est pas idéal comme situation : M. Gallagher est mon futur employeur et, bon, *on ne couche pas avec son patron*. C'est écrit dans n'importe quel magazine féminin, et même les moins bêtes. Aucun regret ; je n'attendais de toute façon rien à la suite de la nuit passée ensemble. C'était très agréable – non, plutôt complètement dément ! – mais ça ne va pas changer le cours de ma vie. Je me ressers un peu de café tout en écoutant distraitemment les nouvelles à la radio.

Mais ne suis-je pas un peu en train de me mentir ? Est-ce que je prends ça vraiment si bien que ça ? Il n'exagère pas un peu de faire comme si ce n'était qu'une passade insignifiante ?

J'en suis là de mes réflexions quand soudain ma poitrine vibre deux fois. OK, c'est tout simplement un texto que j'ai reçu, et mon portable se trouve dans la poche avant du haut de mon pyjama. M. Gallagher n'a rien remarqué, mais il me regarde quand même du coin de l'œil quand je plonge ma main dans le col de mon pull à la recherche de mon smartphone. Je lui souris sans un mot, sors l'appareil, et lis :

[Hello Lula ! Dîner ce soir ? J'ai peut-être un bon plan appart. D'ailleurs, si souci : possible d'être hébergée à la maison (désolé de n'avoir pas proposé plus tôt ;-)

Andrew]

Andrew ! C'est le prof de surf (et accessoirement voleur d'appartement) qui me contacte. C'est drôlement gentil, dis donc.

- Monsieur Gallagher, vous allez être content, m'exclamé-je.
- Ah oui, vraiment ? répond-il d'un ton méfiant.
- Je viens de recevoir un mot d'Andrew qui me propose un plan appart ! C'est génial, non ?
- Mais qui est cet Andrew ? s'enquiert-il en plissant les yeux.
- C'est celui qui m'a volé l'appartement dans lequel je devais m'installer.
- Volé ?! Mais comment a-t-il...
- Oui, enfin, « volé », c'est une façon de parler. En fait le propriétaire a préféré lui louer plutôt qu'à moi.
- Et pourquoi ?
- Parce que je n'avais pas confirmé ma venue, expliqué-je simplement.
- Ah bon... Je commence à comprendre certaines choses.

M. Gallagher semble trouver tout ce que je dis soit ahurissant, soit exaspérant. Il vit vraiment dans un monde à part.

- Et donc, il peut vous trouver un appartement, cet Andrew ? reprend M. Gallagher.
- Vu son texto, rien n'est sûr. Mais au pire, il me propose de m'héberger. Ce que je trouve vraiment très gentil.
- Quoi ? Mais vous êtes prête à aller dormir comme ça, chez des gens que vous ne connaissez pas ?

– Je dors bien chez vous ! lui répliqué-je du tac au tac.
– Mais ça n’a rien à voir ! s’exclame-t-il.
– Vous avez vraiment une logique bien à vous.
– Je pourrais vous retourner le compliment, rétorque-t-il.
– C’est bien, au moins on est d’accord sur une chose, c’est un bon début pour une relation patron-employé, non ? lui souris-je.

M. Gallagher ne répond pas, mais prend une longue inspiration, tout en reposant sa tasse de café. Il éteint silencieusement sa tablette, et se lève de son tabouret. Mais avant qu’il ne quitte la cuisine, je lui lance :

– Je ne sais pas si je vous vois à votre retour ce soir : je serai peut-être déjà partie voir Andrew.
– Ah, Andrew... murmure-t-il en levant les sourcils.
– Ne faites pas cette tête-là, voyons ! Il est peu probable que je trouve un appartement aujourd’hui, et je ne vais pas rester ici *ad vitam æternam*. Vous devriez être content que la situation semble se débloquer.
– Faites juste en sorte de ne pas vous faire assassiner par un fou dangereux, et ça ira.

Et il sort sans un mot de plus. Mais enfin, qu’est-ce qui lui prend ? Il a l’air vexé. Voire même un peu inquiet. C’est son orgueil qui parle ? Il voudrait être la seule personne à me rendre service ? Ou bien il a peur de perdre une employée ?

Ou y a-t-il une autre raison ? On croirait presque qu’il s’attache à moi...

Non, ça ne peut pas être ça. De toute façon, je n’ai pas le choix, il faut bien que je trouve un endroit où m’installer. Donc ce soir, direction « chez Andrew » !

Le soir commence à tomber. J’ai passé la journée entre les coups de fil aux agences immobilières et la réparation discrète des méfaits de Maximus. En effet, ce petit monstre a trouvé amusant de grimper aux rideaux, tirant sur un des fils de la trame. Je ne suis pas une grande couturière, mais j’ai fait de mon mieux. Désormais, si on plie correctement le tissu tout en fermant un œil, et

que le soleil ne tape pas dessus directement, on n'y voit que du feu !

Je descends maintenant l'allée du parc vers la grande grille. Je décide d'y aller en bus. Il ne faut pas trop exagérer au niveau des dépenses : je vis pour l'instant sur mes économies, et je n'aurai mon premier salaire que dans plus d'un mois.

Heureusement, je suis maintenant un peu plus accoutumée aux méandres des lignes de transport en commun de la ville, et il ne me faut pas plus de quarante minutes pour arriver à destination. L'appartement d'Andrew n'étant pas loin de la mer, une douce odeur d'embruns réveille l'atmosphère du soir. Je sonne à la porte. Andrew apparaît, souriant et séduisant, dans un tee-shirt simple et moulant. On devine son torse musclé sous le tissu.

C'est n'est pas le même style que M. Gallagher, mais question biceps, ils sont tous les deux champions !

– Lula ! Ça fait vraiment plaisir de te revoir, fait-il en m'invitant à entrer.

Depuis mon dernier passage, le ménage a été fait, et il règne une atmosphère cosy et tamisée. Il y a une bonne odeur de repas en train de mijoter ; il a mis de la musique en fond et disposé plusieurs bougies.

– Tu es très jolie ce soir, me complimente-t-il en me tendant un verre de vin blanc californien.

– Merci, réponds-je en rougissant un peu.

Il est vrai que j'ai fait quelques efforts d'habillement et de maquillage, et c'est toujours agréable quand ça ne passe pas inaperçu !

– Viens, assieds-toi là, me dit-il en me montrant un haut tabouret, placé face au bar de la cuisine américaine.

– Tu ne t'assieds pas ?

– Je n'ai pas encore terminé, réplique-t-il en passant côté cuisine et en enfilant un tablier.

Je dois avouer que ça le rend plutôt sexy. Il sort une poêle et entreprend de griller des queues de gambas qu'il a préalablement fait mariner.

- Tu es un vrai chef, dis donc ! lui dis-je, impressionnée.
- Je n’ai pas toujours le temps de faire des efforts. Seulement quand ça en vaut la peine, ajoute-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Je prends une profonde inspiration, et sens mes joues rosir. Nous trinquons, et je bois une gorgée de vin pendant qu’Andrew fait torréfier des épices qui embaument délicieusement la pièce.

Bon, OK, je crois que c’est officiel, Andrew est en train de me draguer !

Et donc, qu’est-ce que je fais, moi, dans cette situation ? Il est mignon, vraiment gentil. Il n’a pas l’air d’être du genre prise de tête (contrairement à...), et en plus il sait cuisiner ! Mais je ne suis pas certaine de ressentir la moindre vibration. Est-ce que je me dis ça suite à la nuit dernière avec M. Gallagher ? Peut-être. Et tant pis si cette nuit n’a officiellement « jamais existé », je crois que j’ai encore envie de rester là-dessus. Les images de nos étreintes me viennent de manière si vive et précise, il est difficile de s’en départir.

Mais cela ne m’empêche pas de passer une soirée très agréable avec Andrew. Je fais très attention à ne pas le laisser s’imaginer quoi que ce soit, et il semble s’en accommoder de bonne grâce et avec classe. Non, vraiment, c’est quelqu’un de bien. Et alors que nous terminons les gambas :

– Et donc, j’ai entendu parler d’un super appart qui se libère à deux pas d’ici, dit-il. La sœur d’une de mes élèves se marie, et emménage chez son fiancé. L’endroit est génial, paraît-il.

- C’est une super nouvelle ! Et côté budget, tu as une idée ?
- Oui, je crois que ça va chercher dans les 1 800 dollars par mois.
- 1 800 dollars par mois !! m’étranglé-je. Ça, c’est plutôt une mauvaise nouvelle.

Andrew est visiblement très déçu.

– Oh, je suis vraiment désolé. Je ne voulais pas te donner de faux espoirs, s’excuse-t-il, tout penaud.

– Non, ne t’inquiète pas. Je ne savais pas à quoi m’attendre, et je ne suis pas du genre à me faire des idées. Tant pis, l’appart sera pour quelqu’un d’autre !

souris-je.

Il me sourit à son tour, et nous trinquons de nouveau. Bon, résultat : retour au point de départ. Je n'ai toujours pas d'appart, et les choses n'ont pas l'air de s'arranger. Andrew remarque mon petit temps de silence, yeux baissés dans mon verre :

- Quelque chose ne va pas ? s'inquiète-t-il.
- Non, ne t'inquiète pas. Je réfléchissais.
- Je sais que ce n'est pas évident de trouver un endroit dans les environs, mais je garde les yeux ouverts au cas où quelque chose pourrait t'intéresser.
- C'est gentil, lui dis-je avec un sourire en penchant la tête.

La soirée se poursuit autour de conversations très intéressantes, puis, finalement, je prends congé. Une grosse journée m'attend demain. Je dois arriver à régler ma situation avant de commencer le travail à mon poste de paysagiste chez M. Gallagher, et ce n'est pas gagné !

Alors qu'Andrew me raccompagne à la porte, il m'effleure le bras de sa main. Je me penche vers lui pour lui faire un bisou sur la joue.

- Merci pour la soirée, Andrew. C'était très agréable, et le dîner, excellent. Tu es un vrai cordon-bleu ! lui fais-je avec un clin d'œil.

Il n'est pas bête, et il comprend que sa tentative de rapprochement ne va pas être couronnée de succès.

- J'ai passé une très belle soirée aussi, répond-il. J'espère qu'on en passera d'autres.
- Bien sûr, de *bonnes soirées* en tant que *bons* amis, précisé-je.
- Oui, en tant que bons amis, acquiesce-t-il avec élégance.

Nous nous quittons donc cordialement et je descends les quelques marches du perron. Mon taxi arrive vite. Je me sens un peu coupable de me permettre cette dépense, mais je me rassure en me disant que j'aurai bientôt un vrai salaire. Vivement le début du travail !

En moins de vingt minutes, il me dépose devant la demeure Gallagher. J'entre dans le parc, sous le ciel étoilé, marchant le long de l'allée jusqu'à la

villa. J'insère tout doucement ma clef dans la serrure : je ne veux pas réveiller le propriétaire. Mais alors que j'ouvre la porte, je me rends compte que la lumière est encore allumée à l'intérieur. J'avance doucement, me demandant si M. Gallagher n'a pas simplement oublié d'éteindre. Ça vient du salon. J'y pénètre sur la pointe des pieds. Mais en y entrant, je sursaute : il est là, assis dans son fauteuil club, jambes croisées et verre à la main. Il m'a parfaitement entendue, et me regarde avec des yeux de fauve en embuscade. À le voir comme ça, à la fois détendu et viril, calme et fort, je sens mon cœur accélérer.

– Vous êtes encore debout ? lui fais-je bêtement.

– Vous rentrez bien tard, réplique-t-il avec sa voix grave et suave. Je savais que vous reviendriez.

– Nous avons pas mal discuté, embrayé-je, ignorant sa remarque. Mais vous, que faites-vous ? Vous... Vous m'attendiez ? lui demandé-je, surprise.

– Je me demandais ce que vous faisiez, effectivement, concède-t-il en reprenant une gorgée. Vous désirez boire quelque chose ?

– Vous avez veillé jusqu'à mon retour ? C'est parce que j'étais avec Andrew ? Vous vous inquiétiez ?

– Si jamais c'était le cas, aurais-je eu raison ?

– Il ne m'a pas assassinée ni découpée en morceaux, si c'est ce que vous voulez dire.

– Vous avez donc su vous défendre toute seule, ironise-t-il.

J'éclate de rire.

– En fait, je me demande si vous n'êtes pas un peu jaloux, le taquiné-je en plissant un œil.

– Mais pas du tout ! se récrie-t-il, reposant son verre vivement sur le guéridon.

– Finalement, je vais prendre la même chose que vous, dis-je, prête à le taquiner jusqu'au bout de la nuit.

Il sourit et se lève. Il prend un verre dans le bar, et le remplit de glaçons qu'il arrose de whisky. Il me le tend. Nous trinquons les yeux dans les yeux. Un petit frisson court sur ma peau. L'atmosphère devient rapidement électrique. La conversation s'est tue, mais aucun de nous ne cherche à la reprendre. Nous communiquons par le regard. Je sens bien que quelque chose se passe. Nous sommes insensiblement en train de glisser...

M. Gallagher repose son verre sur la table basse. Il s'approche de moi, les yeux soudainement enflammés. Mon cœur bat la chamade. À mon tour, je pose mon verre.

Je crois que j'aime ce qui est en train de se passer...

Il dépose sur mes lèvres un baiser très doux et très sensuel. Je suis toute fébrile, et, à mon grand étonnement, je me sens totalement impuissante, les bras ballants, complètement sous le charme, soumise à ses gestes. Il me fait un effet tellement dingue, mon corps ne répond plus.

Mais ma passivité ne dure pas longtemps. Comme si le sang reflue d'un coup dans mes membres, je reprends vie, et de manière plus fougueuse que jamais. Je lui rends son baiser en le mordillant voluptueusement, enlaçant son cou.

C'est à partir de là que les choses dérapent.

Les vêtements volent, nos corps se retrouvent, affamés. Nous nous jetons, ensemble, brûlants, sur le canapé.

More books
whatsapp

00962791439660

– Alors ça non plus, ça n'a pas « existé » ? fais-je d'un ton ironique.

Nous sommes tous deux allongés sur le dos, côte à côte, sur le large canapé du salon. Nous regardons le plafond, tentant chacun de remettre nos idées en place après le moment de folie que nous venons de passer. Il soupire légèrement.

– Vous n'êtes pas encore mon employée, glisse-t-il avec une pointe de culpabilité.

– Donc c'est ça la limite ?

– Je pense qu'on peut se mettre d'accord là-dessus, répond-il d'un ton sérieux tout en s'asseyant.

– C'est-à-dire ?

– Que d'ici à ce que vous travailliez pour moi, nous pouvons nous permettre des choses.

– Vous voulez parler d'une sorte de pacte ? lui demandé-je, intriguée et

intéressée.

- Appelons ça un contrat.
- Ah, c'est vrai que vous êtes plutôt versé dans le business, répliqué-je.
- Dans un contrat, il y a des clauses, et chacun doit s'y plier.
- Et qu'y a-t-il dans ce fameux contrat ? m'enquiers-je.
- En premier lieu, en avez-vous envie, de ce contrat ?
- Que voulez-vous dire ? rougis-je.
- Avez-vous envie de continuer ça ?
- C'est quoi, « ça » ? le taquiné-je.
- Cette relation...
- « En passant. »
- Oui, voilà, « en passant », acquiesce-t-il.
- Vous pensez que c'est le bon terme, « en passant » ? fais-je.
- Vous avez quelque chose de mieux à proposer ? répond-il en plissant ses magnifiques yeux clairs.
- Pourquoi pas « une liaison » ?
- Surtout pas ! Une liaison, c'est une vraie relation. Quelque chose dont je ne veux pas, point, affirme-t-il vivement.
- OK, OK, j'ai compris. Mettons qu'on soit *sex friends* ? Qu'en pensez-vous ? C'est un terme qui fonctionne dans un contrat ça ? Enfin, un contrat à durée *déterminée*, bien entendu.
- *Sex friends* ? Nous étions déjà « *friends* » ? Première nouvelle ! s'exclame-t-il.
- On va pas juste dire « sex », non ? Ça fait idiot. Même si ce côté-là, ça roule du tonnerre. On n'a qu'à rajouter le « *friends* » à partir de maintenant ? Bonne idée, non ?

Il me lance un regard perplexe et méfiant.

- Bonsoir, moi c'est Lula, et toi ? lancé-je avec un sourire, en me rasseyant et lui tendant la main, toujours totalement nue.

Il hausse un sourcil.

- Oh, n'exagère pas, on ne va pas continuer à se vouvoyer après que tu m'as fait jouir comme ça avec la langue ? m'écricé-je joyeusement.
- Ah ne...
- Tu veux que je te donne encore du « M. Gallagher » après t'avoir suc...

– OK, stop, stop ! Vous avez gagné ! Enfin, *tu* as gagné Lula.

Il me regarde avec un demi-sourire, secouant la tête, l'air de dire « cette fille-là n'est pas comme les autres ». Il me tend la main :

– Enchanté, moi c'est Jonas.

Nous nous serrons la main, nos corps encore chauds de l'amour. Se toucher ainsi alors que nous sommes tous deux dévêtus me semble curieusement d'une sensualité folle. *Jonas...* Je tourne mentalement son prénom dans ma tête. Cette proximité me fait frissonner.

– Et si on mettait ce contrat en pratique dès maintenant ? dit-il de sa voix grave en me caressant le dos de la main.

– Tu as raison, on n'a que jusqu'au 5 mars. Il faut en profiter, répliqué-je en éclatant de rire.

More books
whatsapp
00962791439660

7. Chien et chat

J'ouvre les yeux. Il fait encore bien sombre dans la chambre. Quelle heure peut-il bien être ? Je tends le bras pour attraper mon portable : 6 h 40.

Quoi ?! Mais pourquoi est-ce que je me réveille si tôt ?

Je suis seule dans le lit. Non pas que Jonas se soit réveillé à une heure plus matinale encore : il est parti finir la nuit dans sa chambre après que nous avons épuisé nos forces sur tout ce qui sert de mobilier dans le salon.

Je dois avouer que cette idée de contrat n'est pas pour me déplaire...

Et j'apprécie ces doux moments du matin à penser aux tumultes de la nuit. Ne pas l'avoir à mes côtés attise le désir... Je tente tout de même de rappeler le marchand de sable, mais en vain. Bah, le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, non ? Je décide de sortir du lit, et je passe à la douche.

Je sors de la salle de bains, encore frissonnante mais prête à affronter la journée. Je m'habille en vitesse, puis me dirige vers la cuisine. Je croque une pomme en faisant le café, et mets la table pour deux. Je sais que Jonas n'aime pas être bousculé dans son quotidien, et je souris intérieurement à la tête qu'il fera quand il trouvera son petit déj servi.

En fait, je crois que j'aime bien le taquiner.

Je passe au salon en emportant une immense tasse couleur turquoise pleine à ras bord de café brûlant. Contrat ou pas contrat, j'ai beau ne pas encore être embauchée, j'ai bien l'intention de me mettre au boulot, et pas qu'un peu ! Alors, voyons voir un peu ce salon : il est vraiment très vaste, mais plutôt encombré. On va arranger ça...

Je commence à pousser la table basse en verre, je fais glisser avec peine le grand fauteuil club, ainsi que la longue table à dîner contre le mur. Je

m'aménage un chouette espace de travail, car il n'y a rien de mieux qu'une étendue vide pour bien réfléchir. Je sors mon matériel : feuilles, stylos, crayons, compas et équerre. Je me lance dans mille croquis et plans, notes et idées, tentant de cerner la bonne voie pour reprendre en main l'agencement du parc.

Petit à petit, mes dessins s'accumulent au sol, créant un plan du domaine à l'échelle, sur lequel je me promène, pensive, stylo aux lèvres et café à la main. À chaque idée lumineuse, je me baisse et griffonne de-ci de-là, de plus en plus captivée à mesure que les choses prennent forme.

J'ai hâte de commencer, ça va être passionnant !

Mais soudain, j'entends des pas. C'est M. Gallagher – pardon, Jonas ! – qui longe le couloir. Il est sorti de sa chambre, et il va vraisemblablement passer à la cuisine. Je m'arrête un instant, prêtant l'oreille. Tout à coup, je l'entends grogner. Je ne peux m'empêcher de rire. Il a vu le petit déjeuner que je lui ai préparé. Je crois même que je peux percevoir un « On n'est vraiment plus tranquille chez soi » marmonné entre ses dents. Je lâche un deuxième éclat de rire, mais je me remets au travail.

Il ne faut pas trente secondes pour qu'il déboule dans le salon, tout frais rasé et beau comme jamais en chemise cintrée. Pas ferme et décidé, avec manifestement quelque chose en tête, il s'immobilise. Ses yeux s'arrondissent à la vue du réaménagement auquel j'ai procédé. Ses lèvres bougent silencieusement, semblant vouloir parler.

– Hello Jonas ! Bien dormi ? C'est vraiment une chance, ce grand salon. On peut vraiment bien y travailler, lui lancé-je d'un ton enjoué.

Lui reste sans voix, regardant les feuilles étalées au sol et les meubles déplacés. Il secoue la tête quelques secondes, lève les yeux au ciel, puis se retourne sans un mot et repart à la cuisine.

Bon, on se parlera quand il sera mieux luné.

En même temps, je m'y attendais. Et le pire, c'est que ça m'amuse...

... Et je suis sûre que, même s'il ne le montre pas, *lui aussi*.

Quelques minutes passent quand j'entends de nouveau des bruits de pas dans le couloir. C'est Jonas qui s'éloigne. Il se dirige probablement vers le garage. Comment ?! Il part sans me dire ni bonjour ni au revoir ? Il ne faut pas exagérer quand même. Je veux bien n'être qu'une employée, il y a un minimum de savoir-vivre à respecter ! Il ne va pas s'en tirer comme ça.

Surtout vu le contrat qui nous lie.

Je sors du salon sur la pointe des pieds et passe discrètement la tête par l'entrebâillement de la porte. Aucun signe de lui.

Au loin, le bruit du moteur de la voiture qui démarre.

– Ah, le salaud, il s'en va !

Mais très vite, je n'entends plus rien. Il n'est pas parti ? J'avance encore un peu dans le couloir, m'approchant de la porte du garage, tentant de faire le moins de bruit possible.

Mais que fait-il ?

Mais alors que j'arrive tout près de la poignée, je la vois soudain tourner.

Mince !

La porte s'ouvre à la volée. Jonas apparaît, et se fige à ma vue.

– Mais... qu'est-ce que tu fais là ? me demande-t-il, surpris.

Ça va être compliqué de lui dire que je l'espionnais.

– Euh... Je... J'allais aux toilettes, dis-je en sortant la première chose qui me passe par la tête.

– Aux toilettes ? répète-t-il les yeux ronds.

– Oui, j'ai très très envie de faire... Euh... bredouillé-je.

– Mais la salle de bains est à l'autre bout du couloir, rétorque-t-il avec un sourcil levé.

Je me sens *si* idiot de m'être embourbée toute seule dans pareille situation. Et puis je m'en veux d'avoir l'air si bête devant Jonas.

– Tu ne pars pas au travail ? fais-je, changeant d'un coup la conversation.
– Euh... Non, ma voiture a une... Comment dire ? bafouille-t-il en rougissant. Elle a une petite panne. Voilà. Ce n'est rien, je travaillerai de la maison aujourd'hui.

Mais de quoi parle-t-il ? Pourquoi a-t-il soudain l'air embarrassé ? Quel genre de panne subite pourrait bien avoir une Lamborghini ? Et puis, il pourrait très bien se payer un chauffeur privé pour la journée. Il me cache quelque chose, j'en suis sûre. Me mentirait-il exprès pour rester à la maison aujourd'hui ?

Ah, j'ai compris ! Il veut me surveiller. Il pense que je suis ingérable, et que je risque de – quoi ? – incendier la maison ?

Ou peut-être cherche-t-il simplement à rester à proximité ?

Cette idée me donne un coup de chaud.

– Tu n'as plus envie d'aller à la salle de bains ? s'enquiert-il, mi-moqueur, mi-méfiant.

– Ah, non, finalement ça va, réponds-je crânement, le regardant dans le blanc des yeux.

Il s'installe quelques secondes de gêne durant lesquelles aucun de nous ne sait trop comment s'échapper de cette situation sans perdre la face. Le secours est inattendu : le téléphone de Jonas sonne.

Sans montrer son soulagement, il sort son portable de la poche intérieure de son blazer, lève les sourcils en voyant le nom du contact appelant, et répond tout de go :

– Tate ? Oui, très bien. Et vous, comment allez-vous ?

Tate ? Comme dans « Phileas Tate », l'intendant de la villa ? Celui qui m'a fait venir depuis Boston pour m'embaucher ? Je prête l'oreille tant que je peux, faisant semblant de m'intéresser aux tableaux sur les murs. Jonas pivote d'un

quart de tour, cherchant un peu d'intimité pour sa conversation. Il continue :

– Revenir plus tard ? Que voulez-vous dire par : « plus tard » ? Quelques jours ? Oui, je comprends. Très bien. Ne vous en faites pas, les choses fonctionnent très bien en pilote automatique ici, grâce à vous. OK, tenez-moi au courant. À très vite.

Et il raccroche.

– Tu espionnes mes conversations téléphoniques ? me lance-t-il en plissant des yeux.

– Pardon ? Tu disais ? fais-je innocemment, l'air de sortir de mes pensées.

– Non, laisse tomber, répond-il avec un demi-sourire.

Il passe devant moi, direction son bureau. Mais avant de disparaître au bout du couloir, il se retourne vers moi :

– À propos, au cas où tu ne l'aurais pas compris, Tate a un empêchement. Il retarde son retour de quelques jours.

– Ah oui ? réponds-je naïvement.

– Profites-en donc pour visiter le domaine à ta convenance. D'ailleurs, familiarise-toi avec le matériel et les outils du cabanon. Tu as mon autorisation pour t'en servir.

– Merci, j'y pensais justement.

Et il s'envole vers le premier étage.

Bon, je résume : Jonas me fait confiance. Il me laisse aller à ma guise sur la propriété et utiliser l'outillage. C'est un signe. De l'autre, il n'a pas dit un mot à Tate de mon séjour dans la villa, ce qu'il est plutôt étonnant de cacher à l'intendant. Ça veut dire quoi ? Je ne compte tellement pas que je n'existe pas à ses yeux ? Je ressens des émotions mêlées d'agacement et de frustration. Mais je me reprends : en fait, peut-être que Jonas n'assume pas de m'avoir accueillie ? Peut-être n'ose-t-il pas le dire à Tate ? Cette idée me fait plutôt sourire.

Bah, on va pas se prendre la tête, je suis là pour bosser, et j'ai bien l'intention d'en faire le maximum !

Je retourne à mes affaires dans le salon. Immédiatement, mon cerveau bascule en mode créatif, et je reprends ma déambulation sur mes plans et mes notes. Un coup de crayon ici, une liste de semences à noter par-là, je prends vraiment du plaisir à ce boulot. Au bout d'une petite heure, je me dis qu'il serait bon de voir grandeur nature si mes idées sont pertinentes et je ramasse mes papiers en une grande pile que je pose sur la table. Je replace aussi les meubles en deux temps, trois mouvements.

– C'est vrai que ça fait plus propre comme ça, m'avoué-je, comprenant un peu la réaction de Jonas à son réveil, quand il m'a trouvée dans le salon.

En même temps, j'avais bien l'intention de ranger après avoir fini : je suis une fille bien élevée.

La lumière est belle aujourd'hui : tendre et diffuse, enrobant les environs dans une atmosphère joyeuse et énergique. J'aime ça ! L'herbe frémit sous les légers coups de vent. Elle a l'air douce. Je me baisse et retire mes ballerines, sentant avec délice les brins me chatouiller les pieds à chaque pas. En me dirigeant vers le cabanon, je me retourne vers la villa.

– Qu'elle est belle !

Mais... Je plisse les yeux pour mieux voir. Mais, si, c'est bien vrai : j'aperçois du mouvement à l'étage, derrière la fenêtre ronde placée juste sous les combles. Ce ne peut être que Jonas *forcément*. Je sais qu'il a aussi un espace de travail là-haut, mais pourquoi a-t-il choisi celui-là ? Pour la vue, ou pour...

... me surveiller ?

Pfff, peu importe ! je n'ai rien à me reprocher.

S'il veut perdre son temps à garder un œil sur moi, qu'il le fasse. Ce n'est pas à moi d'organiser son emploi du temps. Ou bien... Me regarde-t-il pour d'autres raisons ?

Les heures ont passé, et je me suis installée tranquillement pour pique-niquer sous un beau saule pleureur, touffu et généreux. Je caresse Maximus qui

s'est installé sur mes cuisses, yeux plissés de plaisir, dans un de ses rares instants de plénitude. Je crois que ça va devenir mon endroit préféré dans le parc ! Je termine le sandwich que je me suis préparé, et je clos mon repas avec une grande Thermos de café que j'aime très corsé en fin de déjeuner. Ça et un carré de chocolat noir, c'est parfait. Je ferme les yeux, offrant mon visage au soleil, profitant de quelques minutes de repos avant de reprendre le travail. Je sens soudain une ombre passer sur mes yeux. Je relève une paupière. Une silhouette s'approche en contre-jour. C'est Jonas !

Il est beau, marchant d'un pas ferme et enlevé, auréolé de lumière. Je ne sais pas si c'est exprès, mais ça me fait de l'effet... Je frissonne et rougis. Sans y réfléchir, je me redresse, m'asseyant toute droite, comme si je voulais donner bonne impression. Maximus sursaute, puis file jouer avec le vent.

- Bon appétit, me lance Jonas, presque arrivé à mes côtés.
- J'ai quasiment terminé. Un peu de café ?
- Volontiers, sourit-il.

Je lui en sers dans le capuchon de la Thermos. Peut-être que pour M. Gallagher c'est un peu bohème comme manière de faire, mais il ne commente pas, et me remercie très gentiment.

– Wow, il est fort ce café ! s'exclame-t-il en ouvrant grand les yeux. Excellent, mais il ne faut pas compter dormir dans les quarante-huit heures.

Je ris.

- C'est ce qu'il me faut le midi, expliqué-je. C'est mon carburant.

Il me regarde dans les yeux, comme s'il cherchait à décrypter quelque chose.

- Raconte-moi un peu, me dit-il doucement.
- Euh... De quoi parles-tu ? réponds-je, troublée.
- Là, ce que tu fais. Tes plans, tes notes. Dis-moi tout. Je suis le premier concerné, tu sais.
- Ah, le travail, remarqué-je. Évidemment, tu parlais de ça. Alors, viens, assieds-toi, je vais t'expliquer.

Il vient se mettre à ma droite, directement assis sur la pelouse. Il est tout près. Je sens la chaleur de son corps, et mon cœur accélère.

Mais enfin, qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai comme le sentiment de ne pas arriver à réfléchir droit.

Reprends-toi, Lula !

Je prends un premier papier que je montre à Jonas.

– Tu reconnais ? m'enquiers-je.

– C'est justement ici, là où on est assis, c'est ça ? Ça, là, ça représente le saule, c'est clair. Là, au fond, on peut voir le bassin en pierre – celui dont on a pu tester la profondeur l'autre jour...

Je rougis mais ne dis rien.

– ... Et à gauche, c'est le coin de la façade est de la villa, continue-t-il.

– Exactement. Tu as tout bon.

– C'est magnifiquement reproduit. Je suis très impressionné, me complimente-t-il.

– C'est juste une esquisse, me défends-je, gênée.

– Mais alors, où sont les idées ? relance-t-il.

– Regarde bien. J'ai ici un papier-calque que je positionne par-dessus.

Il est très attentif. Il se rapproche. Son visage touche presque le mien... Je prends un stylo bleu et me mets à crayonner.

– Imagine que l'on déplace ce buisson-là, ici, lui expliqué-je en griffonnant. La haie à gauche ne sert à rien du tout, et ne fait que gêner la vue, donc on peut l'oublier. Hop, on efface ! Le bassin, lui, est joli, mais pas vraiment mis en valeur à côté de l'allée en bitume. Regarde, on creuse le talus à droite, l'allée fait un tour, et on libère un espace de végétation très bien exposé, ensoleillé, et à l'abri du vent. Qu'en penses-tu ?

Il me regarde un instant, silencieusement, puis étudie longuement les quelques traits que j'ai dessinés sur le calque. Il ferme un œil, le rouvre, observe les alentours, puis revient au document. Il prend son temps. Je commence à stresser : il n'a pas l'air enthousiaste, loin de là. Mon cœur bat

fort.

Qu'un mec râle parce qu'il me trouve un peu excentrique passe encore (même si je ne vois pas trop pourquoi). En revanche, que mon patron désapprouve mon travail, c'est une tout autre histoire.

Je le scrute par en dessous, pinçant les lèvres, dans l'attente de la moindre réaction. Je suis rivée à son profil, à sa bouche. Il est là, à mes côtés, je peux quasiment sentir son cœur battre, le sang qui coule dans ses veines. Je réprime un mouvement de caresse. Non, je ne peux pas l'enlacer. Non, pas maintenant, ce n'est pas possible. Mes pensées s'embrouillent.

Mais enfin, vas-y, dis quelque chose !

Puis, après un temps qui me semble infini, il daigne parler :

- Intéressant, dit-il calmement.
- Ah ? fais-je, attendant plus d'informations.
- Oui, intéressant. Très intéressant, répète-t-il sans effusion, tout en se levant et s'époussetant. Je vous remercie pour ce petit exposé, mademoiselle Jones.
- Mademoiselle Jones ? fais-je, prise au dépourvu.
- Oui, nous parlons travail. Et au travail, vous êtes « M^{lle} Jones », je vous le rappelle.
- Oui, bien sûr, monsieur Gallagher, réponds-je vite, comme une gamine prise en faute.
- Je vous laisse. Bon après-midi, dit-il sans cérémonie.

Et il s'éloigne comme si de rien n'était. Comme s'il ne savait pas ce qu'il me... Comme s'il ne savait pas...

... l'effet qu'il me fait.

8. Le grand jour

Ça fait trois jours. Trois jours et trois nuits. Soixante-douze heures durant lesquelles on aurait pu...

C'est bizarre quand même. Pas une fois. Pas *une seule* fois. Alors que le contrat était pourtant clair. En plus, c'est pas comme si c'est moi qui en avais eu l'idée au départ ! Ou alors, c'était juste une manière de me mener par le bout du nez ? Non, impossible, je l'ai bien vu dans ses yeux, je l'ai bien senti dans son corps : il était profondément touché par nos étreintes. Je veux dire : il y a une *alchimie* entre nous. Quelque chose qui vaut bien le coup d'être *sex friends* ! Et alors, pourquoi est-ce qu'on n'en profite pas ?

Je me rends compte que j'ai du mal à cerner Jonas. On passe du « tu » au « vous », et vice versa ; on discute avec complicité, puis c'est soudain la distance professionnelle qui prend le dessus.

Je suis complètement perdue.

En y réfléchissant, tout ça n'est pas si grave. Ce n'est quand même qu'une aventure passagère. Je crois que j'ai simplement un petit coup de blues.

Et puis je n'en peux plus de ce bus !

Je regarde fixement à travers la vitre, laissant la monotonie de ces trajets agir sur moi de manière soporifique. J'ai l'impression de passer mes journées à faire des allers-retours sur cette fichue ligne de bus. Je visite appartement sur appartement, et j'ai le sentiment de faire du surplace. Tout se ressemble, rien ne va, je n'avance pas, et il se pourrait que j'en sois au même point dans dix ans. OK, je l'avoue, je suis démoralisée. Tout est plus compliqué que prévu, et pour la première fois, je m'en veux vraiment de n'avoir pas été plus sérieuse et rigoureuse lorsque je cherchais un hébergement depuis Boston. Me voilà vagabondant dans cette ville inconnue (mis à part leur réseau de bus, merci beaucoup !), ne sachant trop quoi faire maintenant.

Ah si seulement je pouvais passer mes journées dans le parc, à travailler. Là-bas, je m'y sens bien.

Le bus s'arrête. Je vérifie une dernière fois sur mon portable : je descends bien ici. Il s'agit du troisième appartement que je visite aujourd'hui, et la lassitude me gagne. Après un tour du pâté de maisons, je me trouve au bas d'un immeuble de cinq étages, tout blanc, tout carré, bardé de longs balcons peints en gris.

OK, à défaut d'être joli, c'est propre. Voyons l'intérieur. Le hall d'entrée est plutôt accueillant. C'est encourageant. L'ascenseur me mène au dernier étage, et je me dirige vers le fond du couloir. Là, un agent immobilier m'ouvre et me fait entrer, grand sourire de publicité, toutes dents blanches dehors. L'endroit n'est pas grand, mais je n'ai pas de gros besoins. En fait, plus je le visite, plus je me dis que c'est un bon compromis. Pas parfait, mais *acceptable*.

Toute à mon enthousiasme – modéré, je prends deux-trois photos que j'envoie directement par texto à Jonas, dont une du balcon surplombant l'avenue :

[Bien, non ? Et en plus il y a un immense jardin ! (^_^)]

Ce à quoi il répond dans les dix secondes :

[C'est une blague j'espère ?]

[Mais enfin... C pas mal, non ?]

[Appart au-dessus de l'autoroute.]

[Autoroute ? Mouais, grosse avenue, quoi.]

[Mauvaise idée. Bruit toute la nuit.

En + situé très loin, 45 minutes de la villa.

Tu vas arriver en retard & mal dormir, donc mal travailler.]

[Pfff... T pas marrant (>_<)]

[Il faut bien qu'il y ait quelqu'un ici]

qui prenne des décisions d'adulte.]

[Mais je te permets pas !!!!!]

[Merci mais j'ai pas besoin
de permission. Refuse l'appart.]

Il me met dans un état... Il me donne envie de hurler ! À chaque fois, il trouve toujours une bonne raison pour me pousser à dire non. Il est tellement rigide et exigeant, je ne sais pas comment il arrive à se baisser pour faire ses lacets vu le balai qu'il a dans le...

– Alors mademoiselle, ça vous plaît ? me demande l'agent immobilier d'un ton artificiellement chantant.

– Ça me plaît ? Je sais même pas si j'ai mon mot à dire dans cette histoire, grommelé-je.

– Vous passez à l'agence pour signer ? tente-t-il de nouveau avec un sourire plastique.

– Si vous avez un contrat pour me débarrasser de mon patron, je signe tout de suite ! m'exclamé-je.

– Je ne suis pas sûr de bien comprendre, fait-il, un peu perdu.

– Non, laissez tomber. Je me suis laissé un peu emporter. Excusez-moi. Non, je ne vais pas prendre ce petit bijou parce qu'on ne voit pas le soleil couchant.

– Mais, il n'est même pas 15 heures, se défend-il, déconcerté.

– Ben voilà, on se rend même pas compte de l'heure qu'il est dans cet appartement ! Vous vous imaginez ? Je serais en retard à tous mes rendez-vous.

– Enfin...

– Merci pour votre accueil, monsieur, et très bonne fin de journée, lui souris-je en lui serrant la main.

Je m'échappe, dévale les escaliers jusqu'au rez-de-chaussée, et court reprendre le bus (encore !).

Merci monsieur Gallagher, merci beaucoup !

Et maintenant, je fais quoi ? C'est quoi ton problème, Jonas ? Tu n'as pas envie que je trouve un appart ? Tu n'as pas envie que je parte, c'est ça ?

Mais... Peut-être que c'est ça : il n'a pas envie que je parte ?!

Le front de nouveau collé contre la vitre, je regarde sans le voir le paysage urbain qui défile lentement. Je n'arrive pas à comprendre ce qui me pousse à suivre ses directives aussi facilement. Ce n'est tout simplement pas *moi*. Je soupire. J'ai besoin de réconfort. Je sors mon portable et envoie un mot à Phœbe :

[Coucou la compagnie !]

[Toi, tu as besoin de parler ;-)]

[Comment tu sais ?]

[Je sens la mélancolie qui passe. Je suis peut-être un peu médium.]

[T'es trop forte (#^.^#)]

[Allez, raconte.]

[T'as déjà signé un contrat autrement que pour le boulot ?]

[T'as trouvé un appartement, c'est ça ?]

[Non, je voulais dire un contrat pour autre chose...]

[Tu n'oses pas dire pour quoi ? M^{lle} Lula Jones est gênée ? C'est une première...]

[Arrête ! Je parle d'un contrat de sexe. <==8]

[Bravo, très classe...]

[Oui, bon tu l'as bien cherché ;-) J'ai une sorte de contrat comme ça avec mon patron.]

[QUOI ?! Ton patron ? En même temps ça ne m'étonne que moyennement venant de toi.]

[Je vais faire comme si je prenais ça bien.]

[Tu peux, je dis ça avec toute la gentillesse du monde. Je t'adore, tu le sais bien]

<3]

[T'es mignonne. Bon, alors, qu'est-ce que je fais ?]

[Ben, c'est le même patron hyper canon dont tu m'as déjà parlé, j'imagine ?]

[Évidemment.]

[Ben alors continue, qu'est-ce que tu veux que je te dise !!!! \(^_^\)/]

[Hahaha ! Je ne sais pas si tu es de bon conseil, mais au moins tu me remontes le moral.]

[T'inquiète pas, une nouvelle vie, c'est toujours les premiers temps qui sont difficiles. Après, tu vas voir, je suis sûre que tout va rouler.]

[Oui, peut-être. En tout cas, avec lui pour l'instant c'est les montagnes russes : parfois il est très proche, et le moment d'après super distant. Ça me fout les boules.]

[Fais comme tu fais d'habitude : prends ça avec distance et tranquillité.]

[C'est bien le problème. Je n'y arrive plus. C'est comme s'il avait bouleversé ma manière de fonctionner.]

[Je crois que tu en fais un peu trop. T'as tout simplement un coup de fatigue.]

[Tu as raison, ça doit être ça.]

[Au moins Maximus te console un peu ?]

[Quand il ne détruit pas la moitié de la maison, oui, il arrive à dégager un peu de temps pour les câlins.]

[Tu veux qu'on le reprenne ?]

[Non mais ça va pas non ???!]

[Haha ! J'en étais sûre.]

[Bon, faut que je te laisse, j'arrive à mon arrêt. Gros gros gros bisous

<3 <3 <3]

[Mégas bisous. À tout bientôt (^o^)]

OK, Phœbe m'a effectivement remonté le moral. Allez, on va aller affronter le terrible M. Gallagher, et lui dire deux mots.

Je pénètre dans le parc, et comme à chaque fois, il a sur moi un effet apaisant immédiat. Le tumulte du centre-ville et du trafic congestionné fait place à ce havre de végétation régulièrement balayé par de douces brises marines. Je me suis fait très vite à cet endroit. Je commence à m'y sentir comme chez moi. Il va falloir que je fasse attention à ne pas prendre trop mes aises : d'ici peu, non seulement je ne vivrai plus ici, mais en plus ce sera juste un lieu de travail dans lequel je verrai presque exclusivement Phileas Tate. Bientôt fini, les roucoulandes sexy avec Jonas avant de crapahuter dans les arbres et les fleurs !

Plutôt que d'entrer par la porte principale, je contourne la villa, manque de marcher sur Maximus (qui disparaît aussitôt dans les buissons), et longe la terrasse. À ma surprise, j'y trouve Jonas, tranquillement installé sur la table, parasol, lunettes de soleil et ordinateur, profitant de la douceur du jour pour travailler à l'extérieur. On n'est pas encore en été, mais le climat de Los Angeles n'est pas le même qu'à Boston. Il va falloir que je m'y fasse... pour mon plus grand plaisir.

Il ne lève pas les yeux à mon arrivée. Je sais qu'il m'a entendue. *Forcément*. Mais il ne bronche pas. Ah, ce qu'il m'énerve parfois ! Je me tiens debout, à quelques mètres de lui, le mitraillant du regard. Lui est totalement concentré sur son écran.

Je me racle un peu la gorge.

J'attends une seconde, mais toujours aucune réaction.

Je me racle la gorge encore plus fort.

– Vous avez attrapé un rhume, mademoiselle Jones ? lance-t-il calmement sans lever les yeux.

– Oui, à cause du froid glacial que je sens venir de *toi* !

Il éclate de rire.

– Il y a des couvertures dans le meuble du salon, reprend-il sereinement, tapotant toujours son clavier.

– Oh mais je sais où je trouverais une atmosphère à la température plus appropriée : dans un autre appartement. Un qui soit à *moi* !

– Très bien, personne ne vous en empêche, mademoiselle Jones.

– menteur !

– Comment ? sursaute-t-il en me regardant à travers ses lunettes miroir.

– À chaque fois que je trouve un endroit, il n'est jamais assez bien ! maugréé-je.

– Vue imprenable sur l'autoroute : nous n'avons effectivement pas la même opinion de ce qui est *bien*.

– Ce qui était *bien*, c'est que c'était un endroit à moi. Et d'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je devrais suivre les avis de mon pas-encore-patron concernant mon hébergement privé. Je me demande si je ne vais pas l'accepter, d'ailleurs.

Il me fixe en secouant doucement la tête.

– Tu n'y crois même pas toi-même, Lula. Tu te rends bien compte que ce n'était pas vivable.

– Ah, je ne suis plus « M^{lle} Jones », maintenant ?

– En échange, tu peux m'appeler Jonas. Enfin, jusqu'au retour de Tate, précise-t-il avec un air narquois qui me fait bondir.

– Très bien *Jonas Gallagher*, propriétaire-avec-ses-grands-airs-supérieurs-qui-a-toujours-une-solution-à-tout : trouve-le-moi cet appartement, si c'est si simple. C'est presque à croire que tu ne veux pas que je parte ! m'écrié-je.

– *Que je ne veux pas que tu partes* ! s'exclame-t-il en se levant. Eh bien ça, c'est la meilleure ! Mademoiselle qui prend ses aises chez moi, avec son chat qui découd les rideaux et qui met de la pâte à pancakes jusque dans le canapé ?!

Ah mince, il s'en est rendu compte...

– Donc non, mademoiselle Jones, continue-t-il, je ne suis absolument pas contre retrouver le calme habituel de cette maison !

– Tu mens, et en plus tu gardes tes lunettes de soleil pour le dissimuler ! lui lancé-je avec un éclat de rire mordant, m'avançant vers lui, mains sur les hanches.

Il arrache ses lunettes d'un coup, et s'approche de moi en me fusillant de son regard vert noisette. Mon cœur s'arrête net. Il s'immobilise à quelques centimètres de moi. Nos visages sont si proches que je sens sa respiration caresser ma joue. Ses lèvres sont à peine entrouvertes. Mon souffle s'accélère et ma poitrine se soulève de plus belle.

Je n'y tiens plus !

Je me jette sur lui, pour un baiser brûlant. Il m'attrape les poignets, me caresse, fais jouer sa langue sur la mienne. Je gémis.

Je sens sa sueur sur ma peau...

...Et j'aime ça.

Il me rend dingue au quotidien. Ça m'énerve.

Il me rend dingue au lit. Ça me fait perdre la tête.

J'ai dormi, puis me suis réveillée, mais j'ai le sentiment d'être encore en train de reprendre mon souffle. Comme si nos étreintes avaient tracé une marque indélébile en moi.

Une fois encore, je me lève seule de mon lit. Je ne sais pas si Jonas dort encore dans sa chambre. Et sinon, à quoi pense-t-il ? Est-il dans le même état que moi ? Ou alors déjà sur son ordinateur à négocier des contrats ?

Des contrats d'ordre professionnel, bien entendu.

Vu la luminosité, il doit être bien tard. Je regarde l'heure : 10 h 34 ! Nom de Dieu, j'ai fait la grasse mat ! Ce n'est pas bon du tout, ça. Vite, se laver, s'habiller, maquillage léger. Tout ça, et dans cet ordre s'il vous plaît, sinon ça met du temps à sécher. Je sors de ma chambre, cherchant à masquer mon surplus de sommeil en écarquillant les yeux et en redoublant d'énergie. Si Jonas me fait une réflexion, je lui dirai que je travaillais sur mon ordinateur depuis mon lit. Je glisse dans le couloir, m'approchant à pas de loup de sa chambre. Je prête discrètement l'oreille.

Rien, aucun bruit.

Je me dirige alors vers son bureau. J'entends effectivement un murmure de voix. Ça a l'air de travailler sérieux, là-dedans. Je m'éloigne tout doucement. Je ne voudrais pas le déranger à un moment inopportun. Mais alors que je vais disparaître au coin du couloir, des hurlements soudains me font sursauter :

– Putain de bordel de merde, fait chier ! Je vais le couper en morceaux ! fait la voix furieuse de Jonas.

Il a crié tellement fort que j'ai cru qu'il était juste à côté de moi. J'ai immédiatement une boule dans la gorge. Malheureusement, j'ai une petite intuition de ce qui est la cause de ce ramdam. Le pire, c'est que ça a l'air grave... Je me précipite, ouvre la porte, et déboule dans le bureau :

– Jonas ! Tout va bien ?

Je le trouve debout devant son ordinateur, les poings serrés, continuant de hurler.

– Cet enfoiré de chat vient de sauter sur mon clavier, et a éteint ma visioconférence avec un client très important. Ton chat me fait chier ! aboie-t-il. Je t'avais prévenue : il devait rester hors de ma vue.

Maximus, lui, s'est réfugié tout en haut de l'étagère, se léchant les pattes tranquillement à bonne distance de Jonas, qu'il regarde avec une sorte de curiosité narquoise propre aux petits chatons qui aiment faire des bêtises. Je m'approche de l'ordinateur, et l'écran est effectivement tout noir, hormis la petite fenêtre de tchat en bas à droite, dans laquelle je peux distinctement voir écrit :

[Michael, je vous joins ici la deuxième mouture du
contraaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa fg ijgeb,ç »= ;çc(§è »'(&3v boit,ezgij ;
tqmlh ;qethmlk,h ;qgmlr h ;mqhlhrjq ; è ! »'éc »j » 'tààkcé ; »'x ;i »'jt ;oh
m :hvpjéc, ygouéxni ty »'nxéfxgiuén]

Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire. Jonas me regarde avec des yeux tout ronds.

– Mais ça t’amuse ? s’étrangle-t-il.
– Non, bien sûr, réponds-je en pouffant. Enfin... Si... Je suis désolée, c’est vraiment trop drôle.

Et je repars de plus belle dans un fou rire incontrôlable.

– Ce... Ce... tenté-je de placer entre deux salves d’hilarité, ce n’est pas très grave, voyons Jonas.

– Je te jure que si ce contrat tombe à l’eau à cause de ton foutu animal, il aura sa place sur mon étagère, empaillé pour l’éternité, siffle-t-il entre les dents.

– Je m’en veux d’interrompre votre conversation – comment dire – *domestique*, mais je suis toujours en ligne, fait une voix qui sort de l’ordinateur.

Jonas devient blême d’un coup.

*Maximus n’avait pas coupé la conversation, il avait juste éteint la webcam !
Le client a tout entendu.*

– Michael ! s’exclame Jonas. Je suis réellement désolé de ce contretemps. Je vous demande juste une seconde, dit-il en appuyant sur le bouton « silence micro ».

Il se tourne alors vers moi et, dans un grand geste théâtral, tempête :

– Dehors ! Tout le monde dehors ! Je ne veux plus voir personne dans cette pièce !

Vite, je grimpe sur un tabouret pour attraper Maximus qui se laisse faire, je redescends, un peu déconfite sous le regard furibard de Jonas, et je m’éclipse de la pièce. Mais alors que j’entends Jonas, calmé, reprendre sa conversation à travers la porte, je me fige. Là, devant moi, un homme se tient, visiblement surpris par les événements. Il me regarde d’un air méfiant, fronçant à demi les sourcils.

– Monsieur ? Puis-je vous aider ? lui fais-je avec un sourire gentil.

– Tate. Phileas Tate, madame. Et je vous serais reconnaissant de me donner quelques explications sur la situation en cours, déclare-t-il d’un ton précieux et

articulé.

Phileas Tate, intendant et majordome de Jonas Gallagher, est le stéréotype même de sa fonction. Visage sec et allongé, bouche pincée surmontée d'une très fine petite moustache à deux branches, tempes grisonnantes et calvitie supérieure avancée. On y ajoute le costume gris aux rayures verticales anthracites, la chemise blanche et le nœud papillon, et j'en suis presque à me demander où est son haut-de-forme, et s'il a bien garé la calèche à côté de la Lamborghini.

– Monsieur Tate ! m'écrié-je, pleine d'effusion, je suis Lula Jones. La paysagiste que vous avez... euh, je veux dire *allez* engager. Je suis enchantée de vous voir. Mais ne deviez-vous pas arriver un peu plus tard ?

– Pardon ? s'offusque-t-il.

Je crois que je vais y aller un peu mollo sur la camaraderie. Phileas Tate a l'air d'être autant un homme de principes que de traditions.

– Excusez-moi, je voulais dire : quel plaisir de vous rencontrer, lui souris-je plus calmement en lui tendant la main.

Il me la serre sans façon.

– Alors, je vais donc vous expliquer ce qui s'est passé, commencé-je d'un ton léger. Pas de quoi s'inquiéter, hein, bien sûr. Jona... Euh, M. Gallagher était en visioconférence quand Maximus – mon petit chat si mignon, ici dans mes bras – a accidentellement *bousculé* le clavier de l'ordinateur, qui s'est mis à réagir de façon bizarre, bref, la caméra s'est éteinte en pleine conversation, mais tout va bien, je vous rassure, tout est revenu dans l'ordre.

– La caméra... mais pas le micro ? s'enquiert immédiatement Tate d'un air concerné.

Ah oui, il sort peut-être de *Downton Abbey*, mais il s'y connaît en technologie du XXI^e siècle ! Il va pas falloir trop essayer de faire la maligne.

– Non, effectivement, concédé-je lentement. Le micro est resté actif pendant tout ce temps.

– Mon Dieu ! lance Tate, les yeux au plafond.

Puis, soudain, en me regardant d'un air sidéré :

– Mais, que faites-vous donc ici ? Et... avec votre chat ?

Je sens ses yeux passer sur mes cheveux mouillés de la douche. Oui, il a compris que j'ai passé la nuit à moins de vingt mètres d'ici.

Aïe !

Heureusement, nous sommes interrompus par Jonas qui sort de son bureau, en ayant terminé avec le fameux Michael. Tate, Maximus et moi le regardons avec inquiétude, attendant le verdict.

– OK, c'est bon, Michael a signé le contrat, grogne-t-il.

– Super ! m'exclamé-je.

Tate lâche un long souffle en gonflant les joues.

– Il m'a assuré qu'il avait même trouvé la scène plutôt comique, reprend Jonas. Enfin, je n'y crois pas. Il a juste été poli, voilà tout.

– Comique ? Ah, mon petit Maximus, t'as fait rire Michael, t'es un vrai petit clown, toi, non ? fais-je légèrement, tentant de détendre l'atmosphère.

– Meow ! répond gaiement Maximus, juste avant de s'échapper vivement de mes mains, et de filer dans le couloir, disparaissant dans les profondeurs de la maison à la recherche de nouvelles aventures.

Jonas le suit du regard, stupéfait, puis se tourne vers moi, les yeux bouillonnants. Je hausse les épaules avec un petit sourire en coin :

– Eh, ça va, tout est bien qui finit bien, non ?

9. Le revers de la médaille

L'atmosphère s'est alourdie. Je comprends que Maximus ait déguerpi dès qu'il a pu. J'aimerais pouvoir faire la même chose, coincée que je suis entre le regard excédé de Jonas, et celui indigné de Tate. Mais je crois que ça passerait mal, de détalier dans le couloir pour grimper dans les rideaux et me faire les griffes sur les accoudoirs du canapé.

– Je peux vous offrir un café ? fais-je en haussant les sourcils, l'air de rendre la situation plus anodine qu'elle ne l'est. Un bien serré pour toi, euh... vous, monsieur Gallagher, et, vous, monsieur Tate ? Allez, laissez-moi deviner : un double crème, ça vous ressemble. Je file à la cuisine m'en occuper.

Je souris de toutes mes dents.

– Vous vous en occupez ? lâche un Tate ahuri.

Il regarde Jonas d'un air scandalisé et interrogatif, sur le mode : « Elle se croit chez elle ou quoi ? » M. Gallagher ne fait pas le fier pour une fois. Je le surprends à éviter le regard de son intendant, prêt à changer de sujet dès que ça paraîtra moins louche.

Tate a un certain ascendant sur Jonas. Comme si ce dernier n'osait enfreindre certains codes ou certaines règles. Et cette petite vulnérabilité le rend très mignon d'un coup.

En revanche, je comprends très vite que le retour anticipé de Tate signifie aussi un changement majeur pour mon quotidien. Je m'imagine mal pouvoir rester ici. Et ça, ça ne sent pas bon pour moi : je n'ai aucun plan B ! Un poids alourdit ma poitrine.

– Mademoiselle Jones, reprend Tate d'un ton pincé, mais plus amène, si vous insistez, je ne suis pas contre votre proposition de café. Même si ça

contredit tous les usages de la maison. Et, effectivement, vous avez bien deviné, un double crème ce sera parfait. En revanche, je désirerais vous voir pour discuter de votre embauche et du cadre de vos attributions professionnelles, que nous puissions éventuellement signer votre contrat.

« *Éventuellement* » ?! Mince, ça ne sonne pas très bien, ça.

– Oui, bien sûr, monsieur Tate, réponds-je.

Après un bref regard pour les deux hommes, je m'éclipse vers la cuisine. Je résiste à l'envie de faire des dessins avec la mousse de lait sur la tasse de Tate, et je dépose tout ça sur un plateau que je m'apprête à apporter. C'est alors que les deux hommes apparaissent.

– Merci, mademoiselle Jones, dit Jonas en prenant son café. Je vais vous laisser seule avec M. Tate qui saura vous introduire aux affaires en cours sur le domaine.

– Oui, monsieur Gallagher. À tout à l'heure.

– À bientôt, répond-il.

Tate m'invite à m'asseoir de l'autre côté du bar de la cuisine. C'est sûr que ce n'est pas la même ambiance qu'avec Jonas ! En même temps, j'ai gagné en cordialité ce que j'ai perdu en sarcasme. Il m'explique en détail les tenants et aboutissants du poste, et les projets en cours ou inachevés du domaine. J'acquiesce beaucoup, et fais gentiment semblant de découvrir des choses que je savais déjà, à force de sillonner l'endroit depuis quelques jours. Je me replace dans la position de la jeune diplômée sortant de l'école devant convaincre un employeur, même si je pensais que cette partie du boulot avait déjà été faite depuis Boston.

– Très bien, mademoiselle Jones, conclut Tate d'un air détaché. Je pense que nous pouvons d'ores et déjà convenir que vous commencez demain matin, comme prévu initialement.

– Merci, monsieur Tate, fais-je, soulagée. Vous ne serez pas déçu.

– J'y compte bien, précise-t-il.

– Et moi donc ! m'écrié-je en riant, mais Tate ne partage pas ma bonne humeur.

– J'oubliais, reprend-il.

- Oui ?
- Quelle est votre adresse ? Il faut que je la note pour les déclarations administratives.
- Euh... bredouillé-je. Comment dire ? J'ai eu quelques soucis d'hébergement à mon arrivée dans la région. Je suis encore en quête d'un endroit stable.
- Ce n'est pas grave si ce n'est pas une adresse définitive, mais il faut bien que j'écrive quelque chose, insiste-t-il. Où résidez-vous depuis votre arrivée ?
- Je... Je...

Je ne peux pas décemment lui dire que je squatte ici ! Enfin, surtout pas sans l'aval de Jonas, et vu sa réaction tout à l'heure, je ne pense pas que ce soit une très bonne idée.

- Je... Je suis à l'auberge de jeunesse, mens-je en balbutiant.
- Dont l'adresse est ? presse-t-il, stylo prêt à écrire.
- Euh... je ne suis plus sûre. Je ne la connais pas par cœur. Attendez, je vais regarder.

Je sors mon portable, tape « Auberge de jeunesse » dans le champ de recherche, et prie pour qu'il y ait une réponse dans les environs. Ça met une plombe à charger... Mince, dépêche-toi ! Tate commence à me fixer en plissant des yeux méfiants. Soudain, ça s'affiche. J'ai de la chance : il y en a une non loin du centre-ville.

- C'est au HI Hostel, 1434, Second Street.
- À Santa Monica ?
- Oui, lui réponds-je d'un ton assuré.

Il note scrupuleusement les informations que je lui donne. L'entrevue est maintenant terminée, et nous nous levons. Il me serre la main, et s'absente, partant travailler dans son bureau au bout de l'aile ouest.

Bon, il ne me reste plus qu'à appeler l'auberge de jeunesse pour voir s'il reste des chambres !

Je sors mon portable pendant que je retourne discrètement à ma chambre rassembler mes affaires, tentant d'effacer toutes les traces de ma présence. Ça

répond rapidement. Je prie pour que ça se passe bien. Par chance, ils ont des lits de libres ! Bon, c'est dans le grand dortoir, mais moi, ça ne me dérange pas du tout. En revanche, mauvaise nouvelle : pas de chat admis. J'aurais dû m'en douter. Et ce n'est pas le couple Gallagher-Tate qui va me garder l'animal en lui faisant des petits câlins le matin au petit déj.

Maximus, mon petit Maximus, tu es si petit, et tu causes des ennuis dix fois plus gros que toi !

Je jette en vrac dans mon grand sac à dos tout ce qui traîne : gilet, chaussettes, trousse de toilette, bouquin, flacon de shampoing et gant de toilette encore mouillé. J'embarque tout ça à l'extérieur de la chambre, et pose le bagage par terre contre le mur. J'essuie la sueur de mon front avec le dos de la main, et je sais que je ne fais que retarder le plus gros souci. Tiens, d'ailleurs, le voici qui arrive : trotinant gaiement avec son nez en l'air, semblant inspecter les environs comme le maître des lieux, Maximus bien évidemment.

– Qu'est-ce qu'on va faire de toi ? Je n'ai pas envie d'avoir à te renvoyer chez Phoebe, dans le froid, là-bas.

– Mmriou ? fait-il, l'air interrogatif, se frottant sur mes mollets.

– Je dois changer de maison, et là où je vais ils n'acceptent pas les petits monstres comme toi.

– Prrrr ?

– Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te mettre au chenil. Promis, lui fais-je en le grattouillant derrière l'oreille.

– Me-e-ow.

– Tu as raison. En fait, l'idéal, ce serait que quelqu'un puisse t'héberger pour quelque temps, d'ici à ce que je trouve un appartement. Quelqu'un de gentil, qui n'habite pas trop loin, plutôt célibataire, et à qui je peux demander ce genre de service.

– Mraaaw !

– Mais oui ! C'est une idée de génie ! m'écric-je.

Bien sûr, comment n'y avais-je pas songé plus tôt : Andrew !

– Je savais bien qu'on forme une super équipe toi et moi ! dis-je à Maximus en me baissant tandis qu'il saute sur mon bras et s'installe sur mon épaule.

Il se frotte le museau contre mon oreille. Ça me chatouille et me fait rire. Je sors mon portable et compose le numéro d'Andrew.

- Allô Lula ? fait sa jolie voix.
- Coucou Andrew, comment ça va ?
- Toujours bien quand tu me parles, badine-t-il.
- Arrête de faire ton charmeur ! le charrié-je en riant.
- C'était sincère.
- Eh bien peut-être que tu vas changer d'avis...
- Ah oui ? Je ne vois pas comment.
- Tu sais, tu me disais que si j'avais un souci, je ne devais pas hésiter à t'appeler. Est-ce que la proposition tient toujours ?
- Bien sûr ! Si je peux donner un coup de main, c'est avec plaisir.
- En fait, c'est pour reprendre ta proposition d'hébergement.
- Tu veux venir dormir à la maison une ou deux nuits ? Tu es la bienvenue.
- Non, non, je ne veux pas être un poids. D'autant plus que je ne sais pas pour combien de temps je serai en transit. En revanche, j'ai là un petit locataire très sympathique qui serait ravi de retrouver son grand copain Andrew avec qui il s'amuse tant.
- Ah, je crois que je vois où tu veux en venir...
- Maximus serait très touché si tu acceptais de l'héberger quelque temps.
- Il serait touché ? Et quelle serait la réaction de sa maîtresse ?
- La reconnaissance infinie ! La gratitude universelle ! Et je peux t'apprendre la recette top secrète de mes lasagnes aux aubergines. Elles sont véritablement fabuleuses, et rien que pour ça, je pense que tu devrais accepter. Enfin, ce n'est que mon avis. Conseil d'amie.

Il éclate de rire.

- Tu n'as pas besoin d'en faire autant : je suis très content d'accueillir le chaton. En revanche, je ne suis pas là la journée la plupart du temps. Mais je peux lui donner double ration de câlins le soir en rentrant.
- C'est exactement ce que je voulais entendre ! C'est génial ! Merci beaucoup Andrew, tu m'enlèves une sacrée épine du pied.
- Et tu es sûre que tu ne veux pas l'accompagner ? Je peux te faire une vraie petite place sur le canapé du salon, tente-t-il de nouveau.
- J'apprécie énormément la proposition, mais il ne vaut mieux pas pour l'instant. J'ai tellement de choses à gérer en même temps...

- Comme tu voudras. Tu me l’amènes quand, la bête sauvage ?
- D’ici une heure, ça ira ? Tu es chez toi ?
- C’est juste mais ça va. Après, je dois partir donner un cours à une dame de 60 ans très gentille.
- Je serai à l’heure, promis.
- Super, à tout !

Je raccroche, vraiment soulagée. Finalement, les choses vont plutôt dans le bon sens, non ? Mais soudain, je me retourne et je sursaute : là, devant moi, accoudé au mur, Jonas qui me regarde attentivement, mais d’un air lointain, presque moqueur.

- Tu pourrais prévenir ! lui lancé-je.
- De quoi ? De me promener dans les couloirs chez moi ?
- Tu m’espionnais ?
- Je pensais que c’était ton truc à toi, l’espionnage ?
- La curiosité n’est pas toujours un vilain défaut, argumenté-je. C’est comme ça qu’on fait de grandes découvertes.
- Justement, je viens d’en faire une, dit-il d’un ton froid.
- Ah oui ?
- Tu as l’air très contente de partir d’ici. Et plus encore quand tu es au téléphone avec Andrew.
- Tu es jaloux ? lui lancé-je en plissant des yeux, le cœur bouillant.
- Comment veux-tu que je sois jaloux ? Nous n’avons pas de relation. Je note simplement que tu passes facilement d’un homme à l’autre, persifle-t-il.
- Tu es mesquin ! Il n’y a absolument rien entre lui et moi.
- Enfin, vous êtes suffisamment proches pour qu’il te garde ton chat après un simple coup de fil.
- J’aurais très bien pu te demander à toi de le garder, mais je tiens à ce qu’il reste du côté des êtres qui sont... comment dit-on ça ? réfléchis-je faussement... ah oui, c’est ça : en vie !
- J’aime cet animal autant qu’il m’aime, déclare Jonas placidement. C’est lui qui a commencé à me détester. Je crois d’ailleurs qu’il veut ma mort. Et je ne tiens pas à lui faire ce plaisir.
- Tu exagères : il t’adore ! Enfin, il raffole déjà de tes lacets. Il faut bien qu’il commence par quelque chose, lui rétorqué-je d’un ton cinglant. C’est peut-être la partie de toi qui est la plus tendre.

- Ce n’est pas ce que tu disais l’autre soir...
- Comme quoi il arrive à tout le monde de se tromper.
- Tu as raison. Moi également. Cette histoire de contrat n’aurait jamais dû avoir lieu. Heureusement qu’aujourd’hui c’est officiellement terminé.

Le salaud ! Il dit ça d’un ton si détaché. Comme si ça ne lui faisait rien du tout.

En pensant ça, je me rends compte tout à coup qu’à moi ça fait *quelque chose*... Est-ce que je me disais qu’il pouvait commencer à y avoir un truc entre nous ? Je remarque que j’ai une grosse boule dans la gorge et que je me retiens de pleurer. Mais hors de question de lui faire ce plaisir ! Je fais la fière et garde le sourire. Il me lance un regard noir. C’est un vrai combat qui se déroule entre nous.

- D’ailleurs, mademoiselle Jones...
- *Mademoiselle Jones* ? l’interromps-je.
- Oui. Je me demande si c’est réellement une bonne idée que vous et moi nous nous croisions de nouveau.
- Comment ? Je ne comprends pas ? fais-je, un peu paniquée.
- Les meilleures relations professionnelles sont celles qui ne sont pas embarrassées par les tracas privés. Dans notre cas, je crois que c’est trop tard. Probablement irréparable.
- Comment ?! Je ne suis pas sûre de bien comprendre, Jonas, articulé-je lentement, me sentant trembler.
- *Monsieur Gallagher*, reprend-il. Au contraire, vous êtes une personne brillante, et je suis certain que vous avez très bien compris. Je dirai à Tate qu’il peut chercher une nouvelle paysagiste dès aujourd’hui. Le parc va devoir encore rester en friche d’ici à ce qu’on trouve quelqu’un ! Vous nous aurez fait perdre du temps, mademoiselle Jones. Je vous souhaite une excellente fin de journée.

Il se retourne, et disparaît.

Non, ce n’est pas vrai ?!

Ça n’est pas *vraiment* en train d’arriver ?

Une immense vague de froid me submerge. Une pierre glacée a remplacé mon cœur.

Je le savais. Je le *savais* : il se venge car il m'a vue joyeuse de quitter la villa, heureuse de revoir Andrew. Il n'a pas supporté. Il n'a pas supporté parce qu'il a un ego démesuré, trop grand pour ses épaules de grand propriétaire de mon cul ! Et puis, il a fait ça de manière tellement cruelle, comme si ça lui faisait *plaisir* de me mettre à la rue et sans travail.

C'est le pire enfoiré de l'histoire des enflures !

Je pose une main sur le mur, tâchant de garder l'équilibre. Ma respiration est courte et rapide. J'ai du mal à reprendre mon souffle. Je me sens si bête. Si idiote. Comment ai-je pu... ? Car à bien y penser, ne suis-je pas, moi, la seule fautive dans cette histoire ? Car c'est bien moi qui ai accepté de coucher avec mon patron. *Évidemment* que ça ne pouvait que mal se terminer !

Qu'est-ce que je m'imaginais ?!

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

Également disponible :

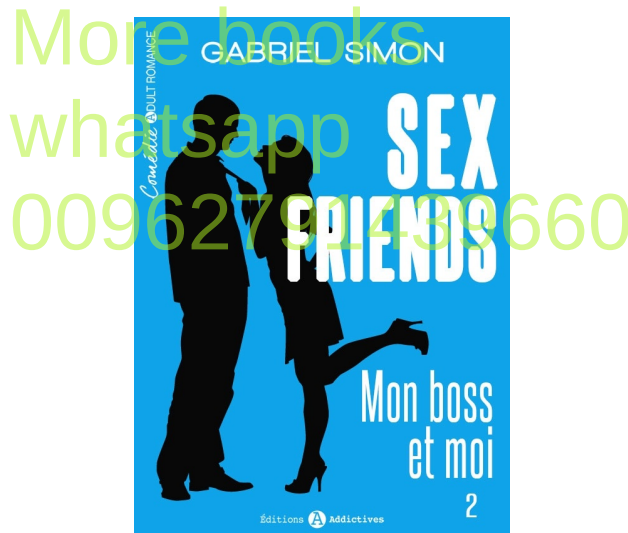
Sex friends – Mon boss et moi, 2

Quand Lula arrive à Santa Monica, tout commence mal... mais alors très mal ! Elle se perd dans les rues, un autre locataire a signé le bail de l'appartement où elle devait loger et elle ne connaît personne...

La jeune femme n'a pas d'autre choix que de demander de l'aide à son nouveau patron : Jonas Gallagher. Mais ce dernier n'a pas l'air enchanté à l'idée de les accueillir, elle, ses valises et surtout Maximus, le chaton adorable mais légèrement turbulent qui l'accompagne partout.

Jonas se laisse finalement attendrir et accepte de l'héberger « pour une nuit seulement ». Il ne sait pas encore que cette nuit va bouleverser son univers bien ordonné !

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *Forever you* de Rose Becker

FOREVER YOU

Volume 1

More books

whatsapp

00962791439660

1. Le garçon aux yeux noirs

– Grace...

Ma meilleure amie m'assène un coup de coude dans les côtes. Le regard fixé sur le révérend, j'essaie de l'ignorer. Ce n'est pas le moment. Nous sommes dans une église, au milieu d'une cérémonie commémorative. Mais Anna n'en démord pas. À nouveau, elle m'expédie son coude pointu dans les flancs.

Elle veut m'empaler ou quoi ?

– Tu as vu ? insiste-t-elle de son ton de sergent-major.

Anna peut être très autoritaire quelquefois – un vrai petit chef en veste de tweed Chanel et escarpins Louboutin.

– Quoi ? murmure-je, embarrassée.

J'essaie de rester discrète, assise sous l'un des vitraux. En jean et fin pull noir, mes longs cheveux châtons attachés avec une pince, je me fonds parmi la foule des invités aux robes et aux costumes sombres. Anna, elle, n'a pas concédé cet effort : on ne voit qu'elle dans sa courte robe rose pâle et ses talons aiguilles rouges, assortis à ses lèvres carmin. Je me demande ce qui lui est passé par la tête. Certes, elle a toujours aimé se faire remarquer partout où elle passe, mais son attitude me choque un peu, aujourd'hui.

– Taylor ! me précise-t-elle, excédée.

Si ses yeux bleus pouvaient lancer des éclairs, son ex-petit ami serait foudroyé sur-le-champ. Me tordant le cou, je jette un coup d'œil au capitaine de notre équipe de football. Pour une fois, il ne ressemble pas au beau gosse désinvolte et frimeur qui fait des ravages dans les couloirs du lycée. Écrasé par l'ambiance de plomb qui règne entre les murs de l'église, il garde la tête

baissée, l'air concentré. Je remarque alors la fille serrée contre lui.

Ah, ça y est. Je vois le problème.

– Il est venu avec cette garce de Jenny Cazutti, enchaîne Anna, les poings serrés par la colère.

Je lui coule un regard désolé avant que Lexi, à ma gauche, ne se penche vers nous.

– Taisez-vous, toutes les deux ! nous morigène-t-elle, en nous gratifiant d'un regard courroucé par-dessus ses lunettes à grosse monture bleue.

Très gênée, j'enfonce la tête dans mes épaules tandis que nos voisins nous jettent des coups d'œil désapprobateurs. Indifférente à ces considérations, Anna sort son téléphone de son sac à main, sans doute pour actualiser son statut Twitter. Et Lexi a beau la poursuivre de son regard noir, Anna continue à s'épancher sur son compte.

Chagrin d'amour 2.0

– Arrête, chuchoté-je. Tu ne peux pas attendre que la messe soit terminée ? Pense à la famille Hunter...

Anna fait la moue, mais range son appareil avec un soupir. J'ai l'impression qu'elle n'est pas tout à fait elle-même. Mais n'est-ce pas notre cas à tous, depuis une semaine ? Coincée entre mes deux amies, je me concentre sur la cérémonie. Élus locaux, professeurs de notre lycée privé, habitants et élèves, tous sont venus en signe de soutien à la famille, installée au premier rang. Dean Hunter, le fils aîné de l'homme le plus riche et puissant de San Marina Beach, n'a-t-il pas disparu ? Chacun connaît son père, Robert Hunter, le multimilliardaire à la tête d'une chaîne d'hôtels de luxe célèbre dans le monde entier.

Je l'observe pendant que le pasteur poursuit son office, nous invitant à prier pour que Dean sorte sain et sauf de cette épreuve. Le jeune homme de 23 ans s'est volatilisé une semaine plus tôt. Et j'ai été la dernière personne à l'avoir vu, plus mort que vif. Je frissonne tandis que son père regarde droit devant lui, sans imiter les invités en train de ployer la nuque en signe de recueillement. Il

ne bouge pas, les lèvres pincées, le regard métallique. Comme s'il refusait de prier.

À ses côtés, sa superbe femme joint les mains après avoir essuyé une larme sur sa joue. Mon cœur se serre pour cette mère privée d'un de ses fils. J'imagine l'état de maman si moi ou ma sœur venions à disparaître. Elle perdrait la tête ! Mais Monica Hunter contient ses pleurs et redresse fièrement le menton en se signant, impeccable dans un tailleur noir haute couture, agrémenté de plusieurs rangs de perles. Je me tourne alors vers le dernier membre de la famille.

Noam.

Près de sa mère, il offre un visage hermétique. Impossible de savoir ce qu'il pense ou ressent. Je discerne seulement un rictus de rage au coin de ses lèvres. Mais Noam Hunter n'est-il pas toujours en colère ? Il semble en permanence sur le point d'implorer. Dans la même classe que moi, il est le meilleur dans toutes les matières... au grand dam de Lexi, qui n'arrive pas à le battre malgré son travail acharné. D'autant que Noam arrive tous les matins les mains dans les poches. Insolent envers les professeurs, inaccessible face aux autres élèves, il rend toutes les filles folles de lui.

Toutes, sauf moi.

Je détaille ses traits réguliers, son nez droit, ses mâchoires décidées, ses lèvres charnues... Mais, le plus remarquable chez lui reste ses yeux. Ils sont très particuliers, d'un noir si sombre qu'on ne peut discerner prunelle et iris. C'est comme une nuit sans fin, une nuit furieuse, dans laquelle on pourrait se perdre – à nos risques et périls.

Je répète qu'il ne m'intéresse pas. Du tout.

Face aux larmes de sa mère, il pose une main sur son bras comme s'il cherchait à lui communiquer sa force. Lui reste stoïque dans l'épreuve. Était-il proche de son frère ? Je l'ignore. Je ne sais presque rien de Noam Hunter. Il n'est pas du genre à raconter sa vie ou à se fendre d'une confidence. D'une nature sauvage, frondeur et indiscipliné, il n'a pas vraiment d'amis à l'école. Par choix.

Concentrée sur Noam, je n'écoute plus le sermon du révérend Burke. À son attitude, je le devine très affecté par la disparition de Dean. Ses poings serrés, sa façon d'ignorer les invités derrière lui et sa rage alors qu'il fixe l'autel le trahissent. Pour ma part, je ne connaissais pas vraiment Dean Hunter, de six ans mon aîné et étudiant en médecine. Je n'aurais même jamais croisé sa route s'il n'était pas sorti avec Anna durant les trois semaines précédant sa disparition. Leur relation n'était pas sérieuse et mon amie ne semble d'ailleurs guère affectée.

– Dean n'a pas donné signe de vie depuis sept jours, continue l'officiant, dont la voix résonne sous les voûtes. À travers lui, ce sont toutes les familles de San Marina Beach qui sont privées d'un fils. Et personne ne trouvera le repos tant que nous n'aurons pas retrouvé Dean, l'un des éléments les plus brillants, les plus intelligents et les plus dévoués de notre communauté.

Noam se mord soudain la lèvre comme s'il se retenait d'intervenir. À l'évidence, il n'est pas d'accord avec les propos du révérend. Son père lui lance un coup d'œil furieux – ce qui ne semble pas l'affecter outre mesure. Noam soutient au contraire son regard sans ciller, droit comme un soldat au garde-à-vous. Durant une seconde, j'ai l'impression qu'une dispute va éclater... mais Monica s'agite et la joute s'interrompt.

Bizarre...

Et c'est à ce moment que Noam se retourne. Son regard de braise balaie la foule, scrutant chaque visage avant de s'arrêter sur... moi. Je me fige, tétanisée et incertaine. Mais aucun doute. C'est moi qu'il fixe de ses yeux véneneux. Prise au piège, je ne respire plus. Quelque chose naît entre nous. Quelque chose d'intense, qui se passe de mots. D'un regard, il me transmet son indignation, sa révolte, sa douleur. J'en suis transpercée. Le temps s'arrête. Je voudrais l'aider, lui sourire, mais ce garçon m'inquiète et m'effraie autant qu'il m'attire. Et déjà, il se détourne.

Touchée, coulée.

Mon téléphone vibre au fond de ma poche pendant que le pasteur conclut

son office et que les gens commencent à remettre leur veste pour se diriger vers la sortie. Plongeant une main dans ma poche, je jette un discret coup d'œil à l'écran.

[C'était quoi, ça ?]

Ma meilleure amie est immobile à côté de moi, les mains croisées en signe de recueillement. Tu parles ! Elle tient son iPhone caché ! Je range mon appareil dans mon sac en cuir brun... quand un autre message arrive.

[Avec le beau ténébreux...]

Je déglutis avec peine, les paumes moites. Je prends garde à ne pas croiser le regard de la *cheerleader*. Mon téléphone vibre encore. Étouffant un soupir, je me penche vers l'appareil... mais l'attaque ne vient pas d'Anna !

[OMG !! Tu as une touche avec NOAM HUNTER !!!!]

Voilà que Lexi s'y met aussi !

– N'importe quoi ! chuchoté-je, dans l'espoir qu'elles m'entendent toutes les deux.

C'est peine perdue. En plus, Anna a entendu le petit « bip » de mon téléphone. Et elle le fait savoir avec un nouveau SMS :

[C'était Lexi ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?]

Je lève les yeux au ciel.

– Vous êtes juste à côté de moi ! dis-je, agacée et bien embarrassée par tout ce remue-ménage. Vous ne pouvez pas arrêter avec vos SMS ?

La réponse d'Anna ne se fait pas attendre :

[Non. Je te harcèlerai, je te poursuivrai, je ferai de ta vie un enfer jusqu'à ce que je sache ce qui se trame entre ce dieu et toi.]

Je me retiens de pouffer de rire. Et Lexi en rajoute une couche :

[Tu as vu le regard qu'il t'a lancé ?]

Je hausse les épaules avec un air détaché. Si j'ai vu ? Il m'a clouée sur place ! Mon cœur bondit en repensant à ses yeux noirs braqués sur moi. J'éprouve même une petite brûlure, comme s'ils avaient laissé une légère cicatrice sur ma peau. Soudain, je perçois une nouvelle vibration, mais je ne découvre aucun message sur mon portable. Et me tournant vers mes deux copines, je comprends qu'elles sont en train d'échanger des SMS. À mon sujet. Juste à côté de moi.

– Surtout, faites comme si je n'étais pas là !

Anna m'adresse un sourire radieux :

– C'est ce qu'on fait !

– Pauvre garçon...
– Un jeune homme si bien...
– Je vais aller dire quelques mots à Monica. Je n'ose même pas imaginer dans quel état elle se trouve.
– Tu crois qu'il est mort ?

En me levant, je ramasse mon sac et passe la bandoulière par-dessus ma tête au milieu des pronostics inquiets. La cérémonie est terminée. Les habitants de la ville ont pu allumer une bougie, et une centaine de petites flammes brillent devant l'autel, éclairant une photo en grand format de Dean. Posé sur un trépied en bois, le tirage fait face aux bancs à présent déserts. Je contemple la photo du frère de Noam. Châtain aux yeux noisette, il ne ressemble pas à son cadet, malgré un air de famille. Ses traits sont moins fins, mais il semble beaucoup plus gentil que Noam.

Anna et Lexi s'éloignent déjà dans la nef, parlant à voix basse dans le brouhaha général. Chacun veut présenter ses encouragements à la famille Hunter. Désormais seule, je peux laisser libre cours à mes émotions – et libérer cette peur, mêlée de chagrin, qui m'étreint depuis une semaine. Je ne bouge pas, hypnotisée par le regard franc de Dean. Il ne ressemblait pas à ça la

dernière fois que je l'ai vu. Il était couché par terre, sur la pelouse du stade. La chemise maculée de sang. Je ferme les paupières. C'était peut-être un cauchemar, après tout ? Peut-être que cette nuit n'a pas vraiment existé ?

– Ridicule, hein ?

Une voix grave, aux pointes agressives, me tire de ma réflexion. Je manque de décoller du sol, une main plaquée sur le cœur. Et Noam apparaît devant moi, en jean et blouson noir.

– Je t'ai fait peur ? se moque-t-il, un sourcil arqué avec ironie.

– Non... je... non, non...

Mon visage prend feu lorsque je croise ses yeux sombres, si perspicaces qu'ils ne laissent rien passer.

– Désolé, me lance-t-il, paumes ouvertes devant lui.

Il n'en a pas l'air, pourtant... Mais son petit sourire s'efface lorsqu'il désigne la photo de son frère du menton.

– C'est ridicule, tu ne trouves pas ? répète-t-il.

– Eh bien...

Je perds tous mes moyens. Noam Hunter est en train de me parler. À moi. Grace Adams. La fille avec laquelle il n'a pas dû échanger deux mots durant l'année.

– Cette photo grotesque, comme s'il était déjà mort, enchaîne Noam, mordant. Et cette cérémonie larmoyante où tout le monde vient seulement pour se faire voir de mon père...

Son ton est si dur que je reste désarmée. Il paraît tellement en colère ! Ce garçon brûle de l'intérieur. J'ai presque la sensation qu'en approchant ma main de sa peau, je pourrais m'enflammer aussi. Nos regards se captent pour ne plus se lâcher. Et je sens la même connexion que tout à l'heure, inexplicable, intense. Malgré la fraîcheur qui règne dans l'église, je suis prise d'une bouffée de chaleur...

– Un beau ramassis d’hypocrites ! lâche Noam à mi-voix.
– Certains s’inquiètent peut-être vraiment pour Dean, tenté-je dans l’espoir de l’apaiser.

Mais il lâche un rire sans joie.

– Tu crois ? Pourtant, personne n’a rien vu. Personne ne sait rien. Personne ne parle. Dans cette ville où l’on ne peut pas faire un pas sans être observé et critiqué par ses voisins, un jeune homme de 23 ans peut disparaître dans la nature sans que personne puisse l’expliquer !

Il se tait soudain, comme s’il en avait trop dit. Et il se mord la lèvre – cette bouche si sensuelle que je m’efforce de ne pas la détailler avec trop d’insistance. Je tente de regarder ailleurs.

L’église se vide et les gens refluent vers Robert et Monica Hunter, sur le parvis. Ils serrent des mains à la chaîne en recueillant des témoignages de sympathie. Anna et Lexi se sont évaporées dans la foule, à l’instar de Taylor et de sa petite copine. Seule face à Noam, je cherche ses yeux noirs. Je voudrais les croiser encore, même s’ils m’électrisent.

S’appuyant à une colonne en pierre, il se penche vers moi.

– Écoute, Grace...

– Waouh ! m’exclamé-je, émerveillée. Tu connais mon prénom ?

Non.

Nooon...

Je n’ai pas dit ça à voix haute !

Un sourire sincère éclaire le visage de Noam pour la première fois.

– On est dans la même classe, je te rappelle ! se moque-t-il.

Rouge jusqu’à la racine des cheveux, je rêve que le sol m’avale et me digère... Mais je reste devant lui comme une idiote. Coupant court à mon malaise, il jette un coup d’œil à ses parents, en pleine discussion avec le maire

et son épouse. Le regard trouble, il effleure alors mon coude du bout des doigts. Et je reçois une décharge électrique. Dans les cent mille volts. Facile.

- Je voulais te parler, lâche-t-il gravement.
- À propos de Dean ? deviné-je sans peine.

Il hoche la tête.

- Tu es la dernière personne à l’avoir vu en vie, me rappelle-t-il.

Il paraît soudain si fébrile, si... habité. Il semble résister à l’envie de m’attraper par le poignet, retenant à peine son geste.

- Tu pourrais me dire ce qui s’est passé ?

J’hésite, mal à l’aise.

- J’ai déjà tout raconté à la police.
- Je sais. Et je me doute que tu n’as pas envie de revivre ces moments, mais j’ai besoin de l’entendre, Grace. Je veux savoir ce qui est arrivé. Précisément.

Je ne dis rien, la gorge nouée. Mais son visage est marqué par une telle inquiétude, une telle soif de vérité que je ne peux résister. J’acquiesce malgré mes réticences, debout devant le banc en bois. Une odeur d’encens et de cire chaude flotte autour de nous, embaumant toute l’église.

- Je ne sais pas par où commencer, avoué-je.

Noam fait un pas vers moi, de plus en plus proche. Je peux sentir son parfum, boisé, simple et viril, et sa chaleur. Il irradie presque – à moins que ce ne soit moi ? Je croise ses yeux ébène, dilatés par l’impatience, l’incertitude et le chagrin. Car il souffre. C’est évident. Et c’est un crève-cœur.

- Dis-moi seulement ce que tu as vu.

Puis, plus bas :

- Je t’en prie.

Au début, je cherche un peu mes mots. J'ai l'impression de raconter la scène d'un film, une scène que je n'aurais pas vraiment vécue. Peut-être est-ce un moyen de mettre à distance l'horreur de cette nuit ?

– C'était le soir de la fête du printemps, commencé-je, la voix cassée. Le bal était presque fini et je cherchais Anna et Lexi. Je suis sortie hors de la salle après avoir fouillé les vestiaires et je me suis dirigée vers le stade. Nous allons souvent discuter là-bas, derrière les gradins.

Noam accueille ma précision d'un hochement de tête, m'encourageant à continuer d'un signe.

– C'est là que je l'ai vu. Ton frère. Je l'ai reconnu dès que je me suis approchée.

J'avais déjà eu l'occasion de le voir à deux ou trois reprises, de loin, lorsqu'il venait chercher son frère cadet dans sa voiture blanche. Plongée dans mes souvenirs, je me tais, redoutant de blesser Noam. Mais ses yeux flamboient en quête de réponses. Je ne peux plus reculer.

– Au début, j'ai seulement vu une forme. Il faisait noir, alors je me suis rapprochée. J'ai d'abord cru qu'un élève était ivre mort sur la pelouse, ou un truc du genre. Et puis, j'ai vu le sang...

– Dean était blessé au ventre, c'est ça ? m'interroge Noam avant que je ne flanche.

Il a sûrement déjà lu le rapport de police. Mais il veut l'entendre de ma bouche. Captant mon regard, il plonge en moi, à la recherche de la vérité. Il presse mes doigts entre les siens. Nous sommes tous les deux surpris par son geste, mais il insiste :

– Parle, Grace.

– Il était couché sur le flanc et sa chemise était couverte de sang. Il avait une plaie au ventre. Ça saignait beaucoup.

Je revois le corps de Dean, à terre, sa main crispée sur son ventre. Je revois le sang. Mais ça, Noam n'a pas besoin de le savoir. Qui voudrait écouter ce genre de détails morbides ? Je les garde pour moi, pour la police, pour mes

cauchemars.

– Il était encore conscient ? m’interroge-t-il dans un souffle.

Son haleine fraîche caresse ma joue tant nos visages sont proches. Voudrais-je lui échapper que je ne le pourrais pas. Nos bouches se trouvent à quelques centimètres, créant entre nous une intimité troublante.

– Non. Il ne bougeait plus. J’ai essayé de l’appeler, mais je n’ai pas osé le toucher, continué-je. J’avais trop peur de lui faire mal. Il ne m’a pas entendue. Comme il n’a rien dit, j’ai pensé que...

Je voudrais être diplomate, mais ne trouve pas les mots.

– ... qu’il était mort, complète Noam, indéchiffrable.

J’acquiesce, impressionnée par sa maîtrise.

– Qu’est-ce que tu as fait, ensuite ? enchaîne-t-il.

– J’ai paniqué. J’aurais voulu rester avec lui, mais je pensais qu’il existait encore une petite chance de le sauver. Alors, je suis partie en courant. Je suis rentrée et je suis allée chercher l’un des chaperons du bal.

– Ça t’a pris combien de temps ?

– Je ne sais pas...

– Fais un effort, Grace !

Surprise par son ton sec, je hausse les sourcils, mais il s’excuse aussitôt.

– Je suis désolé. Je ne voulais pas te presser comme ça.

– Non, je comprends, lui assuré-je. Il s’agit de ton frère. Je serais dans le même état à ta place.

– Ça, je ne crois pas, ironise-t-il.

Un long silence s’installe entre nous. Il n’ajoute rien, sans s’expliquer davantage. Il serre seulement les dents, sans broncher, prêt à tout encaisser.

– J’ai dû mettre dix minutes pour trouver un chaperon et le ramener sur le terrain de foot.

– Dix minutes ! s’exclame Noam.

Il jure à mi-voix et passe les deux mains dans ses épais cheveux noirs, les ébouriffant avant de tourner sur lui-même. Il encaisse la nouvelle, les mâchoires contractées. Il ne tient plus en place.

– Je sais, c’est long, mais j’ai fait aussi vite que j’ai pu ! lancé-je, embarrassée.

– Ce n’est pas ça, Grace ! m’assure-t-il en revenant vers moi. Tu t’en rends compte, non ? Comment mon frère blessé à mort a-t-il pu disparaître en seulement dix minutes ? Ça ne tient pas debout !

– Tu as raison, acquiescé-je.

– Et tu n’as vu personne sur le terrain ?

Il insiste, cherchant une explication, un indice, n’importe quoi pour expliquer cette brusque volatilisisation d’un homme presque blessé à mort.

– Non. Il faisait noir, je te l’ai dit. Mais j’étais seule. Je crois.

Nous nous taisons tous les deux. Il n’y a rien à ajouter. Les bancs sont maintenant vides, à l’exception d’une petite mamie en train de prier, les mains jointes et les genoux à terre, face à la photo de Dean. Noam avait tort : une personne était sincère dans la salle.

– Dis, Grace...

La douceur dans sa voix me surprend.

– Tu penses qu’il est mort ?

Ma réponse ne tarde pas cette fois. Et je la prononce avec toute la force de conviction dont je suis capable :

– Je suis certaine que ton frère est vivant. Sans cela, nous aurions retrouvé son corps aux alentours du lycée.

Noam pose sur moi ses yeux sombres, où brille une petite lueur jusqu’alors inconnue : l’espoir.

– Tu es la première à penser comme moi.

– Tes parents croient qu’il est mort ?

– Oui. Ils ont perdu la foi au bout de quarante-huit heures.

Le fameux délai fatidique donné par la police en cas de disparition inquiétante.

– Mais il est encore vivant ! s'exclame Noam avec une telle force que sa voix résonne sous les voûtes. Je ne peux pas l'expliquer parce que je n'ai aucune preuve, mais je le sens. C'est mon frère. Il fait partie de moi.

Je lui rends son regard intense.

– Alors, tu devrais suivre ton instinct.

Il esquisse un vrai sourire.

– Merci, Grace...

À cet instant, son père l'interpelle depuis le parvis, interrompant notre discussion. D'un geste de la main autoritaire, il requiert sa présence à ses côtés. Immédiatement. Et Noam ne m'accorde déjà plus son attention.

– À bientôt ! me lance-t-il sombrement.

Et je le regarde partir, le cœur et les mains glacés, comme si le feu qui me réchauffait venait de s'éteindre.

2. Contrefaçon

[Alors ? Comment ça s'est passé avec le beau ténébreux ?]

Je découvre le SMS d'Anna alors que je suis installée au fond du bus. Prochain arrêt ? Le lycée ! Ma petite sœur Abby est déjà descendue à l'arrêt de son collège, me laissant la banquette pour moi seule. Et j'ai pris mes aises, étalant mes affaires sur le siège voisin : sac, bouquin écorné, classeur, trousseau de clés d'un kilo et demi... À force de faire ce trajet deux fois par jour depuis huit mois, je me sens un peu comme chez moi.

[Je ne vois pas du tout de quoi tu parles !]

J'appuie sur la touche d'envoi. La réponse fuse à toute vitesse.

[C'est ça, joue les innocentes ! Je t'ai très bien vue parler avec Noam à la fin de la cérémonie... Vous aviez l'air très, très proches.]

[*Love is in the air...*]

Je réprime un sourire avant de répliquer. Je dois néanmoins étouffer cette histoire tout de suite. Au lycée, la moindre rumeur peut devenir virale. Que se passerait-il si les gens venaient à s'imaginer que Noam et moi sortons ensemble ? Non seulement c'est faux – hélas ! –, mais Noam risquerait de très mal le prendre. Alors, adieu notre embryon d'amitié !

[N'importe quoi ! Tu sais bien que Noam ne sort avec personne !]

[Et toi non plus, ma pauvre. *Grace the Virgin.*]

[Arrête de me charrier avec ça ! J'attends simplement le bon garçon pour sortir avec lui. Ce n'est pas ma faute si je ne me jette pas sur tout ce qui porte un caleçon à vingt miles à la ronde...]

[Un boxer, ma chérie. S'il porte un caleçon, plaque-le.]

Et s'il a un slip, tue-le. Tu rendras service aux autres femmes.]

Dérangé par mes éclats de rire, le couple devant moi se retourner et me dévisage. Mais je reste concentrée sur mon écran. Ma meilleure amie est la fille la plus gonflée que je connaisse, en particulier avec les garçons. Véritable « bourreau des cœurs », elle n'a qu'à claquer des doigts pour que tous les mecs du lycée se jettent à ses pieds. Ils sont tous hypnotisés par ses jambes interminables, ses grands yeux azur et son assurance en béton armé. Je ne suis pas près de rivaliser avec elle !

[On s'éloigne du sujet, là ! Tu ne m'as toujours pas dit ce que le beau ténébreux faisait avec toi. Vous avez parlé de quoi ?]

[De son frère. Il voulait savoir ce que j'avais vu cette nuit-là.]

Pas de réponse. Une minute s'écoule. Puis deux, et trois. Je vérifie le niveau de ma batterie quand une petite sonnerie m'annonce l'arrivée d'un autre SMS.

[Ah, merde ! Désolée, je ne savais pas. On se retrouve au lycée, OK ? Bye ! XOXO]

Un peu déçue, je repose mon téléphone. Les échanges avec mes copines occupent tous les jours mon interminable trajet vers le lycée, car je n'habite pas dans les quartiers huppés autour de l'école. J'envoie alors un SMS à Lexi.

[T'es en route ?]

Sa réponse arrive une seconde plus tard.

[Peux pas te parler. La Colonel me surveille. À +]

La Colonel, alias M^{me} Davis, sa mère. Cette femme est pire qu'un maton ! Elle rêve que sa fille entre à Harvard et lui interdit presque tout en dehors des activités extrascolaires et des cours particuliers. C'est à peine si Lexi a le droit de traîner avec nous en dehors des cours. Avec un soupir, je range mon portable, impatiente d'arriver au lycée pour retrouver mes amies.

– Waouh !

Anna bat des mains au moment où je traverse la cour du lycée, juste avant le début des cours. Depuis la disparition de Dean, l'atmosphère a beaucoup changé. Tout le monde ne parle que du drame. Certains redoutent même qu'un tueur ne rôde à nos portes. Je presse le pas, oppressée, et remarque aussi Lexi, le nez dans ses bouquins pour réviser le contrôle de biologie.

– Ta tenue est canon ! s'exclame Anna.

Ma meilleure amie semble très bien gérer les récents événements – ce qui ne manque pas de m'étonner. Même si, parfois, j'ai l'impression qu'elle se force un peu à jouer son rôle de lycéenne populaire et désinvolte. Elle s'en sert peut-être comme d'une armure, après tout. Lexi, elle, préfère redoubler d'efforts dans ses études pour oublier. Elle bouquine encore plus qu'avant. C'est dire !

– Tourne-toi ! m'ordonne Anna.

Le sourire aux lèvres, je m'exécute dans ma jupe patineuse blanche, assortie à une chemise à petits pois bleu marine. Les yeux de mon amie brillent de convoitise. Mais existe-t-il plus grande *fashion victim* qu'Anna Mitchell ? Elle passe tout son temps libre dans les boutiques de Rodeo Drive à Los Angeles.

– Je veux savoir où tu l'as trouvée ! exige-t-elle, l'air grave.

– C'est un cadeau de ma grand-mère. Elle l'a achetée en France lors de son dernier voyage à Paris.

– Oh, merde ! enrage Anna. Il faudra quand même que tu me donnes l'adresse. Mon père y va cet été.

– OK. Pas de problème.

Je souris en sachant pertinemment que je n'en ferais rien. Je mens comme une arracheuse de dents. Non seulement ma grand-mère n'a jamais mis les pieds en France, mais elle est morte deux ans avant ma naissance. Quant à cette petite jupe, je l'ai cousue moi-même, grâce à mes talents de couturière. Je ne peux pas dépenser des fortunes dans les boutiques, alors j'essaie de faire

illusion avec mes propres créations. Et elles soutiennent plutôt bien la comparaison !

Encore un mensonge

Et ils sont nombreux...

– Quand vous aurez fini de parler chiffons, on pourra se concentrer sur la mitose et la méiose ? s'énerve Lexi, en levant le nez de son manuel.

– La *quoi* ?

Anna écarquille les yeux, comme si l'intello de la bande s'était mise à parler une langue extraterrestre.

– La division cellulaire, expliqué-je, taquine. Tu n'as pas révisé pour l'examen ?

– Le *quoi* ? se moque-t-elle, l'air de tomber des nues.

Lexi lève les yeux au ciel, à la fois catastrophée pour Anna et ses résultats en chute libre, et excédée par son attitude laxiste.

– Ne me dis pas que tu n'as pas appris les leçons ! s'enflamme-t-elle en remontant ses lunettes sur l'arête de son nez, son joli visage aux yeux bridés à moitié caché sous une épaisse frange. Ce contrôle compte pour 50 % dans notre moyenne du second semestre. Tu te rends compte des enjeux ?

Inaccessible à ce genre de considérations, Anna hausse les épaules et sort son poudrier Dior de son sac à main – car elle ne vient pas en cours avec un sac à dos, comme Lexi, ou une grosse besace, comme moi. Tous les jours, elle arbore un minuscule *it bag* griffé et pourvu d'un monogramme, où elle parvient à peine à caser son maquillage.

– Pas besoin d'avoir de bonnes notes pour une fille comme moi, nous assure-t-elle en apportant une retouche à son teint de porcelaine. Il suffit que je batte des cils, et j'obtiens tout ce que je veux !

Anna n'est pas vraiment la plus grande féministe du monde... Je secoue la tête, amusée, quand une sonnerie stridente stoppe son laïus, battant le rappel des troupes. Lexi se précipite aussitôt dans le couloir, et je lui emboîte le pas

pendant qu'Anna jette des œillades incendiaires à Steven, l'un des coéquipiers de Taylor sur le terrain de football.

En classe, je passe en revue tous les élèves. La plupart parlent de la cérémonie en hommage à Dean. Mais je constate qu'il manque « quelqu'un ». Une personne qui ne fait son apparition qu'une demi-heure plus tard, au milieu du cours de littérature anglaise.

Sans frapper à la porte, Noam entre dans la salle pendant que nous sommes penchés sur un chapitre de *La Lettre écarlate*. Son sac sur une épaule, il prend place au fond de la classe, à ma droite, m'offrant ainsi une vue imprenable sur son profil régulier et ses courts cheveux noirs. Plusieurs filles ont soupiré à son entrée – en particulier Gaby Rogers, qui le drague depuis le début de l'année.

Gaby Rogers et son 90C.

Je les hais tous les deux.

– Monsieur Hunter !

Le professeur se retourne, cessant d'écrire au tableau.

– Vous nous faites l'honneur de votre présence ce matin ? lance M. Hutchinson. J'en suis très flatté.

Toutes les têtes se tournent vers Noam, assis avec décontraction sur sa chaise, un coude sur le dossier, une jambe étendue dans l'allée. Il est tellement... cool. Je me retiens de soupirer à mon tour comme une midinette.

– Tout le plaisir est pour moi, s'amuse-t-il, ironique.

Des rires fusent, à commencer par celui d'Anna, qui papillonne des cils et croise les jambes, même si Noam a repoussé plusieurs fois ses avances. Notre professeur, lui, sourit. Il aime bien Noam, en dépit de son mauvais caractère et de ses insolences. Sans doute parce qu'il a les meilleures notes dans sa discipline.

– Et c'est avec plaisir que je vous enverrai chez le proviseur à la fin du

cours, réplique-t-il, imperturbable.

Noam hausse les épaules.

– Encore ?

Je ris avec les autres, sachant que Noam passe la majeure partie de son temps dans le bureau du directeur. Le reste du cours se déroule dans le calme, ponctué par une longue et ennuyeuse analyse de texte. Je n'écoute que d'une oreille distraite les développements de M. Hutchinson. Mon regard revient sans cesse à Noam. Je ne peux m'empêcher de l'observer pendant qu'il joue avec son crayon à papier. Il ne prend pas de notes, regardant par la fenêtre d'un air absent.

Pense-t-il à son frère ? Ou à s'enfuir ? Il ne semble jamais à sa place, entre ces murs. Ni nulle part, d'ailleurs. C'est comme s'il était en fuite perpétuelle. Soudain, mon portable vibre dans ma trousse, affichant le nom d'Anna.

[Si tu continues à le regarder comme ça, tu vas t'abîmer les yeux !]

Ah, ah. Très drôle.

N'empêche, je lorgne Noam durant toute la matinée, jusqu'à la fin des cours à treize heures. Lui ne se tourne pas une seule fois vers moi.

C'est dire comme je l'ai marqué !

Avant de me rendre au club de stylisme que j'ai moi-même créé, j'escorte Anna sur le terrain de football, où elle doit répéter ses chorégraphies avec les autres pom-pom girls. C'est leur premier entraînement depuis la disparition de Dean. La vie reprend doucement son cours dans notre lycée, encore très marqué par le drame. Lexi, elle, a déjà rejoint son cours optionnel de chinois. C'est alors que j'aperçois Noam à l'entrée du stade. Il ne bouge pas, les yeux perdus dans le vague.

– Je te rejoins dans deux minutes, informé-je Anna.

Ma meilleure amie hoche la tête, déjà entraînée par plusieurs filles de son

équipe, sûrement impatientes de l'inviter à une fête. Et malgré ma boule au ventre, je me dirige vers Noam. Quelle mouche m'a piquée ? Jamais je n'oserais faire un truc pareil en temps ordinaire... Mais il y a quelque chose dans sa silhouette solitaire, dans son regard noir et son expression fermée qui m'interpelle. Un éclat de tristesse qui me touche.

– Bonjour... murmuré-je d'une voix de souris.

Superbe entrée en matière. Poignante. Originale. Inoubliable.

Noam ne se retourne pas, continuant de fixer la pelouse comme si je n'étais pas là. Je devine ce qu'il voit : le corps de son frère sur le gazon, en train de perdre son sang.

– Je... ça va ? tenté-je maladroitement.

Toujours aucune réponse, à l'exception d'un vague grognement. En t-shirt, jean noir et boots, il se tient près des gradins, les mains dans les poches.

– Qu'est-ce que tu fous là, Adams ?

Adams ? Même pas Grace ? Je n'ai pas beaucoup d'expérience avec les mecs, mais... ça ne sentirait pas un peu le roussi ?

– Je me demandais si tu allais bien depuis... euh... l'autre soir.

Je marche sur des œufs. Avec des sabots en plomb. Noam daigne alors m'accorder un regard, assorti d'un sourire mordant. Je préférerais quand il fixait l'herbe, finalement.

– Tu te prends pour ma mère ? me raille-t-il, cinglant. Ou attends...

Il claque des doigts comme s'il avait compris quelque chose.

– Tu penses que nous sommes amis depuis notre petite discussion ?

– Non, pas du tout.

J'aurais peut-être dû venir avec un bouclier...

Je me mords la lèvre inférieure et me tourne vers le terrain afin de battre en retraite. Question de prudence élémentaire.

– Désolée de t’avoir dérangé, lâché-je, glaciale.

Je commence à m’éloigner pour rejoindre Anna. Elle a eu le temps de se changer et porte son uniforme bleu et or, aux couleurs de l’équipe de foot. Mais à peine ai-je fait quelques pas qu’une voix s’élève dans mon dos :

– C’est la première fois que je reviens ici depuis...

Je m’arrête, la gorge étreinte par le ton désespéré de Noam. Lui ne termine pas sa phrase, incapable de mettre des mots sur sa douleur. Je pivote alors vers lui, toujours échaudée. Mais le chagrin a remplacé l’hostilité sur ses traits, même si la colère perdure. Je crois qu’il ne quitte jamais cet état de rage latente, telle une bombe mal désamorcée.

– Vous étiez très proches ? demandé-je avec douceur.

Contre toute attente, Noam ne m’envoie pas sur les roses et frotte ses mains l’une contre l’autre. J’ai l’impression qu’il cherche à me retenir, comme s’il regrettait sa première réaction. Il est toujours si impulsif ! Personne n’a dit que c’était un garçon facile.

– Oui.

Puis il se reprend :

– Enfin, on l’était. On a eu une enfance... *particulière*, m’explique-t-il en choisissant soigneusement le dernier mot. On se serrait les coudes. Quand l’un de nous allait mal, l’autre était là pour le tirer d’affaire.

Il marque une brève pause avant d’avouer :

– Je le considérais comme mon meilleur ami jusqu’à récemment.

– Vous étiez brouillés au moment de sa disparition ?

J’ai peur de pousser le bouchon un peu loin en l’interrogeant, mais il hausse les épaules, son regard de jais perdu dans le vide. Il regarde sans vraiment les

voir les joueurs de l'équipe de foot en train de bomber le torse devant les pom-pom girls à l'entraînement. Taylor fait le joli cœur en tirant de toutes ses forces dans le ballon.

– Non, me répond Noam avec une sincérité désarmante. Ou pas vraiment. Dean avait changé ces dernières semaines. C'était imperceptible, mais je le trouvais... différent. Plus nerveux. Plus dur.

S'arrêtant, il me fait face en plantant son regard noir dans le mien. Je suis tétanisée. Chaque fois, j'ai le sentiment de recevoir un électrochoc. Les bras croisés pour me protéger – *mais de quoi ? de lui ?* –, je soutiens ses iris flamboyants. Je refuse de reculer devant lui, de me laisser marcher sur les pieds. J'ai trop d'orgueil pour ça, aussi discrète et silencieuse que je puisse être.

– Je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça, lâche-t-il.

– Peut-être parce que tu as besoin de parler ?

Au rictus que forme sa bouche, je devine qu'une réplique cinglante lui vient aux lèvres... mais il la ravale. Et à la place, il esquisse un demi-sourire.

– Tu es spéciale, Grace Adams.

– Dans le bon ou dans le mauvais sens ?

Avec lui, je m'attends à tout. Surtout au pire. Son sourire sarcastique s'affirme.

– Je ne sais pas encore.

En fin d'après-midi, Lexi m'attend à la sortie de mon club de stylisme, où j'ai réussi à enrôler d'autres élèves passionnés de couture. Je rêve de dessiner des collections pour une grande maison, portées par des mannequins sur les podiums. Je travaille d'arrache-pied pour entrer dans une école prestigieuse, même si les frais de scolarité exorbitants m'obligent à décrocher une bourse. J'ai déjà déposé plusieurs demandes – et je ferais tout pour obtenir ces aides. Je veux assurer mon avenir à tout prix. Mais, alors que je m'imagine rivaliser avec Miuccia Prada, Lexi me ramène illico sur terre en brandissant sous mon

nez nos exercices de mathématiques.

– Tu n’arrêtes jamais ? soupiré-je, amusée. Tu es la deuxième meilleure élève du lycée. Qu’est-ce qu’il te faut de plus ?

Lexi me regarde comme si je débarquais de Mars, mais en me suivant vers la sortie.

– Ce qu’il me faut ? s’étrangle-t-elle, ulcérée. La première place ! Je n’en peux plus que Noam Hunter se classe toujours devant moi. Et sans bosser, en plus !

Tout en marmonnant, elle passe son bras sous le mien alors qu’Anna nous rejoint dans le hall, fraîche comme une rose avec sa cascade de cheveux blonds et son teint parfait. Qui pourrait croire qu’elle faisait des pirouettes une heure plus tôt ? Un peu complexée, je renoue ma haute queue-de-cheval et jette un coup d’œil désabusé à mon reflet dans la porte vitrée du lycée. Mes yeux verts sont soulignés de cernes et j’ai l’air de sortir d’une broyeuse à papier. Dire que Noam m’a vue dans cet état...

– On prend une glace avant de rentrer ? propose Anna. On pourrait traîner sur le port.

– Mais nos devoirs..., s’angoisse Lexi.

– Ça t’arrive de penser à autre chose ? riposte ma meilleure amie, agacée.

Puis, attrapant à son tour Lexi par le bras, elle nous entraîne en direction du parking, où attend son coupé rouge. Le port de San Marina Beach se trouve à cinq minutes de notre lycée. Située à trente kilomètres de Los Angeles, la ville se dresse face au Pacifique et bénéficie à longueur d’année d’un temps radieux. En ce début mai, le soleil ne manque pas au rendez-vous tandis que nous débarquons sur le Pier. Un long ponton en bois s’étire au-dessus de l’océan, arpenté par des flâneurs venus prendre un bain de soleil.

– Tiens, tiens, qui voilà !

Je n’ai pas le temps de me retourner que Taylor passe un bras autour de mon cou et plaque une bise sur ma joue.

– La plus belle ! s’amuse-t-il. Et la plus intelligente, ajoute-t-il, en prenant

Lexi par les épaules.

Puis, avec un petit regard de dédain vers ma meilleure amie :

– Et Anna.

– Et le plus stupide ! riposte-t-elle, devant la vitrine du glacier.

Son ex-petit ami lui adresse un sourire solaire en rejetant en arrière une mèche blonde un peu rebelle de sa chevelure.

– Je suis le *quarterback* de la meilleure équipe de l'État, tous lycées confondus. Je n'ai pas besoin d'être intelligent.

Je ne peux pas m'empêcher de rire, aussitôt foudroyée du regard par Anna, incapable d'admettre à quel point ils se ressemblent, tous les deux. Je n'ai jamais compris pourquoi ils avaient rompu l'année dernière, avant mon arrivée à la Kennedy High School.

– Merci, Grace ! s'exclame Taylor, ravi par ma bonne humeur. Toi, au moins, tu me comprends.

– Je n'irais pas jusque-là, plaisanté-je en m'arrachant à sa poigne de fer.

Taylor ne mesure pas toujours sa force – il pourrait étrangler un ours dans son sommeil avec son mètre quatre-vingt-quinze et ses bras d'ogre. C'est une force de la nature ! En me dégageant, je remarque alors la présence de Simon. Le meilleur ami de Taylor, défenseur dans l'équipe de foot, m'adresse un gentil sourire. Métis à la peau caramel et aux yeux clairs, il fait tourner la tête des filles, mais reste fidèle à sa petite amie. Je n'ai pas encore eu l'occasion de la rencontrer, mais je la trouve chanceuse de partager la vie d'un garçon si prévenant – rien à voir avec l'exubérance bruyante, et parfois épuisante, de son capitaine !

– Alors, les filles ? Vous voulez combien de boules ? Deux ? Dans un gros cornet ? nous lance Taylor, graveleux.

– T'es dégueulasse ! s'écrie Anna en frappant son bras musclé avec son poing, sans lui faire grand mal.

Je lève les yeux au ciel, blasée de ses blagues douteuses. Et sans lui prêter attention, je dévore des yeux les bacs colorés, exposés derrière les vitres

réfrigérées. Bien sûr, Simon et Taylor décident de rester avec nous, reconstituant au complet notre petit groupe. Cela n'était pas arrivé depuis la « fameuse » nuit où Dean a disparu. Mes amis se connaissent depuis l'école primaire, mais tous m'ont acceptée lors de mon arrivée au lycée. C'est Anna qui m'a prise sous son aile, sans que je sache vraiment pourquoi.

– Tu es bien trop jolie pour que je ne te garde pas à l'œil ! m'a-t-elle asséné lors de la rentrée. On va devenir *BFF*, toutes les deux !

Et ça n'a pas raté...

– Quel parfum ? me demande Lexi.

– Euh... vanille-fraise.

– Quelle originalité, Grace ! me charrie Anna.

Je suis plutôt basique comme fille. J'aime bien les choses simples. J'attrape mon cornet sous les taquineries des autres... et manque de tomber dans les pommes lorsque le vendeur m'annonce le prix.

– Dix dollars !

Dix dollars ? Dix dollars pour une malheureuse glace avec un coulis aux fruits et trois pépites de chocolat blanc ?

Ma mère ne gagne pas cette somme en une heure à son travail ! En proie à un malaise, je commence à fouiller dans mon sac, à la recherche de mon portefeuille. Oh ! il est juste sous mes yeux... mais je sais surtout qu'il est vide.

– Je ne le trouve pas, maugréé-je, les joues en feu.

Je remue mes affaires dans tous les sens au fond de ma besace.

– Attends, je te dépanne ! intervient Anna.

Avec aisance, elle règle nos deux commandes en tendant au vendeur un billet de cent dollars.

– Je te rembourserai demain ! lui lancé-je, gênée.

Anna ne note même pas mon embarras.

– Pff ! Pas la peine. Je t’invite.

Pour elle, le problème est réglé et elle interpelle déjà Taylor pour le mettre en boîte, en rangeant sa monnaie dans son sac Dior. Nous ne venons pas du même monde, j’en ai conscience. Même si mes amis l’ignorent.

– Tu es sûre ? insiste Simon. Tu ne veux pas que je te raccompagne ?

Une heure plus tard, il se trouve derrière son volant, penché à la fenêtre entrouverte de sa voiture de sport. Taylor est parti à bord de son puissant 4x4. Quant à Anna et Lexi, elles sont retournées au lycée pour récupérer des affaires oubliées en classe. Seuls Simon et moi sommes encore sur place.

– Non, ça ira. Tu es gentil de le proposer.

– Tu parles. C’est normal.

Simon a toujours eu le cœur sur la main – tout comme Anna, à sa façon. D’un petit signe de tête, il m’enjoint de monter avec lui à la place du passager.

– Tu habites dans le quartier de South Beach, c’est ça ?

– Euh... oui...

Avoir un air confiant. Avoir un air normal. Et respirer, respirer, respirer !

– Oui, c’est ça, affirmé-je avec aplomb.

Même au bout de huit mois de scolarité, je peine parfois encore à débiter mes salades. Mentir n’est pas dans ma nature. Je déteste ça. Je déteste ce masque, ce rôle. Mais comment me fondre autrement parmi ces riches héritiers, si impitoyables et moqueurs avec ceux qui ne leur ressemblent pas ? J’ai pris ma décision dès le jour de la rentrée, en entendant Taylor s’adresser avec condescendance et mépris à son chauffeur. J’ai compris que je devais me transformer en l’un d’eux, faire croire que je faisais partie du sérail, pour être intégrée dans leurs rangs. Et j’ai réussi.

Quitte à me renier moi-même...

– Alors ? Tu grimpes ?

– Non. J’attends une amie de ma grand-mère. Elle m’a donné rendez-vous ici dans une demi-heure.

Heureusement, cette explication semble le satisfaire. Il finit par démarrer en trombe, me libérant à temps pour que je ne manque pas mon bus. Je cours vers l’arrêt comme une dératée. Contrairement à Simon, je ne suis pas la fille d’un riche joaillier. Mon père, pompier professionnel, est mort dans un incendie. Il n’y a plus que ma mère – obligée d’abandonner sa petite entreprise de traiteur indépendant pour devenir serveuse –, ma petite sœur Abby et moi. Nous sommes fortes, ensemble. Assez fortes pour surmonter les pires épreuves.

Au fond du bus, je commence mes devoirs, profitant de mon heure de trajet quotidienne pour m’avancer dans mon travail. Afin de m’isoler du bruit, je m’abrite derrière mon casque audio et commence mes révisions... même si mon esprit a une nette tendance à dériver vers Noam Hunter. Je pense à lui. À ses yeux de braise, toujours en colère. À ses cheveux sombres dans lesquels j’aimerais tant passer une main. À sa bouche charnue, que je rêve d’embrasser...

– Argh !

Et si je revenais à la leçon sur les probabilités ? Ainsi, je pourrais calculer quelles sont mes chances de sortir un jour avec l’inaccessible Noam Hunter... Je ris toute seule en descendant au terminus. Je n’habite pas à San Marina Beach, mais à la périphérie, dans le quartier populaire de Mission. À pas pressés, je rejoins un immeuble en briques rouges, dressé au milieu de résidences identiques aux murs couverts de tags ou aux Digicodes arrachés depuis une décennie.

À l’intérieur, l’ascenseur est encore en panne. Heureusement que j’habite au premier étage ! Je pousse la porte de l’appartement, accueillie par une voix forte. Ma petite sœur est rentrée du collège pendant que je traînais sur le port. Je la retrouve plantée au milieu du salon, un livre à la main, en train de déclamer un texte.

– « Être, ou ne pas être, c'est là la question. Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la fortune outrageante, ou bien à s'armer contre une mer de douleurs et à l'arrêter par une révolte ? Mourir... dormir... »

– Oh oui, dormir, pitié ! me moqué-je gentiment tout en lançant mon sac par terre.

Abby me foudroie du regard, vêtue d'un top en dentelle noire et d'un grand jupon gothique. En pleine période *dark*, elle a adopté toute la panoplie de la famille Addams (sans mauvais jeu de mots) : yeux soulignés de khôl, énormes chaussures compensées, gros chignon décoré d'un lys en tissu noir... Maman et moi attendons avec impatience qu'elle sorte de ce long tunnel où Marilyn Manson la retient prisonnière.

– Quoi ? me lance-t-elle, scandalisée. Tu n'aimes pas Hamlet ?

– Non. Ce type est un salaud. Je te rappelle qu'il laisse tomber cette pauvre Ophélie et qu'elle finit par se suicider.

Ma sœur fait la moue, sur la même longueur d'onde. Abandonner sa petite amie lui semble une raison parfaitement suffisante pour détester le héros de Shakespeare. En ce moment, Abby dévore tous les classiques de la littérature. Sa chambre ressemble à la succursale de la New York Library, ce qui la contraint à enjamber l'œuvre complète de Tolstoï et de Victor Hugo pour atteindre son lit.

– Tu préfères Dickens ? me propose-t-elle, enthousiaste. *Les Grandes Espérances* ? Ou alors Kafka ? *Le Procès* ?

– Euh... tu n'as pas plus joyeux ? lancé-je en m'écroulant sur le canapé.

Ma cadette fouille dans ses bouquins, déposés en vrac sur la table basse, devant notre poste de télévision préhistorique de dix kilos récupéré dans une brocante. Les écrans plats, c'est tellement surfait !

– *Anna Karénine* ? hasarde-t-elle.

– C'est d'une folle gaité, ça ! me moqué-je. Allez, vas-y ! Je t'écouterai en préparant le dîner.

M'extrayant à grand-peine des coussins, je me dirige vers le minuscule coin

muni d'un évier, d'un four portable et d'un réfrigérateur, et que nous osons appeler « cuisine ».

– Pizza surgelée, ça te va ?

Ma sœur me répond d'un grognement prouvant qu'elle n'a pas écouté la question. Je hausse les épaules en attrapant une pizza à la bolognaise. Chaque soir, je m'occupe du repas et m'acquitte des corvées ménagères pour aider notre mère. Son service se termine à minuit et elle rentre épuisée, poursuivie par un tenace parfum de friture. J'enfourne le plat sans faire de manières et programme le minuteur. Voilà pourquoi je mens au lycée. J'aime bien être Grace Adams, la riche petite-fille d'une millionnaire à la retraite. Cela me permet de rêver, de m'évader durant quelques heures... même si je n'échangerais ma vie avec maman et Abby pour rien au monde. Ce n'est pas méchant. Car, au fond, c'est surtout à moi que je mens...

Pour la troisième fois, je vérifie qu'Abby est dans sa chambre, à écouter l'un de ses CD tristes à pleurer. En tendant l'oreille, je perçois la voix sinistre et cristalline d'une chanteuse qui parle de suicide et d'amours tragiques. Ce n'est pas du tout déprimant. À mon tour, je ferme ma porte et regagne mon lit, où je place tous mes coussins contre le mur, de sorte qu'ils cachent l'affreux papier peint à fleurs psychédéliques. Puis je retire mon pyjama avec un imprimé « cupcakes » et me glisse dans la nuisette en soie noire et le gilet en cachemire blanc que je planque sous mon lit – achetés hors de prix grâce à mes petits travaux de couture.

– Non, pas comme ça...

J'essaie de prendre un selfie avec ma meilleure *duck face*, allongée au milieu des coussins.

– Je suis ridicule ! déploré-je en découvrant ma tête sur l'écran de mon portable.

Ma bouche ressemble à un pneu crevé. Je tente aussitôt autre chose : une pose plus naturelle, avec un regard intense.

– Euh...

Sur ce cliché, j'ai l'air d'avoir subi une lobotomie avec mes yeux vides. N'est pas Noam Hunter qui veut !

– Et si je souriais juste ?

J'appuie à nouveau sur mon appareil.

– Eh ben, voilà !

Je ressemble une riche héritière, allongée dans un cocon moelleux. Ravie du résultat, je la poste sur mon compte Instagram.

@GraceAdams : Soirée cocooning.

N'importe quoi. Ce qui n'empêche pas les cœurs et les commentaires de pleuvoir.

@The_Quarterback_T : Je te rejoins, bébé ?

@QueenAnna : Bonne nuit, ma belle. PS – Je vais te voler ton gilet !

@Benny : <3 <3 <3

@Cara : Canon, ta chambre !

@TheRealLexi : Tu pourras me donner les réponses que tu as trouvées pour le second exercice de maths ? Pour qu'on compare ?

– Lexi ! soupiré-je, amusée.

Je repose mon téléphone et coupe Internet, abandonnant ma fausse vie pour la vraie.

3. Le Corbeau

Messenger

Mardi 4 mai – 7 h 15

Queen_Anna : T'es là, Grace ? Je vois que t'es connectée...

GraceAdams : Ah, ah ! Trahie par le petit point vert ! Ça va ?

Queen_Anna : T'as vu le nouveau compte ?

GraceAdams : Quel nouveau compte ? De quoi tu parles ?

Queen_Anna : Quoi ? T'es pas au courant ? Tu vis dans un trou ?

GraceAdams : Non... mais je ne vis pas greffée à mon téléphone portable. J'ai une vie, dans la réalité. Tu sais, ce monde en 3D avec lequel on peut interagir...

Queen_Anna : Tordant, vraiment !

GraceAdams : Je sais, merci. ;-)

Queen_Anna : Je suis sérieuse. Tu n'as pas vu le compte qui vient d'être créé sur Facebook ?

GraceAdams : Euh, je ne suis pas Mark Zuckerberg... je ne peux pas voir les milliers de comptes qui se créent chaque jour sur mon réseau et accroissent mon empire.

Queen_Anna : Je te parle de The Crow ! Un mec – ou une nana, j'en sais rien – vient de créer un compte qui s'appelle Rumors & Liars. Il m'a demandé en amie, comme la moitié du lycée. Tu n'as pas reçu d'invitation ?

GraceAdams : Non. Tu crois que je dois me sentir vexée ?

Queen_Anna : Vérifie ton compte, *please* !

GraceAdams : ...

GraceAdams : Ah, si, si ! T'as raison. The Crow m'a envoyé une demande. Il a une photo de corbeau en image de profil, c'est ça ?

Queen_Anna : Voilà.

GraceAdams : C'est qui ?

Queen_Anna : Aucune idée. Mais tu ferais bien d'aller faire un tour sur sa page. Ça promet.

GraceAdams : OK. Je dois m'attendre à quoi ?

Queen_Anna : Du croustillant... Ça risque de pas mal bouger pour la fin de l'année ! On va bien s'amuser !

Mon amie se déconnecte, me laissant seule face à mon écran, assise au fond du bus comme tous les matins. Tous les autres passagers sont occupés à discuter, à lire les journaux ou à traîner sur Internet. Derrière les vitres, les rues défilent en me rapprochant du lycée. Abby, elle, est descendue un quart d'heure plus tôt devant son collègue.

– The Crow... répété-je, déconcertée.

Je contemple son avatar, un corbeau sur le point de prendre son envol, ailes noires déployées. Qui peut se cacher derrière ce profil ? Intriguée par mon échange avec Anna, je clique sur son nom sans accepter son invitation. Je ne suis pas du genre à collectionner les amis sur Facebook. Si je ne connais pas personnellement ceux qui m'envoient des requêtes, je refuse. Pendant quelques secondes, mon portable rame, faisant durer le suspense, avant que la page ne s'affiche.

Rumors & Liars

Bienvenue sur la page officielle du Corbeau.

Connaissez-vous vraiment vos amis ? Savez-vous qui est assis à côté de vous en classe ? Vous êtes certain que votre meilleure amie est ce qu'elle prétend ? Que votre partenaire de sport garde le même visage lorsqu'il quitte le terrain ?

Je suis The Crow.

Je suis celui qui connaît la vérité.

Et je vais vous la révéler.

Je vais tout vous dire au sujet des élèves de la Kennedy High School. Tout ce que vous ne savez pas. Tout ce qu'ils cachent. Tout ce qu'ils taisent.

Tout le monde a des secrets.

Restez connectés.

Il s'agit d'une page destinée à répandre des rumeurs sur le compte des élèves de mon école. Qui peut se cacher derrière ce profil diffamatoire ? Je passe en revue certains visages, puis je hausse les épaules. Je ne me sens pas concernée. Je ne suis peut-être pas la fille la plus populaire du lycée, mais je n'ai pas d'ennemis. Et quand mon bus ralentit, je me dirige vers la porte d'un pas léger. On verra bien.

More books
whatsapp
00962791439660

— Il a posté un nouveau message !
— Non ! Je l'ai loupé !
— T'as activé les notifications ?
— Carrément ! Et qu'est-ce qu'il dit ?
— Attends, t'es pas au courant ? Il va bientôt révéler les secrets de quelqu'un. Il paraît que c'est énorme.

À la sortie de la classe, Lexi et moi échangeons un regard de connivence. Depuis ce matin, tous les élèves parlent en boucle du Corbeau. Ils n'ont plus que ce nom à la bouche. Nous devons être les deux seules personnes à ne pas l'avoir accepté comme « ami ». Ce qui ne m'étonne pas vraiment. Anna, elle, aime tellement les ragots croustillants...

— Je trouve ça malsain, murmuré-je en rejoignant mon casier dans le couloir.

Lexi hoche la tête, ouvrant la porte en métal rouge de son vestiaire – dont l'intérieur est tapissé de formules mathématiques, pense-bêtes et mémos pour réviser nos cours. Dans le mien, je n'ai rien épinglé – ni poster de Channing Tatum, comme Anna, ni photos personnelles, comme la majorité des lycéens. Peut-être parce que j'ai des choses à cacher. Et justement : si Le Corbeau révélait mes petits secrets ? S'il s'en prenait à moi ? Si j'étais l'une de ses victimes potentielles ? J'ai perdu mon insouciance des débuts et m'inquiète en récupérant mon manuel d'espagnol.

– Je trouve que c'est une perte de temps ! assène Lexi, la mine fermée. On a autre chose à faire que de parler d'un délateur sorti de nulle part ! Il essaie de faire monter la pression, mais, pour le moment, il n'a strictement rien dit.

– Tu crois que c'est du chiqué ?

Elle hoche la tête en fourrant un classeur dans son énorme sac. Je me demande parfois comment elle parvient à porter ce mastodonte sur ses épaules.

– Ouais. Beaucoup de bruit pour rien, à mon avis.

La certitude de Lexi me réconforte.

– Moi, je suis sûre qu'il a des scoops ! balance Anna en s'arrêtant à notre hauteur.

J'essaie de cacher mon inquiétude en fouillant dans mes affaires. Après réflexion, cette histoire de corbeau ne me rassure guère. Et je cache mes mains tremblantes en rangeant à deux reprises mon trousseau de clés au même endroit. Par chance, mes amies ne remarquent rien, trop occupées à se disputer.

– C'est un pétard mouillé, riposte Lexi.

– Il n'aurait pas ouvert une page et demandé tout le lycée en amis s'il n'avait pas des infos, répond Anna du tac au tac.

– Et ça te ferait plaisir, à toi, qu'il connaisse les sales petits secrets des gens ?

Je relève la tête, surprise par son ton sec, mais Lexi s'empresse de replacer correctement ses lunettes sur l'arête de son nez. Elle ne semble pas très à l'aise.

– Oh, arrête ! réplique Anna, moqueuse. Tu penses vraiment que les élèves

cachent des secrets d'État ? Que Steve Tanner travaille pour la mafia ? Ou que Tiffany Harper est en réalité un agent infiltré de la CIA ?

J'éclate de rire – et même Lexi doit se mordre les lèvres. Anna, elle, continue en haussant les épaules, faussement blasée :

– Ce serait trop beau ! Mais on va juste découvrir que Jane ment sur son poids et que Matt est toujours puceau. Tu parles d'un scoop !

Malgré mon amusement, je cache ma tête dans mon casier pour disparaître, embarrassée dès qu'on parle de virginité – sans doute parce que je ne suis jamais passée « aux choses sérieuses » avec un garçon.

– Vous avez vu le dernier message du Corbeau ? nous interpelle Cara, une copine de classe et pom-pom girl émérite.

Elle nous fiche son téléphone sous le nez... pour nous montrer un compte à rebours, dont les secondes défilent jusqu'à la révélation d'un indice. Mon ventre se tord. Anna et Lexi, elles, n'ajoutent pas un mot, laissant Cara se répandre en conjectures. Qui sera la première victime ?

Tant que ce n'est pas moi...

Depuis mon arrivée, je consulte toutes les trente secondes la pendule au mur du commissariat. L'inspecteur Cooper, responsable de l'enquête sur la disparition de Dean, m'a téléphoné à la fin des cours pour me demander de passer. Installée dans une salle d'audition, j'entremêle mes doigts sur la table, mon sac posé à côté de moi. Ce cadre strict et froid me perturbe, comme cet entretien. Je ne veux plus penser à cette nuit d'épouvante. Je veux l'oublier, l'enterrer au plus profond de moi.

– On ne vous gardera pas longtemps, promet le policier en arrivant enfin.

Il pousse la porte entrebâillée du pied, deux gobelets de café à la main – un pour lui et un pour ma mère.

– Vous avez des nouvelles ? Vous avez retrouvé Dean ? interroge Brianna en

le remerciant d'un signe de tête.

En raison de mon statut de mineure, elle assiste à notre entrevue. Elle a dû quitter son service pour m'escorter, avec l'accord de son patron.

– Non, j'ai seulement besoin de quelques précisions, répond Cooper, rassurant.

Âgé d'une cinquantaine d'années, l'inspecteur aux cheveux grisonnants et à la silhouette arrondie est un homme affable – même si son intelligence et son esprit logique pointent au détour de chaque phrase. Il doit être doué dans son métier pour endormir la méfiance et frapper au bon moment.

Ou alors, je regarde trop de séries policières.

– Je souhaiterais revenir avec toi sur les horaires de la fameuse nuit, ajoute-t-il à mon attention.

Je hoche la tête, les mains à plat sur la table pour éviter les tremblements. Je n'en mène pas large.

– Je suis navré de t'obliger à revivre ces moments pénibles, me glisse-t-il avec un regard compatissant.

– Ce n'est pas facile pour elle, confirme ma mère.

Elle reste derrière moi, une main posée en permanence sur mon épaule. Je sens le poids de ses doigts, chauds, rassurants.

– Je croyais qu'elle avait déjà répondu à toutes vos questions, l'autre jour, insiste ma mère en abandonnant son café, intact, sur la table.

Avec ses cheveux châtain rassemblés en un petit chignon bringuebalant, elle semble plus jeune que ses trente-neuf ans, même si son visage accuse la fatigue. Les traits tirés, elle est venue dans son uniforme rose et blanc, avec la grosse inscription *Mark's Diner* cousue au dos.

– Je sais bien, répond Cooper. Je comprends votre inquiétude, madame Adams. J'ai une fille de son âge et je me mets à votre place. Nous allons essayer de faire vite pour que vous puissiez rentrer chez vous.

Puis, se tournant vers moi :

– À quelle heure as-tu quitté la salle de bal, Grace ? m’interroge-t-il, son stylo pointant au-dessus d’un carnet de notes.

Les questions se succèdent durant un quart d’heure. La police tente visiblement de reconstituer cette nuit horrible, en collant au plus près de la réalité. Mais plus j’essaie d’invoquer mes souvenirs, plus ils m’échappent, nébuleux et confus.

– Il devait être 22 h 20 quand je suis revenue en courant dans la salle de bal... Non, attendez ! Je crois avoir vu la grande horloge du hall. Il était 22 h 30. Ou alors... ou alors je confonds avec le moment où je suis revenue avec M. Banks, l’un des chaperons... je ne sais plus... je...

Mon cerveau est en surchauffe. Malgré l’horreur de cette nuit, les détails commencent à s’estomper dans ma mémoire. Et l’inspecteur Cooper finit par m’arrêter, pris de pitié devant mon air affolé.

– Ce n’est pas grave. Tu nous as déjà beaucoup aidés. Maintenant, va prendre l’air pendant que je parle à ta mère.

Je ne me le fais pas répéter et ramasse ma grosse besace, ne reprenant mon souffle qu’une fois dans le couloir. Je me sens oppressée, poursuivie par des images sanglantes de Dean couché sur la pelouse du stade. J’en rêve encore certaines nuits, me réveillant en sueur dans mon lit, sans savoir où je me trouve. Cette scène me hante, ressurgissant à n’importe quel moment. Dépassant la machine à café, je rejoins la salle centrale, où s’affairent une quinzaine de policiers.

– Vous n’avez pas de nouvelles informations ?

Cette voix.

Grave. Assurée. Toujours un peu frémissante, comme si une montée de colère bouillonnait.

– Après dix jours d’enquête, vous ne savez rien de plus ?

Stoppant près d'un bureau encombré de papiers et d'un vieux carton de beignets taché d'huile, j'aperçois la haute silhouette de Noam devant le comptoir d'accueil. En pantalon et t-shirt noirs, comme à son habitude, il interpelle l'officier responsable du standard.

– Écoutez, monsieur Hunter... commence celui-ci, embarrassé.

On l'appelle « monsieur Hunter » malgré ses dix-huit ans ? Je m'en étonne à peine. Avec son regard fiévreux et sa carrure athlétique, il impose le respect – voire une certaine inquiétude à en croire le regard fuyant du type derrière le comptoir.

– Vous allez demander à l'inspecteur Wilson ! s'exclame celui-ci avec un soulagement évident en désignant un officier à l'autre bout de la salle. Il est responsable du dossier...

– Merci, je suis au courant, ironise Noam.

Je n'ose pas m'approcher, redoutant de le gêner. Je continue seulement à observer la scène en retrait, impressionnée par les ondes de rage qui émanent de Noam.

– La situation n'a pas changé depuis hier, soupire directement Wilson à son approche.

Un sourire ironique fend le visage de Noam. Apparemment, ce n'est pas la première fois qu'ils se croisent. L'expression lasse du policier ne m'échappe pas.

– Quelle surprise ! se moque-t-il.

– Ne prenez pas ce ton avec moi.

– Alors, faites votre travail. Retrouvez mon frère ! lâche-t-il, cassant.

Faisant face au policier, il ne lui cède pas un pouce de terrain, même si l'inspecteur esquisse un pas dans sa direction. Il n'a peur de rien ni de personne. Et c'est le policier qui finit par abdiquer, désabusé.

– C'est une enquête complexe, monsieur Hunter. Et ce n'est pas parce que vous venez tous les jours nous harceler qu'elle avancera plus vite.

Il vient tous les jours ? Sans exception ? Le cœur serré, je recule à côté d'une plante verte en plastique. Suis-je donc la seule à voir la douleur sous le masque ombrageux de Noam ?

- Nous tiendrons votre père informé dès que nous en saurons davantage...
- Mon père...

Noam ne poursuit pas sa phrase, mais le mépris contenu dans ces deux mots me surprend. L'ambiance ne semble pas au beau fixe au sein de la famille Hunter, sans doute mise à rude épreuve par la disparition de Dean.

- Nous avançons, continue Wilson, impatient. Nous avons d'ailleurs convoqué notre témoin principal pour une nouvelle audition...

Suivant le regard de l'inspecteur, Noam m'aperçoit enfin près de la fougère artificielle. Ses yeux de jais se troublent alors que je lui décoche un sourire mal assuré, assorti d'un petit geste de salut.

J'ai l'air d'une idiote.

Le policier en profite pour s'éloigner, satisfait d'avoir attiré l'attention de son gêneur ailleurs. Car Noam ne m'a toujours pas quittée du regard. Sans hésiter, il s'approche de moi, provoquant une accélération de mon rythme cardiaque. Une aura sombre flotte autour de lui, comme un parfum de soufre. Il est exactement le genre de garçon dont je me suis toujours méfiée – le genre qui vous attire des ennuis et vous fait perdre la tête. Sauf que je lui souris comme une imbécile.

- Les flics t'ont convoquée ? Qu'est-ce qu'ils t'ont demandé ? Ils ont de nouvelles infos ? Tu as vu Cooper ? Mais parle, Grace !

M'attrapant par les épaules, il me secoue un peu trop vivement. Si j'étais un prunier, j'aurais perdu tous mes fruits. Et il m'aurait déracinée.

- Pour ça, il faudrait que tu me laisses en placer une ! rétorqué-je.

Noam haussa les sourcils... avant d'esquisser un sourire en me libérant.

- Désolé. Je ne voulais pas t'agresser.

– Non, ce n’est rien.

Je jette un coup d’œil vers la porte qui mène aux salles d’audition. Ma mère se trouve à l’intérieur... mais pour combien de temps ? Je me raccroche à la bandoulière de mon sac, consciente que Brianna ne doit pas croiser la route de Noam. Mes parents sont censés vivre à l’étranger en raison de leur société d’import-export, pendant que j’habite chez ma grand-mère.

– Tu veux qu’on sorte ? proposé-je à Noam, sur les nerfs.

– OK. Comme tu veux.

Il contemple la salle centrale avec mépris.

– De toute manière, faut que j’en grille une.

Il m’entraîne avec lui sur le parking à l’arrière du commissariat, là où sont garées les voitures de patrouille. Et, coinçant une cigarette au coin de ses lèvres, il l’allume avec nonchalance. Je suis tous ses gestes. Dans la pénombre, la pointe orangée de sa cigarette éclaire son visage comme une luciole, et ses traits se parent d’ombres inquiétantes – ou attirantes.

À son image.

– Alors ? Qu’est-ce qu’ils voulaient ? me demande-t-il en tirant une bouffée de tabac.

– M’interroger sur le déroulement de cette nuit-là. Savoir à quelle heure j’ai quitté le bal, quand je suis arrivée sur le terrain de foot... Ce genre de choses.

Noam acquiesce, mutique.

– Je ne suis pas sûre d’avoir beaucoup fait progresser leur enquête. Je ne regardais pas vraiment ma montre quand j’ai retrouvé ton frère, alors je n’ai rien dit d’utile.

Je torture maintenant la boucle en métal de mon sac, au niveau de la bandoulière. Noam se tient devant moi, si proche que ma tête tourne. J’ai à nouveau le sentiment que le courant circule entre nous. Et ma respiration s’emballe lorsqu’il jette sa cigarette rougeoyante au loin et esquisse un geste inattendu. De son pouce, il effleure ma joue, me forçant à soutenir son regard

noir.

– Tu as fait de ton mieux. Et tu es bien la seule, ajoute-t-il d’une voix rauque.

Il y a une telle douceur dans son ton qu’il me donne le vertige. À moins que ce ne soit mes jambes en train de se dérober sous moi ? Le torse de Noam frôle ma poitrine alors que nous sommes derrière le commissariat, cachés par l’un de ses hauts murs.

– Je voudrais t’aider, avoué-je sans réfléchir.

– Je sais.

– Non ! m’exclamé-je avec fougue. Je voudrais vraiment t’aider dans tes recherches, faire en sorte que tu retrouves ton frère.

Les secondes filent. Mes paroles flottent entre nous, renforçant notre étrange connexion au parfum d’interdit. Et je m’égare dans l’océan noir de ses yeux, une nuit dans laquelle je ne devrais pas m’aventurer, au risque de me perdre – de tout perdre. Mais je ne peux lui résister malgré mes réticences, malgré ma peur. Je n’écoute plus que cette force violente qui monte dans mon ventre.

Alors, c’est ça, le désir ?

– Pourquoi es-tu comme ça, Grace ? murmure Noam, en détaillant mon visage dans la pénombre.

Son souffle effleure ma bouche, et, de sa main, il caresse ma joue, me donnant soudain l’impression que la terre tourne trop vite.

– Comme quoi ?

Je ne reconnais pas ma voix, fragile.

– Tu agis toujours comme si tu me comprenais. Comme si tout était simple avec toi.

Le silence s’étire. Nos yeux ne se quittent pas, et la chaleur de sa paume transperce ma peau pour gagner mon corps entier. Je voudrais que ce contact dure toujours malgré ma peur. Je me tiens au bord d’un gouffre où je n’ai

qu'une envie : me jeter. Et tomber. Tomber encore. Jusqu'à la chute. Jusqu'à lui.

C'est alors que Noam s'arrache à moi. Il retire sa main et recule, comme s'il s'était brûlé les doigts, me contemplant d'un air de reproche. Je ne comprends pas. Que s'est-il passé en une seconde ?

– Je dois y aller, lâche-t-il, abrupt.

– Mais, je...

Il détourne la tête, ignorant mon regard inquiet. Ai-je dit ou fait quelque chose qu'il ne fallait pas ? Si seulement je savais comment me comporter avec les mecs ! Si seulement j'étais Anna ! Noam m'échappe, se retranchant derrière son bouclier, coupant avec moi toute communication.

– J'y vais, répète-t-il. À un de ces jours, Grace.

– Noam, attends...

Il ne m'écoute pas et traverse le parking, les mains enfoncées dans ses poches. Je reste immobile, suivant sa silhouette jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans la nuit, happée par les ténèbres. Les bras le long du corps, j'ai l'impression d'avoir reçu un uppercut dans la mâchoire.

Que s'est-il passé, au juste ?

– Ah, ma chérie ! Je te cherchais partout !

Ma mère apparaît derrière moi, fatiguée mais souriante – une déformation professionnelle qu'elle doit à son boulot de serveuse, où elle se montre toujours avenante. Je me tourne vers elle, gênée d'avoir caché sa présence à Noam. J'ai honte de moi – et seulement de moi. Pas d'elle ou d'Abby.

– Tu as l'air bizarre, Grace. Tout va bien ?

Je mets un instant à répondre, glacée malgré la nuit clémente.

– Oui, j'ai juste un peu froid. On rentre à la maison, s'il te plaît ?

4. Tissu de mensonges

– Psst...

Cessant ma prise de notes en cours de littérature anglaise, je tourne la tête vers Anna. Séparées par une allée, nous occupons des tables individuelles voisines au fond de la classe – au contraire de Lexi, installée au premier rang pour lever la main dès que M. Hutchinson pose une question.

Hermione Granger, sors de ce corps !

– Grace...

Prudente, je jette un coup d'œil à notre prof en train d'écrire au tableau, puis me penche vers Anna. Elle a sorti son téléphone de sa trousse malgré l'interdiction formelle d'utiliser nos portables en classe. Je l'interroge d'un haussement de sourcils.

– Tu as lu le dernier message du Corbeau ? articule-t-elle.

Je lis sur ses lèvres. Au fil des mois, nous avons développé des techniques de Sioux pour communiquer sans nous faire pincer. La discipline est stricte à la Kennedy High School – l'une des écoles privées les plus réputées du pays, en plus d'être un tremplin idéal vers les plus prestigieuses universités.

– Il a posté quelque chose ?

Je dissimule mon inquiétude, faute d'avoir la conscience tranquille. Anna pousse un gros soupir, désespérée par mon cas. Autour de nous, une partie des élèves se montrent leurs écrans, se donnent des coups de coude, pendant que l'autre moitié travaille, studieuse.

– Faut sortir de ta grotte, Grace ! murmure ma meilleure amie. Ça t'arrive de checker les réseaux sociaux ?

Je fais la grimace pendant que Cara, mon autre voisine, interpelle Stephany, sa confidente. Elles aussi parlent du Corbeau. En deux jours, le délateur s'est transformé en véritable célébrité au sein du lycée. Tout le monde n'a que son nom à la bouche – en classe, dans les couloirs, sur le terrain de sport... Il a supplanté l'effroi ressenti après la découverte du corps ensanglanté de Dean et sa mystérieuse disparition. À mon tour, je m'empare de mon téléphone, tout en écoutant d'une oreille les explications de M. Hutchinson.

Je vérifie une dernière fois que personne ne m'observe... quand mon regard s'arrête sur Noam. Assis à côté de la fenêtre, il contemple le parc de l'école comme s'il était seul au monde. Les frasques du Corbeau, le cours de littérature : rien ne semble lui importer. Il se trouve dans sa bulle, ses yeux fiévreux fixés sur l'horizon. Je contemple son profil parfait et m'arrête sur le crayon avec lequel il tapote ses lèvres.

Dans ma prochaine vie, je veux me réincarner en crayon à papier.

– Tu veux une bassine ? persifle Anna, m'arrachant à ma rêverie.

Je la dévisage, surprise.

– Pour quoi faire ?

– Pour baver !

Je rougis... pile à l'instant où Noam pivote vers moi. Je me détourne à toute vitesse, l'air innocent. J'espère qu'il ne m'a pas vu en train de l'observer. Je m'absorbe alors dans les méandres de Facebook pour donner le change. Noam me regarde toujours. J'en suis certaine. Est-ce qu'il me trouve jolie ? Potable ? Moche ? Très moche ? Ou alors, il ne me regarde plus. Est-ce que je me suis maquillée, au moins ? Mais il me regarde ou pas ?

Ma vie est remplie de questions existentielles.

Le compte *Rumors & Liars* apparaît sur mon écran, et un coup d'œil oblique m'apprend que Noam est retourné à sa fenêtre. Je peux donc me concentrer sur autre chose que ses yeux de braise, ses lèvres charnues, ses larges épaules, son torse moulé par un simple t-shirt noir, ses...

Autre chose, quoi !

Je me penche sur la page.

Rumors & Liars

Bienvenue sur la page officielle du Corbeau.

Mon premier est un garçon...

Mon deuxième n'aime pas la vanille...

Mon troisième fréquente les vestiaires à la troisième mi-temps...

Mon tout a beaucoup menti et s'en trouvera puni...

Une photo accompagne la charade, si floue qu'elle m'oblige à plisser les yeux. On dirait un garçon. De dos. Je zoome avec mon index, mais les pixels se brouillent. De qui peut-il s'agir ? De quoi était-il question ? Je relis l'énigme tandis que les supputations vont bon train entre Cara et sa copine. C'est alors que la voix de Noam m'interpelle. Il ne murmure pas, au contraire des autres élèves.

– Tu ne devrais pas lire ces conneries, me lance-t-il, le regard dur.

J'ouvre la bouche, mais la sonnerie du couloir retentit et Noam se lève sans attendre. Les autres rangent leurs affaires tandis que M. Hutchinson nous donne ses derniers conseils au milieu du brouhaha. Avant que je ne réagisse, Noam a franchi la porte de la salle et disparaît dans le couloir, sans se retourner. Je pousse un soupir. Ce garçon est plus insaisissable que de la fumée. Et en plus, il me prend pour une amatrice de ragots et de rumeurs en tout genre.

J'adore ma vie.

Queen_Anna : Je parie que c'est Richard.

GraceAdams : Arrête, la photo est hyper floue !

Queen_Anna : Mais si, regarde ! Il a les cheveux qui frisent comme un caniche sur la nuque. Comme Richard. Et je sais ce que je dis : je suis assise derrière lui au labo !

GraceAdams : LOL

Lexi : Ou alors, c'est Max ? Ce type n'a pas l'air super baraqué, je me trompe ?

Queen_Anna : C'est sûr qu'il n'a pas le format requis pour sortir avec moi.

GraceAdams : Anna ! Ça t'arrive de penser à autre chose ?

Queen_Anna : Non. ;-)

Lexi : Sans déconner, je suis sûre que c'est Max. En plus, si on lit bien le message du Corbeau, le type de la photo est un sportif. Il parle de vestiaires, de troisième mi-temps... et Max est dans l'équipe de football, contrairement à Richard.

GraceAdams : Un point pour toi !

Queen_Anna : Génial ! Elle nous fait une analyse de texte à partir d'un post Facebook. Moi, je te dis que c'est Richard !

Lexi : C'est Max !

GraceAdams : Euh... vous vous disputez à cause d'un mec flou sur une photo bizarre ? Ça va, les filles ? Vous êtes sobres ?

Queen_Anna : LOL

Lexi : Tu as raison, c'est idiot. En plus, on ne voit rien du tout...

Queen_Anna : C'est vrai. Mais c'est quand même Richard.

À la fin des cours, je range mon classeur et mon portable dans mon sac pendant que Lexi et Anna échangent un regard noir et poursuivent leur dispute au sujet du Corbeau dans le couloir. Elles ne m'entendent pas lorsque je les salue, pressée de rejoindre mon club de stylisme. De toute manière, nous sommes connectées en permanence grâce aux réseaux sociaux. Nous ne nous

quittons jamais vraiment.

L'amitié 2.0

Je fends les pelouses qui mènent au terrain de football, obligée tous les midis de longer le stade pour rejoindre l'annexe où se déroulent mes cours de couture. Je réprime chaque fois un haut-le-cœur en foulant l'herbe verte, coupée au cordeau pour les matchs. Le souvenir du corps de Dean, victime d'une hémorragie, me poursuit en général jusqu'au bâtiment. Si bien que je finis toujours au pas de course, comme si j'avais le diable aux trousses. Ou un fantôme aux basques.

Près de l'entrée du stade, je commence à ralentir l'allure et à fixer le bout de mes ballerines noires, quand une silhouette attire mon attention sur le côté. Quelqu'un se tient derrière les gradins de l'aile A, les bras croisés, une cigarette éteinte coincée derrière l'oreille – malgré l'interdiction de fumer dans l'enceinte de l'école.

Noam.

– Noam ?

Il ne se tourne pas, continuant à observer la pelouse comme s'il avait le pouvoir de remonter le temps, de faire réapparaître le corps de son frère, peut-être même de lui venir en aide. Un sourire ironique étire ses lèvres sensuelles – un sourire à la Noam, à la fois moqueur et blessé. Parce que je lui trouve un air triste en permanence en dépit de son insolence, de son éternelle colère.

– Bien joué, Sherlock ! me charrie-t-il enfin.

Ses moqueries ne me rebutent pas – heureusement. J'ai la peau dure en dépit des apparences. J'ai l'habitude de ne pas avoir la vie facile et d'encaisser les coups. Je le rejoins malgré mon nœud à l'estomac.

– Tu viens souvent ici ? demandé-je avec douceur.

Comme il se tient debout près des gradins, je le contourne et grimpe jusqu'au cinquième rang pour m'asseoir, seulement séparé de lui par une rambarde en métal. Noam ne me répond pas. Fait-il comme si je n'étais pas là ?

Est-il perdu dans ses pensées ? Une minute s'écoule avant qu'il ne me jette un regard... méfiant. Il semble perpétuellement sur ses gardes.

- Tous les midis. Après les cours.
- Tu...

J'hésite, mais ses yeux sombres cherchent les miens, frondeurs, me mettant au défi de continuer.

- Tu ne devrais peut-être pas, osé-je.

Noam ricane.

- On a échangé deux mots, alors tu penses pouvoir me dire ce que je dois faire ou non, c'est ça ? me lance-t-il, cinglant.

Je reste muette, secouée par sa façon de me rentrer dedans. J'ai l'impression qu'il est couvert d'une armure hérissée de piquants, destinée à décourager tous ceux qui voudraient s'approcher de lui. Noam vit replié derrière des barricades – et tire à bout portant sur les malheureux qui passent devant sa citadelle. Pourquoi ? Je brûle d'envie de le découvrir. Même si je me sens dans la peau d'un papillon qui ne cesse de flirter avec une flamme, au risque de se brûler.

Parce qu'on peut brûler à cause Noam Hunter. J'en ai la certitude.

- Tu es toujours aussi charmant ? lui lancé-je, bien décidée à ne pas me laisser faire.
- Je ne t'oblige pas à me parler.
- Très bien.

Je me relève en passant la bandoulière de mon sac par-dessus ma tête, histoire de m'occuper les mains. Elles sont si moites qu'elles glissent sur le tissu.

- À un de ces jours, Noam ! lâché-je par-dessus mon épaule, en redescendant des gradins.

Mais il me barre la route, m'empêche de partir en se plaçant devant moi.

– J’ai décidé d’enquêter sur la disparition de Dean, me déclare-t-il en me fixant droit dans les yeux.

Interloquée par ce brusque aveu, je hausse les sourcils et reste debout, un peu au-dessus de lui. Il ajoute alors avec nonchalance, comme si nous n’avions pas eu de frictions :

– Puisque mon père s’en fout et que la police ne bouge pas, autant que je le fasse tout seul. Tu sais ce qu’on dit : on n’est jamais aussi bien servi que par soi-même. Je dois rencontrer le meilleur ami de Dean, samedi.

Petit silence. Je ne bouge pas. Je ne respire pas non plus.

C’est tellement superflu.

– Ça te dirait de m’accompagner ?

Je fais mine de m’absorber dans la contemplation de mes mains et de mon sac. Je ne veux pas qu’il devine ma satisfaction – même si, dans ma tête, c’est le Carnaval de Rio. Avec les cymbales, les plumes, les danseuses, et tout et tout.

– Ça marche, fais-je d’un ton détaché.

– OK.

Me recomposant un visage normal, je redresse la tête, mais... plus personne. Il a disparu. J’ai beau fouiller la pelouse du regard, il s’est évaporé dans la nature. Insaisissable. Comme toujours.

– Tu ne veux pas que je t’aide ? demandé-je, inquiète.

Ma mère secoue la tête en tendant le bras à travers le passe-plat tandis que la rumeur des conversations remplit la salle. Avec adresse, elle attrape deux assiettes garnies de steaks et de frites, et me jette un regard de gratitude.

– Non, ma chérie. Finis ton burger.

Assise au comptoir du Mark’s Diner, je me tiens près de ma petite sœur, elle

aussi attablée devant son dîner. Nous avons toutes les deux opté pour le plus monstrueux hamburger du restaurant, constitué de deux étages, avec triple dose de fromage et cornichons. Sans parler de la feuille de laitue, pour notre ration journalière de légumes verts. Nous veillons aussi à notre équilibre alimentaire.

– Tu es sûre ? insisté-je pendant qu'elle contourne le comptoir où nous sommes installées sur de hauts tabourets. Parce que ça ne me dérange pas du tout...

Brianna secoue la tête et s'éloigne entre les tables, me dissimulant sa mine fatiguée et ses cernes sous la masse épaisse de ses cheveux châtain, retenus en vrac par un peigne. Je regarde sa silhouette évoluer au milieu des tables et rejoindre un couple de clientes impatientes – et pas forcément aimables. Mon cœur se serre. Après les cours, Abby et moi avons rejoint notre mère à son travail. C'est une tradition lorsqu'elle n'a pas la possibilité de se libérer avant minuit : ainsi, nous pouvons quand même nous voir, même en plein coup de feu et au milieu des odeurs de cuisine.

– Qu'est-ce que tu fais ? s'inquiète Abby en me voyant sauter de mon siège.
– Rien.

Je contourne le comptoir et m'empare d'un torchon. Doris, l'autre serveuse, ne me prête pas attention. Ma sœur et moi faisons partie du paysage. De temps à autre, je donne même un coup de main pour la fermeture, et Mark, le patron du *diner*, est un brave type. S'il fait travailler dur ses employés, il sait aussi se montrer humain. Il n'est pas du genre à refuser une avance sur salaire à une serveuse en difficulté, par exemple...

– Tu ne finis pas ton burger ?

Abby me contemple de ses grands yeux soulignés d'un trait charbonneux – un maquillage qui lui a valu les remontrances de maman. Avec la tache de ketchup sur son menton, elle ressemble à un vampire. Je souris toute seule.

– Ne t'inquiète pas. Je mangerai tout à l'heure.

Je commence à nettoyer le comptoir avec un spray et m'occupe d'établir les additions en attente. Hors de question que je laisse ma mère travailler comme

une forcenée sans lever le petit doigt.

– Attends, moi aussi, je...

Je coupe ma sœur, qui a déjà un pied à terre pour me rejoindre :

– Non, toi, tu manges ! lui intimé-je en m'emparant à mon tour d'une commande.

Jim, le cuistot, me tend une assiette de chili con carne accompagné de tortillas.

– Table 5 ! me précise-t-il avec un clin d'œil, son crâne chauve luisant dans la fournaise des cuisines.

– Compris, chef !

Un grand sourire aux lèvres, je vais servir un homme d'environ 40 ans, qui déverse la moitié d'une bouteille de sauce Devil dans son assiette.

– Waouh ! sifflé-je, admirative. Il y a des façons moins violentes de mourir, vous savez.

Il s'esclaffe et me parle de ses origines colombiennes, comme si ça expliquait tout. J'ai surtout l'assurance qu'il laissera un généreux pourboire à ma mère, chargée de sa table. Je retourne ensuite à ma place, où Abby m'attend dans sa robe noire de Mercredi Addams et ses Doc Martens à plateformes. Son exemplaire de *Guerre et Paix* est posé à côté d'elle, ouvert à la page dix mille.

On devrait interdire aux auteurs d'écrire des bouquins plus gros qu'eux.

– Pourquoi je ne peux pas aider, moi ? boude-t-elle.

– Parce que tu as 13 ans et que ce serait illégal ! lui asséné-je.

– J'ai peut-être 13 ans, mais je suis plus mature que toi.

– Vous n'avez pas fini de vous disputer ? nous lance maman en passant à notre hauteur.

Puis, posant une main sur mon bras :

– C'est très gentil, Grace. Je suis désolée de te demander ça, mais tu peux

aller nettoyer la table du fond ? Un gosse a renversé son soda en partant.

– Pas de problème !

En allant chercher la serpillière, je noue un tablier rose autour de ma taille et fonce à l'autre bout de la salle. La clochette au-dessus de la porte résonne pendant que je frotte le carrelage. Une ado se dirige vers le comptoir... et je reconnais Lexi.

Lexi. MA Lexi.

– Merde ! murmuré-je, les mains crispées autour de ma serpillière en train de dégouliner comme un poulpe mort.

Pétrifiée, je la regarde s'approcher de ma mère. Tout mon sang reflue, quittant progressivement le haut de mon corps. Brianna lui adresse un sourire fatigué en hochant la tête. Mon cœur cogne avec la force d'un gong dans ma cage thoracique. Que fait Lexi dans ce *diner* ? Sait-elle quelque chose ? A-t-elle découvert mon secret ? Je crève de trouille. À cette distance, je ne perçois pas la moindre bribe de leur conversation. Je vois juste ma mère désigner la porte des toilettes du doigt.

– C'est pas vrai ! m'affolé-je.

Elle envoie Lexi dans ma direction. Sans réfléchir, j'abandonne ma serpillière et me précipite aux toilettes. Poussant la porte à deux mains, je déboule dans la salle aux murs carrelés, face à une rangée de lavabos. J'arrache mon tablier et le roule en boule. Mais au moment où je m'apprête à le mettre à la poubelle, Lexi entre à son tour et ouvre des yeux ronds.

– Grace ? s'étonne-t-elle en m'apercevant.

Elle se fige près du sèche-mains automatique – une vieillerie en panne un jour sur deux. Je cache mes mains dans mon dos et tente un grand sourire.

– Lexi ? dis-je, deux octaves trop haut.

J'essaie de ne pas balbutier, mais c'est la fête du postillon.

– Qu'est-ce que tu fais là ? attaqué-je la première.

J'ignore mon reflet livide dans les miroirs rectangulaires, au-dessus des lavabos. Ma copine me rend mon sourire, sans détecter mon malaise.

– C'est dingue ! Je passais en voiture et j'ai été prise d'une envie pressante. Et toi ?

– Pareil. Enfin, presque. J'ai eu... euh... je mourrais de faim... alors je me suis arrêtée pour acheter un burger ici.

Lexi acquiesce.

– C'est marrant. Je ne connaissais pas cet endroit.

– Moi non plus, bafouillé-je tandis qu'elle s'engouffre dans l'une des cabines.

– Tu veux qu'on rentre ensemble ? me propose-t-elle à travers la porte.

– Oh, non... je dois y aller... ma grand-mère m'attend à la maison. On se voit demain à l'école ! lancé-je pour finir avec un débit de mitraille.

Et avant qu'elle ne ressorte, je m'enfuis des toilettes et quitte le *diner*. Je vais me cacher cinq minutes à l'arrière du bâtiment pour reprendre mes esprits – et laisser à Lexi le temps de s'en aller. Près du conteneur à ordures, je prends ma tête entre mes mains. Je ne suis pas fière de moi. Dans les effluves de nourriture avariée, au milieu des poubelles ventrues, je crève de honte. Cette mascarade doit cesser. Mais comment revenir en arrière ? Comment dire la vérité ?

[Qu'est-ce que tu fais ?]

Allongée sur mon lit en pyjama-short, je fixe mon écran avec suspicion. En rentrant du *diner*, j'ai pris une douche avant de filer dans ma chambre en prétextant une migraine. J'étais sur le point de m'endormir en pensant à mon attitude minable quand mon portable a sonné. Qui peut me contacter à une heure pareille ? Et sans décliner son identité, en plus ? Une pensée fugitive, mais angoissante, me traverse : et si c'était un SMS du Corbeau ?

[Ne me dis pas que tu dors à cette heure, Adams !]

[Qui est-ce ? Je ne connais pas votre numéro.]

[Devine, Sherlock !]

Mon cœur fait un bond. Ce ton. Ce surnom. Ça ne peut être que lui. Je me redresse en calant un oreiller contre le mur pour m'y adosser, les jambes empêtrées dans ma couette.

[Noam ? Comment est-ce que tu as eu mon numéro ?]

[Un magicien ne révèle jamais ses secrets.]

[Anna ?]

[Anna.]

J'éclate de rire et sens une vague de chaleur embraser mes joues malgré la fenêtre entrouverte. Une brise circule dans ma chambre, mais ma température grimpe.

[Tu n'as toujours pas répondu à ma question.
Qu'est-ce que tu fais ?]

More books
whatsapp
00962791439660

[Je suis à une super fête.
C'est pour ça que je n'ai pas répondu
tout de suite à ton message.
Je n'ai pas entendu la sonnerie.]

[Tu es dans ta chambre, je parie.
Et tu étais en train de roupiller.]

[Pourquoi tu demandes, si tu connais déjà la réponse ?;-)]

Je ris toute seule en espérant ne pas déranger ma sœur, en train de se reposer dans la pièce voisine. Les murs sont en papier dans notre appartement. J'entends même la télévision en sourdine pendant que ma mère la regarde sur le canapé du salon.

[Et toi ? Tu fais quoi ?]

[Je t'écris.]

[Et je peux savoir pourquoi ?]

La réponse se fait attendre si longtemps que je me demande s'il n'est pas parti.

[Noam ?]

[On n'a qu'à se retrouver devant le lycée
à 13 heures samedi. Ça te va ?]

[OK.]

[Tu m'as seulement écrit pour me fixer rendez-vous ?]

[Qu'est-ce que tu en penses ?]
[Fais de beaux rêves, Grace Adams.]

Et plus rien. Pas la moindre explication. Pas d'autre message. Durant dix minutes, je reste avec mon téléphone entre les mains, à sourire béatement en relisant notre échange... jusqu'à ce que le sommeil me fauche.

– Je peux te rejoindre ? susurre Noam à mon oreille.

Groggy, les yeux clos, je ne réagis pas malgré la voix grave qui me chatouille l'oreille. Épuisée par la journée, je reste roulée en boule sous mes couvertures. Mon corps s'enfonce dans le matelas alors que ma tête repose au milieu des oreillers.

– Tu n'y vois pas d'inconvénient ?

Son souffle effleure mon cou, telle une caresse. Mon cœur s'accélère malgré l'épuisement, mes membres en coton et mes paupières de plomb. Et mon sang court à travers mes veines, plus fort à chaque pulsation. Noam. Il est là. Dans ma chambre. Même si ça n'a aucun sens. Même si je ne comprends rien.

– No...

Je ne prononce pas son nom jusqu'au bout, la langue engourdie, à l'instar de tous les muscles de mon corps. Je sens alors sa main repousser mes longs

cheveux emmêlés. Ses doigts glissent sur mon front, dérivent vers ma tempe et s'égarer dans la lourde masse châtain. Je déglutis avec peine, comme si j'avalais une pierre. Mon cœur cogne maintenant à mes oreilles, comme dans une caisse de résonance. Je pourrais ouvrir les yeux, mais je n'ose pas. Je dois être en train de rêver. Noam ne peut pas m'avoir rejointe dans ma chambre. Il ne sait même pas où j'habite.

– Noam..., articulé-je.

Je m'apprête à me tourner vers lui... quand il pose une main devant mes yeux, les masquant entièrement.

– Attends, Grace. Ne bouge pas.

Comme si j'en étais capable ! Je suis sous son emprise, et le plus délicieux des venins se répand dans mon corps pour me paralyser.

– Laisse-toi faire, m'intime-t-il, tentateur.

Ces trois mots s'entrechoquent dans ma tête. Me laisser faire. Par Noam. Par ses mains, sur moi – partout sur mon corps. Je tressaille au moment où ses doigts s'aventurent sous le haut de mon pyjama. Caressant mon ventre, ils remontent vers ma poitrine centimètre après centimètre. J'ouvre les yeux, électrisée malgré ma vision floue. Noam se tient accroupi près de mon lit tandis que je lui tourne le dos. Je le vois dans le reflet de la psyché installée dans ma chambre. Je sens ses paumes chaudes se refermer sur mes seins et cesse de respirer, déstabilisée par son contact.

Je suis vierge.

Je n'ai jamais fait l'amour ou embrassé un garçon. Mais comment oserais-je le lui avouer dans un moment pareil ? Il joue avec les pointes de mes seins, qui durcissent peu à peu sous ses assauts. Mon corps entier se tend au fil des secondes, me laissant pantelante. Du bout de l'index, Noam suit le cercle d'une de mes aréoles et enfouit son visage dans mes cheveux pour en humer le parfum de fleur d'oranger. Dans ma chambre, pas un bruit ne s'élève dans le silence assourdissant en dehors de ma respiration heurtée.

– Détends-toi, murmure-t-il alors que je me raidis pendant qu'il déboutonne

le haut de mon pyjama.

– Qu’est-ce que... tu fais ? balbutié-je.

Il marque une pause, le temps d’atteindre le col de mon pyjama et d’en ouvrir les pans. En les écartant, il dévoile ma peau diaphane et... ma poitrine. Je pique un fard, à la fois embarrassée et excitée.

– Je te fais l’amour, susurre-t-il d’une voix rauque.

J’exhale un soupir tremblant. Dans la pénombre de la chambre, Noam se redresse lentement, souple, tel un fauve. Il me dévore du regard, ses prunelles noires rivées à ma nudité. Évitant soigneusement ses yeux, trop intenses, trop intimidants, je roule sur le dos. Heureusement que nous sommes dans le noir ! Du bout de l’index, il suit ma gorge, descend entre mes seins vers mon nombril et s’arrête sur l’élastique de mon pantalon... qu’il fait doucement claquer. Je me sens perdue. Je voudrais qu’il parte et qu’il reste. Je voudrais qu’il me laisse et qu’il se couche sur moi. Je voudrais le fuir et l’embrasser.

Je ne sais pas.

Je ne sais plus.

– Tu es belle, chuchote-t-il en posant un genou sur le bord de mon matelas pour y grimper à son tour.

– Ne dis pas n’importe quoi..., marmonné-je.

Mais ses mots me font l’effet d’une caresse. Ils me touchent au cœur tandis qu’il lève les bras pour retirer son t-shirt. Le souffle court, je le regarde se dénuder au-dessus de moi, envoyer ses vêtements valser à travers la pièce. Lui ne paraît guère gêné par la nudité. Et pourquoi en serait-il embarrassé ? Il est canon ! Mes yeux glissent sur son torse aux muscles secs, nerveux, durs. Je n’ai qu’une envie : le toucher. Je reste néanmoins immobile lorsqu’il fait glisser sa ceinture hors des passants de son jean.

– C’est toi qui dis des conneries, me lance-t-il, moqueur. Tu ne sais pas recevoir un compliment, Adams ?

– Je... enfin... c’est-à-dire que...

Noam place un index sur mes lèvres et se couche à côté de moi, en plaquant

son torse contre mes seins nus. En même temps, il m'aide à retirer les manches de mon haut et le fait valdinguer sur ma commode. Mes mamelons se dressent au contact de sa peau hâlée. Ma tête se met à tourner. J'ai l'impression d'être coincée sur un manège devenu fou – et je ne veux en descendre pour rien au monde. Noam colle son front au mien, ses yeux dans mes yeux. Impossible d'échapper à son regard d'ébène. Paralysée, je vois sa bouche se rapprocher lentement, inexorablement... jusqu'à ce qu'elle se pose sur la mienne. Alors, les doigts enfouis dans mes cheveux, couché sur le flanc près de moi, il m'embrasse en se glissant entre mes lèvres.

Mon premier baiser.

Sa langue s'enroule autour de la mienne, passionnée. D'abord, j'ignore comment réagir. Je suis sous tension, comme si des câbles électriques remplaçaient mes veines. Puis, je me laisse envahir par le désir, cette force si puissante qui me colle à lui, qui aimante nos bassins l'un à l'autre. À mon tour, j'essaie de caresser sa langue de la mienne, je réponds à ses joutes. Encouragé, Noam poursuit son assaut. Des sensations inconnues, délicieuses, fourmillent dans ma bouche, mon visage, mon corps. Et je pose mes mains sur son large dos pour m'arrimer à lui.

Je vais me noyer.

Je veux me noyer.

Je ne me pose plus de questions. Ce qu'il fait là, pourquoi : je m'en moque. Je me résume à mon corps, parcouru de violents frissons. La bouche de Noam délaisse la mienne pour déposer une pluie de baisers sur mon cou, mes seins. Lorsqu'il gobe l'une des pointes, je creuse le dos pour venir à sa rencontre. Ses mains, elles, abaissent le pantalon de mon pyjama. Le tissu glisse sur mes cuisses pendant qu'il titille ma poitrine et la prend dans sa bouche, inlassable. Sa salive sur ma peau me rend folle. Je m'embrase comme une torche au moment où il se couche sur moi, son jean glissant sur la peau nue de mes jambes.

– Je suis prête, assuré-je d'une voix rauque.

Les yeux noirs de Noam prennent feu, telle une mer de pétrole. À moins que

ce ne soit ses mains, brûlantes sur ma peau ? Ou moi, déchaînée par son regard de braise, libérée de ma timidité ? Avec une audace inattendue, je noue mes doigts derrière sa nuque. Nos ventres se touchent et je sens son sexe se presser contre le mien à travers son jean. Je n'ai plus peur. Même si c'est la première fois. Je suis dans un état second où tout semble irréel, presque magique.

– Tu es sûre ? chuchote-t-il.

Je réponds d'un hochement de tête. Puis c'est mon corps qui parle à ma place. Enroulant mes deux jambes autour de sa taille, je l'incite à accélérer. Noam est le bon. C'est lui que j'ai attendu durant des années, quitte à subir les moqueries de mes copines au sujet de ma virginité. Et je sais que j'ai eu raison en voyant une lueur s'allumer dans ses yeux lorsqu'il me couve du regard.

– C'est ta première fois ?

Il semble lire dans mes pensées, comme si nous étions en symbiose. Je sens son cœur battre contre le mien, poitrine contre poitrine.

– Oui, avoué-je.

– Et tu veux...

Il avale sa salive avant de terminer sa phrase, toujours perdu dans mes yeux verts.

– ... tu veux que ce soit moi ?

Je rougis, mais ne quitte pas les yeux de Noam, dont les mains glissent au bord de ma culotte en coton blanc. Il attend mon verdict.

– C'est toi, confessé-je. Ça ne peut être que toi.

Noam esquisse un sourire en coin – ce sourire irrésistible qui n'appartient qu'à lui. Et, lentement, il m'ôte ma culotte. Je me retrouve nue devant lui. Pourtant, je ne me défile pas ni ne cherche à me cacher derrière mes bras serrés. Cela me semble si évident, si naturel. Même quand il pose sa paume sur mon sexe, le prenant en coupe comme s'il lui appartenait, je me contente de sursauter. Cette caresse appuyée me surprend, comme sa respiration qui s'accélère. Il glisse alors un doigt entre mes lèvres, s'insinuant en moi.

– Oh...

Jamais, encore, quelqu'un ne m'a touchée si intimement – encore moins à cet endroit. Mais Noam me fait taire d'un baiser, s'appropriant mes lèvres avec fougue. Sa main, elle, se fraye un chemin au creux de mon corps. Ses doigts se faufilent entre ces replis humides et moites dont j'ai moi-même à peine conscience. Mes muscles se raidissent, mes jambes se tendent. Surtout lorsqu'il appuie sur un point précis, avec une habileté diabolique. Le souffle court, j'enfonce ma tête dans l'oreiller, comme si je voulais échapper à cette fulgurance qui monte dans mon ventre. Sauf que rien ne peut arrêter la vague.

– Noam...

Son nom m'échappe, suivi d'un gémissement. Noam, lui, est dressé sur un coude au-dessus de moi, sa main enfouie entre mes jambes. La lame de fond continue à se lever, de plus en plus forte. Comme la marée, elle ne cesse de revenir, plus puissante.

– Laisse-toi aller, me répète Noam.

Ses lèvres sensuelles se pressent contre mon oreille et mon excitation grimpe, grimpe, grimpe. L'explosion n'est pas loin. Je ne pourrais bientôt plus contenir la jouissance, intense, brutale. Quand, soudain...

– Grace...

Hein ?

– Grace !

Euh... c'est la voix de ma sœur ?

– Grace, t'es sourde ou quoi ? Réveille-toi !

D'un seul coup, au moment fatidique, j'ouvre les yeux avant d'atteindre l'orgasme. Abby est penchée au-dessus de moi, les yeux écarquillés, à scruter mon visage. Elle bouche mon champ de vision alors que je suis étendue dans mon lit, hors d'haleine et entortillée dans ma couette.

– L’alarme de ton téléphone hurle depuis dix minutes ! me signale-t-elle, désapprobatrice.

– Quoi ? marmonné-je, la bouche pâteuse.

– Et puis, tu fais des bruits drôlement bizarres.

– M... moi ?

Tout en me redressant, j’essaie de dissimuler mon teint écarlate sous les mèches éparses de ma chevelure. Avec un dernier regard suspicieux, ma sœur quitte ma chambre en me balançant mon oreiller sur la figure.

– Dépêche-toi de te préparer, le bus part dans vingt minutes !

J’attends qu’elle disparaisse pour me laisser retomber sur le matelas, à bout de souffle. C’était un rêve ! Un simple rêve ! Un simple rêve érotique avec Noam Hunter, interrompu par ma petite sœur !

Je. Veux. Mourir.

More books

whatsapp

00962791439660

5. Volcanique

Noam n'a pas prononcé un mot depuis que je suis montée dans sa voiture, en dehors d'un vague grognement au moment où j'ai bouclé ma ceinture. Il conduit comme si rien ne pouvait le déconcentrer. Ce n'est pas vraiment ce que j'avais imaginé pour notre premier rendez-vous. Dire que j'attendais ce samedi après-midi avec impatience, au point de faire un rêve érotique avec Noam ! Le rêve le plus sexy, le plus agréable, le plus génial de toute ma vie. Je me tortille sur mon siège. J'en ai encore des sueurs chaudes.

À travers les vitres, l'océan Pacifique miroite sous un soleil de plomb, bordant la route pentue le long des falaises. Je ne me montre pas loquace non plus, intimidée par son regard noir et ses lèvres closes. Ses lèvres que j'ai imaginées partout sur moi, l'autre nuit. *Et voilà ! J'y pense encore !*

– On va à la fac, alors ? tente-je maladroitement.

J'ai retrouvé Noam devant notre lycée après le déjeuner. À ma grande surprise, il est arrivé pile à l'heure, au volant d'une superbe Mustang noire. Lui qui est toujours en retard en cours m'a ouvert la portière avant de démarrer en trombe, pressé de gagner le campus où son frère étudiait la médecine encore deux semaines plus tôt.

– Mmm...

Je lui jette un coup d'œil oblique alors qu'il accélère, pied au plancher, indifférent aux limitations de vitesse. Noam n'a pas l'air très soucieux du Code de la route. Ni d'aucun code, d'ailleurs. Je toussote, à la recherche d'un sujet de conversation pour briser la glace. Pourquoi m'avoir invitée s'il ne veut pas de moi ? A-t-il changé d'avis depuis notre rencontre derrière le stade ? Ce type me rend dingue.

– Dean habitait dans une chambre universitaire ? demandé-je encore, sans me décourager.

Dans ma tunique en mousseline turquoise, décorée de petites perles marron, et mon short en jean, je lui adresse un sourire pour réchauffer l'ambiance. Mais il faudrait au moins un feu de forêt pour décongeler Noam Hunter.

– Mmm...

Ou une éruption volcanique

– Il vivait sur le campus ? insisté-je.

Noam soupire, agacé.

– Non.

Mon sang commence à battre à mes tempes, comme la colère.

– Désolée, je n'avais pas compris. J'ai un peu de mal à comprendre le langage de Chewbacca !

Quittant la route des yeux, Noam se tourne vers moi. Je recule un peu tant il semble sur le point d'exploser, les doigts crispés sur le volant. Mais au lieu de se fâcher, il éclate de rire. Comme un gosse. J'en ai le souffle coupé avant de m'esclaffer à mon tour, ravi par ce brusque revirement. Je ne m'attendais pas à ce qu'il encaisse ma vanne sans broncher.

– Je ne savais pas que tu pouvais être marrante, Adams.

– Sympa ! m'exclamé-je, piquée au vif. Comment je dois le prendre ? J'ai la réputation d'un croque-mort ?

– Non, non, sourit-il en dépassant allègrement les cent cinquante kilomètres heure. C'est juste que tu es toujours si sérieuse...

– Je sais aussi m'amuser ! clamé-je, indignée.

Noam me jette un coup d'œil ironique, peu convaincu.

– Comme Julie Andrews dans *La Mélodie du bonheur* ? me met-il en boîte.

– Pauvre mec ! m'écrié-je en le frappant à l'épaule.

Chances que mon rêve érotique se réalise un jour : zéro.

Noam éclate à nouveau de rire. Apparemment, il me prend pour une fille coincée ! Au moins, la glace est brisée entre nous et il garde le sourire durant les kilomètres suivants, cigarette au coin des lèvres. Il accepte même de répondre de bonne grâce à mes questions.

– Mon frère vit dans un appartement à proximité de la fac, m’explique-t-il. Il le partage avec son meilleur ami. Logan. Le type qu’on va rencontrer.

– Il est aussi étudiant en médecine ?

– Non. En informatique.

– Tu crois qu’il pourra nous aider ?

Noam hausse les épaules. Il joue les indifférents, mais je vois bien qu’il est sous pression.

– On verra bien.

Il gare sa voiture devant un petit immeuble en bord de mer. Située à dix minutes de la faculté, la résidence est entourée de pelouses verdoyantes, au bout d’une allée de palmiers. J’adorerais vivre dans un endroit pareil – ma mère et Abby aussi ! Claquant la portière de sa Mustang, Noam abandonne son blouson en cuir marron sur la banquette. En jean délavé et t-shirt noir, je l’imagine volontiers conduire une moto.

Surtout si je suis assise à l’arrière...

– Tu viens ? me lance-t-il.

Son ton est nonchalant, mais il pose un regard fébrile sur la façade blanche. Des dizaines de questions doivent tourner dans sa tête. Va-t-il enfin obtenir un indice sur la disparition de son frère ? Une piste à exploiter pour cesser de tâtonner dans le noir ? Noam passe une main sur le bas de son visage, couvrant sa bouche et sa mâchoire. Durant une seconde, il baisse sa garde, laissant entrevoir une faille si profonde qu’elle m’inquiète. Il semble miné par cette histoire, mais je n’ai pas le temps de réagir qu’il remet déjà son masque et commence à me chercher, sans doute pour donner le change.

– Tu prends racine, Adams ?

– Appelle-moi Grace, s’il te plaît. J’ai l’impression d’être en cours.

- Pas de problème, Adams.
- Ce que tu peux être lourd, des fois !

Nous nous chicanons dans l'escalier qui mène au second étage. Mais lorsqu'un jeune homme de taille moyenne, aux cheveux châains et aux yeux noisette nous ouvre la porte, Noam retrouve son expression dure – et angoissée.

- Noam ? s'étonne le brun à la peau très pâle, constellée de discrètes taches de rousseur sur le nez. Tu devais passer aujourd'hui ?
- Bonjour, Logan.

Les deux garçons se serrent la main pendant que je reste en retrait.

- Je te présente Grace, une amie, précise Noam.
- Salut.
- Salut, murmuré-je en échangeant avec Logan un signe de la main.

Je n'ajoute rien, préférant ne pas me mêler à leur conversation. Ne suis-je pas seulement venue pour soutenir Noam ?

- On peut entrer une minute ? demande-t-il en jetant un coup d'œil à la spacieuse entrée de l'appartement.

Logan grimace.

- Désolé, vieux... je suis pressé. J'allais partir en cours quand vous avez sonné. Tu aurais dû téléphoner avant de venir.

Noam hausse un sourcil moqueur. Il ne semble guère apprécier la désinvolture du meilleur ami de son frère.

- J'avais oublié que les étudiants en informatique ont des emplois du temps de ministre, ironise Noam. Tu as quand même bien une minute pour parler de Dean. Tu te souviens de lui ? Ton colocataire et meilleur ami ?
- Oh...

Logan baisse les yeux, échappant au regard noir de Noam, si fiévreux qu'il en devient parfois insoutenable.

– J’ai deux minutes, si tu veux, admet l’étudiant en s’appuyant d’une main au chambranle. Alors ? Tu as des nouvelles de Dean ?

– Aucune. Sans ça, je ne serais pas là, continue Noam, cassant. Je voulais te poser des questions au sujet de la dernière fois où tu l’as vu.

– Pourquoi ? J’ai déjà tout raconté à la police.

– Oui, mais maintenant, c’est à moi que tu le racontes.

Il se rapproche d’un pas, presque menaçant. Ou tout du moins prêt à bondir. Son regard est si dur et noir qu’il en devient inquiétant.

Rappelez-moi de ne jamais avoir Noam Hunter pour ennemi.

– Il n’y a pas grand-chose à dire, affirme Logan, posé. Je l’ai vu deux minutes le jour de sa disparition. Il révisait dans le salon et je m’en allais pour donner des cours particuliers à un groupe de « première année ».

Noam hoche la tête. Les yeux plissés, il enregistre le moindre mot. Sa silhouette sombre occupe le couloir, écrasant tout l’espace alentour. Je m’étonne de ne pas voir l’air vibrer autour de lui. En retrait, je continue d’observer l’échange tout en tripotant les perles de ma tunique.

– Dean ne t’a rien dit, ce jour-là ? Il ne t’a pas parlé d’un truc en particulier ?

– Quel genre de truc ?

– Je ne sais pas, moi ! s’énerve Noam.

On ne peut pas dire que la patience soit son fort.

– Est-ce qu’il aurait parlé d’un rendez-vous ? D’une nouvelle relation ? décidé-je d’intervenir avant que Noam explose, emporté par son mauvais caractère. Est-ce qu’il aurait pu rencontrer quelqu’un quelques jours avant sa disparition ? Ou confier qu’il se sentait menacé, voire en danger ?

Noam me jette un regard de gratitude qui me bouleverse. Logan, lui, se gratte le menton d’un air pensif. Il semble fouiller dans ses souvenirs, rasséréné par ma voix calme et mon apparence inoffensive. Je ne lui inspire aucune méfiance, au contraire de Noam, qu’il surveille du coin de l’œil.

– Pas que je sache. Dean a bossé toute la semaine comme un dingue pour ses

examens. Il était tout le temps fourré à la bibliothèque et, quand je rentrais, il pionçait déjà.

Noam pince les lèvres pendant que Logan se gratte l'arrière du crâne, visiblement en quête d'un autre renseignement à fournir. Mais ne trouvant rien, il me contemple avec gêne. Sauf que Noam ne veut rien comprendre. Il secoue la tête, décidé à creuser encore malgré la vacuité de ses efforts.

– Tu ne l'as pas vu avant qu'il parte à la fête ? insiste-t-il durement.

Logan secoue la tête. En colère, Noam passe une main dans ses cheveux, repoussant les mèches ébène qui tombent sur son front.

– Écoute, si un truc me revient, je t'appellerai, promet Logan. Là, je dois vraiment filer...

Noam ne se donne pas la peine de répliquer et tourne directement les talons pendant que je reste plantée devant Logan, un peu secouée. J'ignore quoi ajouter. Noam, lui, tourne au bout du couloir, les mains enfoncées dans les poches.

– Merci beaucoup pour votre aide. Et... je suis désolée, ajouté-je, embarrassée.

– C'est rien, m'assure Logan, conciliant. Son frère a disparu... Et, après tout ce temps, je pense même qu'il est mort.

J'avale ma salive avec peine, guère surprise. Chacun sait qu'après quarante-huit heures, les chances de retrouver un disparu sont très maigres. Alors, quinze jours plus tard... Il y a une semaine, lors de la cérémonie, j'étais encore convaincue que nous avions une chance de retrouver Dean. Mais plus le temps passe, plus je réfléchis, et moins j'y crois. Je me mords la lèvre, hésitant à partager avec Logan le fond de ma pensée.

– Je le pense aussi, avoué-je enfin. Vu l'état dans lequel je l'ai trouvé, je ne vois pas comment il aurait survécu.

De nouveau, l'image de son corps maculé de sang s'impose à moi, et je dois la chasser avant qu'elle n'éclipse mes autres pensées.

– Pour moi, la seule vraie question est : pourquoi a-t-on déplacé son corps ? Et qui a fait ça ? continué-je gravement.

Logan acquiesce, navré. Il semble aussi un peu rassuré de parler à une personne sensée qui partage son avis.

– Vous devriez dissuader Noam de continuer de mener son enquête, ajoutez-il, en guise d’au revoir. Il va se faire du mal.

En sortant de l’immeuble, je trouve Noam près de sa voiture... en train de lui donner un violent coup de pied. Il frappe un pneu avant de shooter dans une pierre, l’envoyant rouler plus loin. Je le rejoins pourtant. Il ne me fait pas peur, même en colère. Je suis peut-être folle, mais je reste persuadée de n’avoir rien à craindre de lui. Même au plus fort de sa rage, il ne me ferait pas de mal.

– Quel connard ! crache-t-il.

Je ne réponds pas, le laissant déverser sa bile sur Logan. Je reste simplement en retrait, à côté de la Mustang.

– C’est à peine s’il ne faut pas prendre rendez-vous avec ce type pour lui parler de son meilleur ami disparu ! Tu parles : il s’en fout complètement ! Il ne voulait pas coopérer !

Je continue de me taire, consciente que défendre le meilleur ami de Dean ne servirait à rien. Noam a besoin de se défouler, de laisser exploser sa rage. Ce qu’il fait, en frappant le toit de sa voiture des deux poings. La malheureuse prend cher, mais subit bravement l’assaut, stoïque. Après ce dernier éclat, Noam se calme un peu. La poitrine soulevée par à-coups, il croise les bras sur le toit et fixe la ligne bleutée du ciel, mutique. Sur le parking comme entre nous, la pression retombe.

Le volcan a fini son éruption.

– Il t’a dit tout ce qu’il savait, avancé-je avec prudence.

Parce que je n’ai pas de gilet pare-balles.

– Ne sois pas trop dur avec lui. Il cherchait à t’aider. Dean est son meilleur ami, après tout...

– Oui. Et c’est mon frère. Mon frère, qui a disparu et que personne ne cherche, à part moi !

Je laisse filer une seconde avant d’ajouter, debout derrière lui :

– Et moi.

De dos, Noam se raidit comme s’il prenait conscience de quelque chose. Puis il se tourne vers moi – enfin, seulement son visage au profil régulier. Ses yeux noirs sont à la fois furieux et tristes. Remuée, je soutiens son regard, me laissant happer par l’abîme. C’est un puits sombre où je risque, chaque seconde, de tomber avec lui. Sans regret. Je déglutis en dépit de mes difficultés à avaler, à respirer, à rester devant lui. C’est l’effet Noam. Il me paralyse. Et il me donne aussi l’impression d’être plus... vivante. Comme en cet instant, où mon cœur bat à mille à l’heure, où je brûle pour lui sans totalement comprendre ce qui m’arrive.

– Et toi, admet-il à voix basse.

Il pivote entièrement vers moi.

– Qu’est-ce que tu fais là, Grace ? me demande-t-il avec gravité. Pourquoi as-tu accepté de venir avec moi ?

– Parce que tu me l’as demandé, tenté-je de botter en touche.

– Pour-quoi ? répète-t-il en détachant les deux syllabes.

Je ne peux échapper ni à sa question ni à ses yeux de jais. Nous sommes face à face : lui, adossé contre sa voiture, moi, plantée devant la portière d’un autre véhicule. Soudain, je réalise à quel point nous sommes proches – dangereusement proches. Mais cela ne semble pas suffire à Noam, qui fait encore un pas vers moi. Je flageole. À son approche, tout mon corps devient comme du coton. La faute à ses yeux noirs, braqués sur moi. Ils me transpercent littéralement, me clouant sur place.

– Qu’est-ce que tu fais avec moi ? À chercher un garçon que tu connaissais à peine ? À perdre ton samedi avec un type que n’importe qui te déconseillerait

de fréquenter ?

Il insiste. Et à chaque question, il glane un nouveau centimètre, réduisant l'espace entre nous jusqu'à ce que je n'aie plus d'oxygène.

– Je...

Son torse s'accole à ma poitrine. Comme dans mon rêve. Si ce n'est que nous avons nos vêtements ! Je sens son corps dur, solide, masculin à travers son t-shirt noir. Non, ce corps bien réel n'a rien à voir avec mon rêve. Il est si concret, si tiède...

– Je suis venue pour toi, avoué-je, sans réfléchir.

Je ne peux pas lui mentir. Qui pourrait raconter des bobards face à des yeux pareils ? Mes bras pendent le long de mon corps sans que je sache quoi en faire. Je suis statufiée face à Noam, si sombre, si inquiétant, si attirant...

– Eh bien, je suis là, me lance-t-il avec un air de défi et son demi-sourire diabolique au coin des lèvres.

Il redresse le menton, frondeur, et abolit les derniers centimètres entre nous. Avant même que je ne puisse réagir, il passe un bras autour de ma taille, l'entourant solidement. Et, posant une main sur ma joue, il me fait pencher le cou en arrière. Je garde les yeux grands ouverts, incapable de m'arracher à la contemplation de son visage, toujours plus proche du mien.

Est-ce que... Est-ce qu'il veut... Est-ce qu'il va... ?

Je fixe ses lèvres – en espérant ne pas loucher. Elles sont plus près, toujours plus près – et si sensuelles, charnues...

En un mot : criminelles.

C'est ma dernière pensée avant que sa bouche ne s'abatte sur la mienne. Tout s'arrête autour de moi. Mon cœur compris. Si ses lèvres sont douces, son baiser, lui, devient vite passionné. J'ai la respiration coupée au moment où il insinue sa langue en moi. Non, vraiment rien à voir avec mon rêve. Tout est décuplé dans la réalité. Sa langue caresse la mienne alors que son parfum

m'enveloppe. Enivrée, je découvre sa fragrance ambrée, masculine. Elle a quelque chose de dangereux... comme lui.

Bientôt, je ne suis plus capable de former la moindre pensée cohérente. Sa bouche dévore la mienne, s'appropriant mes lèvres en un baiser fiévreux. Et sans fin. Son bras se resserre, me renversant à moitié sur la voiture de derrière. Je m'abandonne. Plaquée contre son torse, je pose une main sur son épaule et la laisse descendre le long de son biceps. Son muscle roule sous mes doigts, comme sa langue dans ma bouche.

Une minute s'écoule. Ou un siècle. Nos bouches se fondent l'une dans l'autre alors que nos goûts se mêlent. De sa main libre, il descend vers mon cou et caresse ma joue de son pouce. Puis, lentement, il recule... même si je tente de retenir ses lèvres, de le garder contre moi. Noam esquisse un sourire.

– Comme ça, tu ne regretteras pas d'être venue, me lance-t-il, narquois.

En une seconde, il change et redevient sarcastique.

– Je...

J'essaie de retrouver l'usage de la parole et pose deux doigts sur mes lèvres, gonflées par son baiser passionné. Je voudrais qu'il recommence. Sur-le-champ. Et il semble le deviner à en croire son regard à demi moqueur. Suis-je donc si transparente ? Lui se croit irrésistible, en tous les cas !

– Je crois que... je ferais mieux de rentrer chez moi, articulé-je. Tu peux me ramener ?

Je suis perdue. Et son air goguenard me fâche. Tout comme le désir que j'éprouve sans pouvoir l'exprimer.

– Tu as fini de t'encanailler avec moi ? ironise-t-il, en essuyant ses paumes sur les poches arrière de son jean. Alors, tu préfères rentrer sagement chez grand-maman ?

– Pardon ?

J'ai l'impression de recevoir un seau d'eau glacée en pleine figure. Le jeune homme aux yeux sombres qui m'a embrassée n'existe plus. En un

claquement de doigts, Noam est redevenu ce garçon qui tient tout le monde à distance avec sa colère et ses sarcasmes. Pourquoi ce changement ? Et pourquoi si vite ? Je me sens comme une girouette par grand vent !

– Arrête ton petit numéro ! rétorqué-je sans me laisser désarçonner. Ça ne marche pas avec moi.

– Vraiment ?

Il revient vers moi, presque menaçant. Mais je pose aussitôt les mains sur son torse pour l'arrêter. De lui, je n'aurai jamais peur. Voilà bien ma seule certitude.

– Tu n'étais pourtant pas farouche, il y a une minute !

J'ai envie de le gifler. Autant que de l'embrasser. Mais je ne rentrerai pas dans son jeu, je ne tomberai pas dans ses pièges.

– Je sais qui tu es, Noam, assuré-je, très calme.

– Alors là, ça m'étonnerait ! me lance-t-il.

Son regard flamboie. Mais le mien aussi.

– Tu n'as aucune idée de qui je suis ou de ce que j'ai traversé !

– Arrête de jouer les incompris !

Nos cris se répondent maintenant. Je n'y comprends rien. Il y a une minute, nous nous embrassions passionnément, pourtant...

– Je n'ai pas de leçons à recevoir d'une petite fille privilégiée et coincée, venue chercher le grand frisson avec moi.

Ses insultes se plantent dans mon cœur, indélébiles. J'ouvre la bouche, la referme. J'essaie d'aspirer l'air, mais ma poitrine est en feu. Mes doigts me démangent, mais je me retiens de le frapper. Cela lui ferait trop plaisir. C'est exactement ce qu'il cherche : me faire sortir de mes gonds, me provoquer, même si j'ignore pourquoi.

– Tu aimes bien jouer les *bad boys*, hein ? Tout le monde te prend pour un type sûr de lui et insolent, qui n'a besoin de personne. Mais toi et moi, on sait

que ce n'est pas vrai et qu'en fait, tu es juste seul et malheureux !

Au tour de Noam de rester muet, les lèvres entrouvertes. Il ne s'y attendait pas. Je l'ai touché aussi. En plein cœur. Et il n'a pas l'air d'aimer ça. Alors, après plusieurs secondes de silence où il serre les poings à s'en blanchir les jointures, il se détourne brutalement pour monter dans sa voiture sans un regard vers moi.

– Je te ramène ! crache-t-il.

Et il démarre avant que j'aie le temps d'attacher ma ceinture.

More books
whatsapp
00962791439660

6. Toute vérité n'est pas bonne à dire

Mon téléphone sonne à minuit. Et en découvrant le nom qui s'affiche sur l'écran, je me sens envahie par la colère, l'impatience – et une pointe de joie. Car il s'agit d'un SMS de Noam.

[Je me suis comporté comme un connard.]

[Je sais.]

[Je suis désolé.]

[Je sais.]

[Tu ne comptes pas me faciliter la tâche ?]

[Bien joué, Sherlock !]

[Je n'aurais pas dû te balancer ces saloperies cet après-midi.
Ni te repousser comme ça. C'est juste que...
personne ne m'a jamais parlé comme toi.]
[Personne ne m'a jamais compris comme toi.]

[Non, oublie ça. C'est trop con.]

[Non, je regrette ce qui s'est passé.]

[Même le baiser ?]

[Sauf le baiser.]
[Tu me pardonnes ?]

[Bonne nuit, Noam.]

[Bonne nuit, Grace.]

Lundi matin, je parcours la salle de classe du regard à la recherche de Noam. Tous les élèves entrent en même temps, dans un déluge de râles et de soupirs. Notre séance de torture – aussi connue sous le nom de cours de maths – va commencer. Aucune trace de Noam. Sa place près de la fenêtre est vide. Je me dirige vers ma table en traînant les pieds, sans écouter les bavardages de mes copines. Aujourd’hui, Cara et Stephany se sont jointes à notre petit groupe.

– C’est Simon ! s’écrie Anna, surexcitée.

Je me laisse choir sur mon siège et pose mon sac à mes pieds, avant d’empiler bouquin et cahiers devant moi.

– Quoi ? Il a posté un nouveau message ? s’étonne Lexi.

– Tu sais que tu es encore pire que Grace ? riposte Anna, son téléphone portable à la main.

Je relève la tête en entendant mon nom, plus amusée que vexée.

– Je te remercie !

– Mais de rien !

Cara et Stephany s’installent devant moi pour poursuivre leur conversation avec Anna. M. Bennett, notre professeur, n’est pas encore arrivé, et tous les élèves discutent ensemble. Taylor se tient devant le tableau où il s’amuse à dessiner sous les rires de sa nouvelle petite amie, Gaby Rogers et son célèbre 90C. Anna fait mine de ne pas les voir, se concentrant sur nous malgré son rictus de colère.

– Vous parlez de quoi ? demandé-je, tapotant son bras pour détourner son attention.

Je sais qu’elle aime encore Taylor, même si elle s’en défend et qu’elle sort avec d’autres types. Anna a un gros cœur sous ses airs de *fashion victim* et de séductrice aguerrie.

– Tu n’as donc rien écouté ? s’étonne Stephany.

La jolie rousse, aux bouclettes retenues par un turban noir, me regarde comme si j'étais une mutante extrêmement dangereuse pour la sécurité du bahut.

- Bienvenue parmi nous, Grace ! ironise Anna avec mauvaise humeur.
- On parle du Corbeau, bien sûr, m'avertit Cara, montée sur ressorts.

Et elle me montre son téléphone, me faisant oublier pour un instant Noam, notre dispute, et sa tentative de rapprochement par SMS à laquelle j'ai préféré ne pas donner suite samedi soir. Tout va trop vite. Et il peut se montrer si impulsif, si imprévisible ! Il me fait perdre mes moyens. Mais je cesse d'y songer en découvrant la photo de Simon, épinglée sur la page Facebook du Corbeau.

- Ce serait Simon, sa première victime ?

Je suis choquée.

- Faut croire, me répond Anna, cassante.

En même temps, elle lance des coups d'œil obliques vers Taylor et Gaby.

- Mais Simon n'a rien à cacher ! m'emballe-je. C'est le type le plus gentil, le plus fiable et le plus honnête de la terre.

Lexi confirme d'un hochement de tête :

- C'est ce que je n'arrête pas de leur dire. À mon avis, The Crow balance n'importe quel nom au pif. Mais il est malin : il a choisi un élève que tout le monde aime bien pour nous faire jaser.

- Ou alors, Simon a un truc à cacher ! riposte Anna, impitoyable. Tout le monde a un truc à cacher, pas vrai ?

Tour à tour, elle plante ses grands yeux bleus, fardés d'une belle couleur lagon, dans les miens puis dans ceux de Lexi. Dans son top azur moulant sans manches et sa courte jupe plissée blanche, elle dégage une telle assurance que je détourne la tête, hantée par mes propres mensonges. Si jamais Le Corbeau s'en prenait à moi, je serais fichue. Curieusement, Lexi réagit de la même manière. Ma meilleure amie a peut-être raison. Nous avons tous notre jardin

secret, une part d'ombre à laquelle personne n'a accès.

- On parle de Simon, là ! intervient Cara, médusée.
- Ou alors, ça a peut-être juste un rapport avec lui ?

Stephany s'emballe à côté de nous, agitant son stylo surmonté d'une sorte de touffe de poils roses et duveteux, partant dans tous les sens. Le Corbeau déchaîne les passions – et à en croire le niveau sonore de la classe, nous ne sommes pas les seules à parler du compte *Rumors & Liars*. Je note au passage l'absence de Simon.

– Ouais, il est peut-être un simple indice, confirme Lexi, soulagée par cette hypothèse.

Comme moi, je sais qu'elle apprécie beaucoup le joueur de foot. Mais qui ne l'aimerait pas ?

– Où est Simon, au fait ? m'inquiète-je, en le cherchant du regard parmi les petits groupes d'élèves formés çà et là. Ça ne lui ressemble pas de manquer un cours.

– Tu vois ! exulte Anna, triomphante. Si ce n'est pas une preuve qu'il se sent visé...

– Vous parlez encore de ce taré de Corbeau ?

Un bras autour du cou de sa nouvelle petite amie, Taylor s'approche, vêtu de son blouson aux couleurs de l'équipe de football. D'un geste étudié, il rejette une mèche blonde en arrière et nous adresse un sourire conquérant, digne d'une publicité pour dentifrice. Taylor ressemble parfois au cliché du *quarterback* trop sûr de lui et de son charme. Et il peut se comporter comme un parfait connard, notamment en s'affichant avec Gaby et son décolleté pigeonnant devant Anna. Il sait qu'elle en pince toujours pour lui, quoi qu'elle prétende. Il ne s'incrute d'ailleurs que dans le but de nous montrer sa chérie. Gaby se tortille contre lui, tel un trophée. Ce qu'elle peut m'énerver !

Bien sûr, ça n'a aucun rapport avec le fait qu'elle drague Noam depuis le début de l'année. Aucun.

– C'est des conneries, tout ça ! nous lance-t-il, confiant.

– Tu sais qu’il a posté une photo de Simon ? l’interroge Lexi, le nez plissé de dégoût.

Je crois qu’elle aussi est allergique à Gaby et son 90C.

– Et alors ? fanfaronne-t-il. Franchement, on s’en branle complètement ! J’en ai rien à battre de ces rumeurs minables. Et si tout le monde faisait comme moi, sa page fermerait. Suffit de l’ignorer.

– Puisque vous êtes debout, monsieur Thompson, que diriez-vous de corriger les exercices d’hier au tableau ?

Sa sacoche en cuir à la main, notre prof de maths fait son entrée dans la classe avec cinq minutes de retard, en provoquant le rire des élèves, ravis qu’il s’en prenne à Taylor. Le sportif n’a pas que des amis à cause de son côté grande gueule et de ses manières de butor. Et tandis que Taylor se retrouve avec une craie à la main – et incapable de résoudre les exercices –, je continue de guetter la porte. Mais personne ne la pousse. Personne n’entre.

Où es-tu passé, Noam ?

À 13 heures, je quitte le lycée pour me rendre à la boutique de luxe où je travaille depuis six mois. Oh, il ne s’agit pas d’un job fixe, mais d’une activité annexe – et très bien payée – où je peux exercer mes talents de couturière. Sautant dans un bus, je rejoins les superbes magasins sis à proximité du port. Dès le début de l’année scolaire, j’ai dû trouver une solution pour gagner de l’argent. Mes amis sont riches. Ils dépensent sans compter : en fringues, sorties, appareils numériques dernier cri... Même si je ne peux pas suivre leurs dépenses, je dois donner le change.

Et puis, cet argent me permet d’aider ma mère. Certes, je ne peux pas éponger nos dettes, consécutives à la mort de papa, avec mes gains. Mais je parviens à payer les courses une fois par mois. Avant d’entrer, je m’arrête devant la vitrine pour contrôler mon reflet. Une tenue impeccable est requise chez *Madame* –, d’où ma petite robe « trois trous » noire, coupée au-dessus du genou, et mes ballerines en velours sombre.

– Grace ! s’écrie Robin, la vendeuse la plus pipelette du monde. Tu es en avance, génial ! On va pouvoir papoter.

Je n’ai pas franchi la porte qu’elle m’adresse déjà de grands signes pour que je la rejoigne au comptoir. Pour le moment, il n’y a pas de clientes. Il est encore un peu tôt, et ces dames déjeunent à leur *country club* ou dans un restaurant huppé des alentours. La patronne, M^{me} Edwards, sort de l’arrière-boutique.

– Pas le temps de pérorer, Robin. Grace a du travail. Suis-moi, s’il te plaît. M^{me} Stevens nous a laissé sa robe de soirée.

– Le fourreau en satin champagne ? demandé-je, tout excitée, en suivant la propriétaire des lieux.

Je ne me lasse pas des beaux tissus, encore moins de les manipuler ou de les retoucher. N’est-ce pas ma passion ?

– Excellente mémoire ! me félicite M^{me} Edwards.

D’une main, elle soulève le rideau prune qui sépare la boutique des stocks de tissus, rangés par couleur dans des casiers, et de mon petit atelier. Celui-ci se résume à un siège confortable et une grande table munie d’une machine à coudre électronique et d’une surjeteuse. Sur le côté, un grand mannequin en bois me permet de travailler à partir des mesures des clientes. Ma tâche consiste à leur offrir un service de retouches sur mesure. De plus en plus d’acheteuses réclament des tenues qui tombent parfaitement sur leur silhouette. Et je suis là pour exaucer leurs demandes.

– Il faudrait que tu reprennes la robe au niveau des hanches. M^{me} Stevens a un peu... enfin, disons que depuis la dernière fois, elle a...

M^{me} Edwards glousse avec gêne.

– Elle a un peu forci ? proposé-je, en m’installant sur ma chaise.

Ma patronne me fait signe de me taire, comme si nous étions mises sur écoute par la CIA. Ou pire, par la terrible M^{me} Stevens.

– Chut ! Tu n’y penses pas. Les murs ont des oreilles. Je t’ai laissé toutes les indications nécessaires. Ensuite, tu t’occuperas de la commande de M. Torres, pour l’anniversaire de son épouse.

– C’est comme si c’était fait ! chantonné-je.

Une minute plus tard, ma machine ronronne dans la réserve. Et je travaille durant plusieurs heures sans relever la tête, posant des épingles, ajoutant des pinces ou fixant des galons. Seule Robin m’interrompt pour cancaner entre deux clientes. Elle parle, j’écoute. Ses relations difficiles avec son petit ami, sa recherche d’un emploi mieux rémunéré, ses conflits avec sa mère : elle ne m’épargne rien.

– Je vais aller faire un petit tour, annoncé-je au bout d’un de ses longs monologues.

Mes yeux me piquent et mon dos me brûle à force d’être resté voûté sur ma machine. Prenant une pause, je me dirige vers la boutique pour flâner entre les rayons. Je rêve devant les robes en soie sauvage et les blazers doublés en satin que je ne pourrais jamais m’acheter. De son côté, Robin réintègre son poste à toute allure quand de nouveaux clients pénètrent dans le magasin. Je ne leur prête pas attention, me plantant devant une psyché avec une longue robe corail plaquée devant moi.

– Elle te va très bien, fait une voix grave et familière.

Mon sang se fige dans mes veines alors que je redresse la tête, regardant le garçon qui se reflète dans mon dos.

– Noam !

Noam. Mon cerveau frôle l’implosion, partagé entre la joie – Noam est ici ! – et la peur – Noam est ici ! Tout me revient en images, à toute vitesse : mon rêve érotique, notre baiser, notre dispute, ses SMS... Je laisse retomber mes bras, ne tenant plus la robe que par son cintre.

– Qu’est-ce que tu fais ici ? Dans une boutique pour femmes, je veux dire ? tenté-je de me rattraper.

Pour ma défense, il a la fâcheuse manie de surgir là où l’on ne l’attend pas.

Un sourire en coin, il m'enveloppe d'un long regard... et j'ai l'étrange impression de ne porter aucun vêtement. J'ai terriblement chaud, tout à coup. Abrégeant le suspense, il donne alors un petit coup de menton en direction d'une très belle femme en train de circuler entre les portiques. En robe portefeuille bleu marine à motifs géométriques et mocassins à talons, elle est d'une classe folle. Blonde, grande, fine. Je l'ai déjà vue quelque part.

– J'accompagne ma mère, me dit-il.

Bien sûr. Je l'ai croisée lors de la cérémonie dédiée à Dean. Comme à l'église, M^{me} Hunter a caché son regard derrière de grosses lunettes de soleil. Impossible de savoir ce qu'elle pense ou ressent. Elle se fond dans le décor, examinant une robe après l'autre, caressant un bout d'étoffe ou manipulant une ceinture.

– Oh.

Je ne trouve rien d'autre à dire, mais je jette un regard en direction de la réserve, d'où ma patronne peut surgir d'une seconde à l'autre. Noam ne doit pas savoir que je suis couturière ici, que je n'ai pas d'argent, que je ne suis pas celle que je prétends être, que je mens sur toute ma vie. Il ne le supporterait pas, lui qui accorde si difficilement sa confiance.

– Tu ne veux pas sortir une minute ? me propose Noam, me désignant la porte du pouce.

Je saute sur l'occasion.

– Oui, oui, bonne idée...

Je le suis hors du magasin, en vérifiant à plusieurs reprises que M^{me} Edwards ne m'a pas vue. Mais seule Robin me suit des yeux, visiblement émoustillée par la présence de Noam. Elle me lance même des clins d'œil appuyés. Par chance, Noam ne s'aperçoit de rien et s'arrête près de la devanture, sous l'auvent à rayures blanches et bleues, qui nous abrite du soleil. Pendant de longues secondes, nous échangeons un regard – hésitant pour moi, intense pour lui.

- Tu n’es pas venu en cours ce matin, lancé-je la première.
- On va parler de ma fâcheuse tendance à l’absentéisme, ou de ce qui nous intéresse vraiment tous les deux ?
- De... de quoi tu parles ?

Ma voix monte dans les aigus, même si je tente de jouer les filles détachées. Noam n’a pas l’air convaincu. En polo noir, il se penche vers moi... à tel point que nos lèvres se touchent presque.

- De ça, souffle-t-il.

Sa bouche effleure la mienne, brièvement. J’ai à peine le temps de sentir sa caresse qu’il recule, bien conscient de mon trouble. Le sourire satisfait, il ne semble pas douter de l’effet qu’il produit sur moi.

- De ce que je t’ai dit l’autre jour, continue-t-il. De ce que tu m’as répondu.
- Je le pensais, avoué-je, en m’abritant très vite sous la frange de mes cils pour éviter son regard.
- Je sais, répond-il, tranquille. Je sais aussi que j’y suis allé un peu fort avec toi en te traitant de fille coincée et de privilégiée. Alors... désolé.
- Tu me l’as déjà dit par SMS.
- Mais comme tu ne t’es pas donné la peine de répondre, je récidive. Je suis un mec têtu.
- Merci pour le scoop ! m’amusé-je.

Et avant que je ne m’en rende compte, nous sourions tous les deux sur le trottoir, face à l’océan.

- Alors ? Tu acceptes mes excuses ou tu veux que je me mette à genoux, une main sur le cœur ?
- Hum... c’est assez tentant.
- Tu sais que je ne m’excuse jamais d’habitude, me précise-t-il.
- Je dois donc me considérer comme privilégiée ?
- Absolument.
- Eh bien, monsieur Hunter, j’accepte vos excuses.

Mon rire devance le sien, m’ôtant le poids qui pesait sur mes épaules et mon cœur depuis notre confrontation.

Cinq minutes plus tard, Noam et moi rentrons à l'intérieur de la boutique. Aucune trace de M^{me} Edwards, sans doute occupée avec une cliente. La mère de Noam a disparu dans les cabines d'essayage, à l'autre bout du magasin. Quant à Robin, elle s'est volatilisée également. Parfait. La voie est libre. Avec un peu de chance, je pourrais regagner la réserve sans que personne le remarque. Mais comment faire faux bond à Noam ?

– Tu cherches quel genre de fringues ? me demande-t-il.

Il ne semble pas près de me laisser filer, ce qui me remplit de joie et d'embarras.

– Je ne t'imaginais pas dans ce genre de boutique, enchaîne-t-il, toujours aussi direct. C'est pas un peu vieux pour toi ?

En guise de preuve, il brandit un tailleur turquoise qu'il plaque devant moi.

– Tu ressembles à une présentatrice du téléachat avec ça.

– Waouh. Tu sais parler aux femmes, toi.

– Parce que tu es une femme ? riposte-t-il, narquois.

Ce mec est impossible. Ascendant imbuvable.

– Si je ne suis pas une femme, qu'est-ce que je suis d'après toi ? m'agacé-je.

Il réfléchit une seconde. Puis, comme si ça tombait sous le sens, comme si ça répondait à tout :

– Tu es Grace. Juste Grace.

Que suis-je censée comprendre ? Et lui, d'ailleurs ? Qui est-il exactement ? Pas mon petit ami, déjà. Mon ami ? Je n'en suis pas certaine. Un ennemi ? Ça peut arriver. Un autre élève de la classe ? Non, nous avons échangé un baiser. Alors, comment pourrais-je le qualifier ? Et s'il était juste Noam, lui aussi ?

Noam, et c'est tout.

– Vous avez vu comme il la dévore du regard ? Ah, je suis trop contente pour Grace ! Elle a enfin décroché un petit ami plein aux as ! Ce n'est pas comme moi et Martin. Ce salaud ne m'offrirait même pas une place de cinéma si sa vie en dépendait.

Je reconnais la voix de Robin. La vendeuse de la boutique est en train de parler dans la réserve – et sa voix porte loin, très loin. Je m'immobilise devant la caisse enregistreuse, le cœur battant à tout rompre, tandis que Noam tend l'oreille avec amusement. Il vient d'entendre mon prénom. Tout comme moi.

– Noam Hunter, vous vous rendez compte ?

Robin semble surexcitée.

– Elle a ferré le plus gros poisson de la ville ! Ou de l'État !

– Ne parlez pas comme ça, Robin. Je n'aime pas cela, vous le savez bien.

La voix de M^{me} Edwards lui répond, excédée. Moi, je suis... pétrifiée. Y aurait-il une alerte à la bombe que je ne pourrais pas m'enfuir. Quant à Noam, il retient son souffle, lui aussi transformé en statue. Il regarde le mur devant lui, comme s'il se refermait sur lui-même, comme s'il devenait brusquement indifférent à tout ce qui l'entoure. Mais l'expression de son visage le trahit : la colère est en train de monter. Dévastatrice.

– Grace doit être sacrément maligne pour l'avoir attiré dans ses filets, quand même ! enchaîne la vendeuse, sans prendre en compte l'interruption de notre patronne. J'espère qu'elle me donnera sa recette. Maintenant, elle peut dormir sur ses deux oreilles. Elle n'aura bientôt plus besoin de travailler ici. Ça va aussi régler tous les problèmes d'argent de sa mère. Fini, les dettes pour la famille Adams ! Je l'envie tellement... Vous croyez qu'elle va réussir à le mener jusqu'à l'autel ?

Son rire amusé éclate, retentissant dans le silence de la boutique. Je n'écoute même pas la réponse scandalisée de M^{me} Edwards. Avec une acuité douloureuse, je prends simplement conscience de la présence de Noam à mes côtés. Lui ne bouge pas. Il serre seulement les poings, avec une telle force que ses biceps saillent sous les manches de son polo. Puis il pivote vers moi et me lance le regard le plus noir, le plus dégoûté, le plus méprisant que j'ai jamais

essuyé de toute ma vie, avant de me planter là. Sans un mot.

– Noam !

Mon cri résonne dans la rue alors que je m'élance derrière lui, prête à tout pour le rattraper. Y compris me faire virer en quittant mon boulot. Pour l'heure, je m'en moque. Rien d'autre ne compte.

– Attends !

J'essaie de le retenir, mais il ne se retourne pas. Il plaque tout derrière lui – y compris sa mère, encore dans une cabine. Le cœur prêt à exploser, je pique un sprint dans mes petites ballerines tant Noam marche vite. Ses grandes foulées le conduisent sur le trottoir d'en face, côté océan, où je le rejoins d'un bond. Je pose alors une main sur son bras pour freiner sa progression... mais il le retire si vivement que je manque de tomber à la renverse. Il recule ensuite de trois pas, mettant toute la distance possible entre nous.

– Ne m'approche pas ! crache-t-il.

Il semble encore plus en colère qu'après son face-à-face avec Logan. Ses yeux sont si noirs qu'ils en deviennent effrayants. Je recule à mon tour, les bras croisés pour me protéger, pour parer les coups.

– Écoute..., tenté-je.

J'essaie de m'exprimer avec calme, mais il me coupe la parole.

– Alors, c'était ça, la raison ! me lance-t-il, acide.

Tout son corps, tous ses muscles paraissent tendus à se rompre. On dirait un fauve sur le point de sauter à la gorge de son adversaire, attendant un simple signal pour sortir les crocs. Noam n'a rien d'un gentil garçon. Je m'en rends compte à cet instant. C'est un écorché vif. Toujours sur le fil. Toujours sur le point d'implorer.

– Tu es juste une fille intéressée !

- Non, pas du tout !
- Je comprends mieux pourquoi tu tenais tellement à m’aider dans mon enquête sur Dean. Tu t’es servi de la disparition de mon frère pour m’approcher. C’est...

Il cherche le mot adéquat.

- C’est répugnant ! assène-t-il, furieux. Tout ça pour une histoire de fric !

Je voudrais lui dire qu’il se trompe, qu’il a tort. Je voudrais trouver les mots justes, ceux capables de l’atteindre, mais, quand il est dans cet état, rien ni personne ne peut le toucher. Prisonnier de sa rage, aveuglé par son coup de sang, Noam plaque les deux mains sur son front, à la lisière de ses cheveux noirs. Plusieurs passants nous regardent, en particulier une mère avec sa poussette. Je n’y fais pas attention, moi qui m’inquiète d’ordinaire tant de l’opinion des autres. Mon monde se résume à Noam pour le moment – et c’est un monde en train de s’écrouler.

- Je ne suis pas comme ça, essayé-je de me défendre.
- Arrête ! s’écrie-t-il. Ne t’enfonce pas plus en mentant encore ! Tout ce que tu m’as raconté depuis le début, ce ne sont que des conneries, un tissu de mensonges ! Tu travailles dans cette boutique, en fait. Et tu ne vis même pas chez ta grand-mère, si j’ai bien compris.

Que puis-je rétorquer à ça ? Sur ce point, il a raison. Et parce qu’une partie de l’histoire est vraie, comment lui expliquer que l’autre moitié est fausse ? Le mélange est explosif ! Il vient d’ailleurs de me sauter à la figure, telle une grenade dégoupillée.

- Tu as une mère criblée de dettes qui t’envoie chercher un petit ami friqué, hein ? J’ai compris ton petit stratagème ! Tu exploites la détresse des autres pour ton profit !

Chaque accusation se plante dans mon cœur comme une flèche, acérée, empoisonnée.

- Tu ne t’es jamais intéressée à Dean, conclut-il, bouillant de colère.

Il marque une brève pause. Et c’est beaucoup plus bas qu’il ajoute, sur un

ton glacial :

– Ni à moi.

Le regard assassin, Noam me détaille des pieds à la tête, comme s’il voulait conserver l’image de ma trahison dans son esprit, pour ne jamais oublier son erreur. Puis il se détourne en lançant par-dessus son épaule, en guise de mise en garde :

– Je ne veux plus jamais entendre parler de toi. Si tu recroises ma route, ce sera à tes risques et périls.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain épisode.**

More books
whatsapp
00962791439660

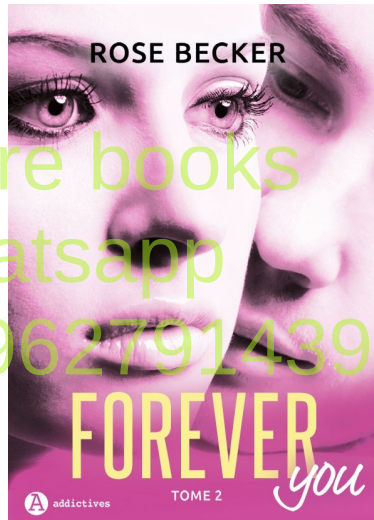
Également disponible :

Forever you - 2

Je m'appelle Grace Adams, j'ai 17 ans et ma vie est empoisonnée par un secret. Je ne suis pas celle que je prétends. Je porte un masque en permanence : au lycée, avec mes amis, en famille. Je joue à être une autre, une fille que je ne suis pas.

Jusqu'à Noam.
Noam Hunter.

[Tapotez pour télécharger.](#)



More books
whatsapp
00962791439660

**Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

More books
whatsapp
00962791439660

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l’article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Mai 2017

ISBN 9791025737415

More books
whatsapp
00962791439660

ZLUL_001